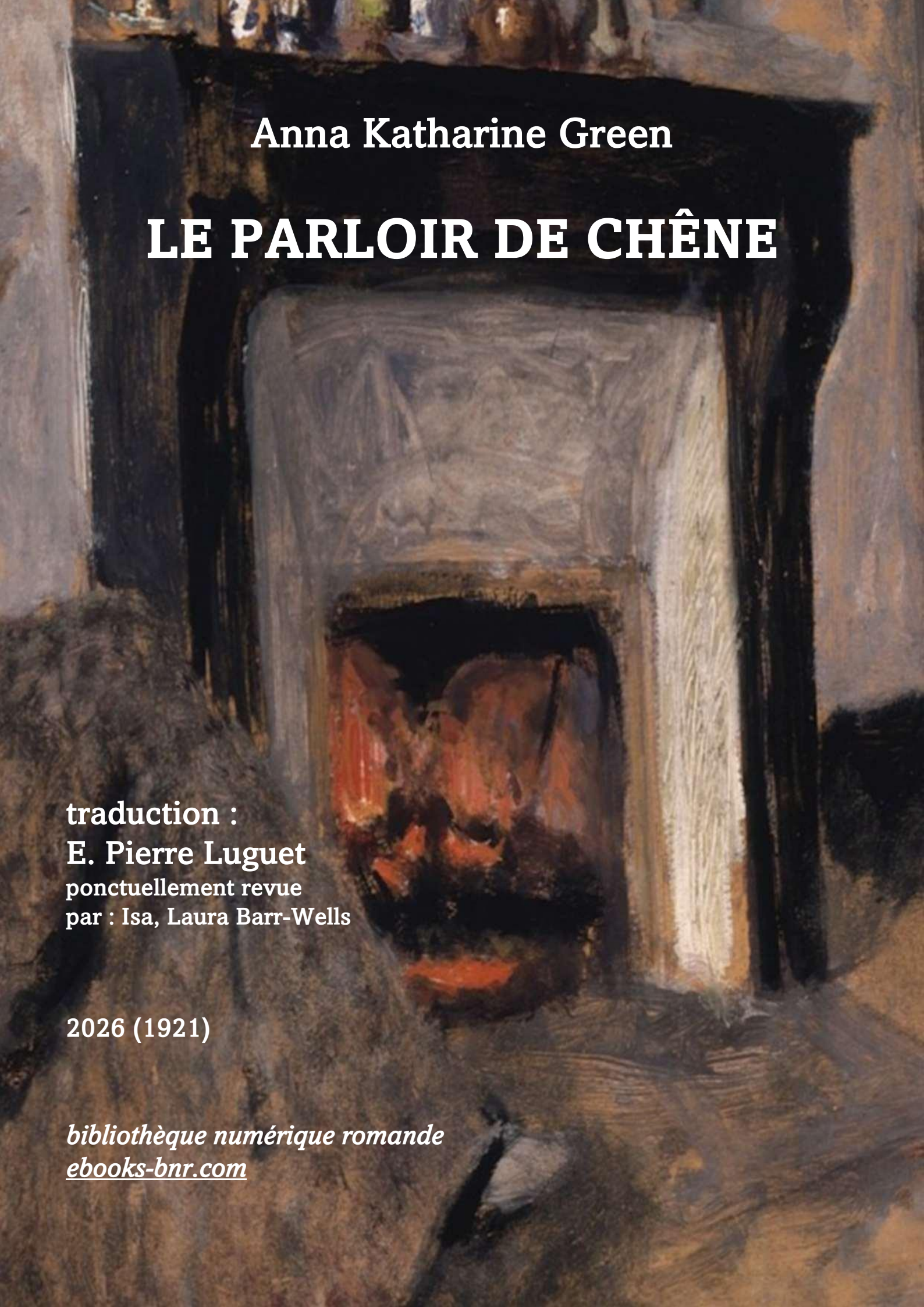


An abstract painting of a fireplace. The fireplace opening is in the center, with a fire burning inside, depicted with warm orange and red tones. The surrounding walls and mantel are rendered in dark, textured brushstrokes of grey, black, and brown. The overall style is expressive and painterly.

Anna Katharine Green

LE PARLOIR DE CHÊNE

traduction :
E. Pierre Luguet
ponctuellement revue
par : Isa, Laura Barr-Wells

2026 (1921)

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Table des matières

CHAPITRE I LE CRIME.....	4
CHAPITRE II BURRITT.....	16
CHAPITRE III UNE AFFREUSE DÉCOUVERTE	24
CHAPITRE IV QUESTIONS ET RÉPONSES.....	34
CHAPITRE V UN INTERVALLE D'INCERTITUDE.....	41
CHAPITRE VI LE SOLITAIRE.....	46
CHAPITRE VII DEUX FEMMES	54
CHAPITRE VIII FIANÇAILLES SOUDAINES	66
CHAPITRE IX MARAH.....	71
CHAPITRE X AU PIED DES MARCHES	78
CHAPITRE XI HONORA	82
CHAPITRE XII EDWIN URQUHART.....	86
CHAPITRE XIII AVANT LE MARIAGE.....	90
CHAPITRE XIV CASSANDRE	99
CHAPITRE XV LA CATASTROPHE	105
CHAPITRE XVI LA FIN D'UN RÊVE	112
CHAPITRE XVII HÔTES ÉTRANGES.....	119
CHAPITRE XVIII LES CONTES DE MISTRESS TRUAX...	125
CHAPITRE XIX À MINUIT, DANS LE HALL.....	137
CHAPITRE XX LA TOMBE ANONYME	143
CHAPITRE XXI DANS LE PARLOIR DE CHÊNE	153

CHAPITRE XXII ARRIVÉE INATTENDUE.....	180
CHAPITRE XXIII DANS LA CHAMBRE SECRÈTE	190
CHAPITRE XXIV LE MARQUIS.....	199
CHAPITRE XXV MARK FELT.....	204
CHAPITRE XXVI POUR LA DERNIÈRE FOIS.....	214
CHAPITRE XXVII UN MOT POUR FINIR.....	217
Ce livre numérique	227

CHAPITRE I

LE CRIME

Je chevauchais entre Albany et Poughkeepsie¹, sur la route pittoresque qui longe l'Hudson. Il pleuvait furieusement, et mon cheval, déjà fatigué d'une longue traite, donnait d'indiscutables signes de défaillance. C'est pourquoi je me sentis grandement réconforté quand, à l'endroit le plus solitaire du chemin, l'aperçus à quelque distance, la silhouette confuse d'une maison à allure d'auberge. Ma satisfaction ne fut pas, d'ailleurs, de longue durée, car arrivé à proximité, je constatai que la maison en question n'était qu'une mesure en ruine, dans les cheminées croulantes, le toit dévasté et les fenêtres disloquées ne pouvaient m'offrir qu'un abri précaire et tout à fait insuffisant.

J'étais à ce point fatigué de ma lutte contre la tempête, que je fis halte tout de même, et j'avais déjà retiré mon pied de l'étrier quand un appel venu de la route m'arrêta. M'étant retourné, je vis tout près le moi, un buggy sur le devant duquel se tenait un gentleman âgé et d'aspect sympathique.

— Qu'allez-vous faire ? me cria-t-il.

¹ Albany, capitale de l'État de New-York ; Poughkeepsie, ville du même État (États-Unis).

— Dérober, si je peux, ma tête à l'averse, répondis-je. Je suis fatigué et mon cheval n'en peut plus ; selon toute apparence, la ville est encore distante d'au moins deux mille.

— Quand elle serait encore à trois milles, grommela l'individu, vous ne devez pas chercher un abri dans ce lieu maudit.

En disant cela, il se rangea de côté comme pour m'inviter à prendre place auprès de lui.

— Quoi ! m'écriai-je, pris d'une curiosité soudaine. Est-ce là un de ces logis hantés de la légende ? C'est une raison pour que je m'y arrête, et je suis fort redevable à l'ouragan, de me faire faire la connaissance d'un endroit si curieux.

L'homme du buggy balança un instant. Je vis bien qu'il se demandait s'il n'allait pas continuer sa route et m'abandonner à mon destin. Le premier mouvement, c'est-à-dire le bon, dut prévaloir, car il reprit :

— Montez avec moi, et laissez là le mystère. Si, après avoir appris l'histoire de cette maison, vous avez encore envie d'y revenir, vous pourrez toujours le faire. Pour l'instant, continuons jusqu'à la ville ; un bon souper nous y attend. Une fois soulagé de votre charge, votre cheval suivra facilement.

L'offre était trop tentante pour être déclinée ; aussi, acceptant avec reconnaissance je descendis de ma monture et l'ayant attachée derrière le buggy, je pris place à côté de l'obligeant vieillard. Au moment de nous remettre en route, je jetai un dernier coup d'œil sur la ruine dans laquelle j'avais failli entrer.

— Bonté divine, m'écriai-je en désignant la mesure qui, avec son toit de travers, son étage en surplomb, et ses ouvertures béantes, avait un aspect vraiment suggestif. Ne dirait-on pas une tête de mort coiffée d'un chapeau ?

Mon compagnon hocha la tête sans répondre. La comparaison n'était évidemment pas nouvelle pour lui.

* * *

Le soir même, installé dans le confortable parloir d'un hôtel excellent, les pieds sur les chenets, et un verre de grog bien chaud près de moi, je prenais connaissance du manuscrit ci-dessous. En le mettant entre mes mains, l'aimable étranger m'avait expliqué qu'il avait été rédigé par la dernière occupante de la mesure qui avait excité ma curiosité. C'était en effet, une ancienne auberge, une de ces bonnes vieilles hôtelleries à l'ancienne mode, où beaucoup de citadins venaient séjourner à la belle saison et dont l'auteur des curieux mémoires que l'on va lire avait été pendant vingt ans l'hôtesse. Une catastrophe d'un genre tout à fait mystérieux en avait causé la décadence et chassé la clientèle ; mais l'aubergiste était trop attachée à ces vieilles murailles pour les quitter. Elle avait continué à y vivre seule et y était morte, dans l'unique chambre restée à peu près habitable au milieu du délabrement de l'édifice. C'est sous son oreiller qu'on avait trouvé les feuillets jaunis dont je place le contenu sous vos yeux :

MÉMOIRES DE MISTRESS TRUAX

Le 28 Janvier 1755... — Je ne conçois rien à ce qui m'arrive. Je ne saurais préciser mes soupçons ni analyser

mes alarmes. Quand je vis s'éloigner la voiture suivi du chariot chargé de cette caisse mystérieuse, je crus tout d'abord que j'allais recouvrer ma sérénité. Eh bien, pas du tout ; je suis plus troublée que jamais. Je ne puis dormir et je retourne dans ma tête les quelques paroles que j'ai échangées avec ces étrangers pendant leur court séjour sous mon toit... C'est surtout leurs figures qui me hantent... Oui, c'est plutôt cela... Celle de la voyageuse d'abord, car elle portait les marques d'une grande tristesse ; je ne puis pas oublier non plus celle du mari, un visage aux traits réguliers, à l'expression joviale, et cependant déplaisante dans son ensemble. Il y avait dans le regard de cet homme, un je ne sais quoi de cruel, de fuyant. Je ne l'aime pas, cet homme, décidément, et je me sens frissonner, rien qu'à évoquer son rire trop bruyant, par contraste avec la mélancolie de son épouse.

Assise dans la chambre où ils ont séjourné, j'ai peur comme un enfant a peur pendant la nuit. Je voudrais m'en aller et je ne puis m'y résoudre ; et j'écris dans l'espérance d'apaiser mes nerfs et de trouver le sommeil qui m'a fui hier.

Vais-je tomber malade ou bien y avait-il vraiment quelque chose d'inexpliqué dans leur manière d'être ? Voyons, que je récapitule ce qui s'est passé.

Ils sont arrivés hier à la nuit tombante. J'étais à une fenêtre de la façade ; en voyant dans la voiture, un couple d'apparence cossue, et dans le chariot, un amas considérable de bagages, je m'avançai vivement pour leur souhaiter la bienvenue. Le voile dont la femme avait enveloppé sa tête m'empêcha de distinguer ses traits, mais je vis tout de suite qu'elle était jeune, que sa tournure était élégante, sa taille fine et ses manières pleines de grâce. Je me pris tout de suite de sympathie pour elle, peut-être parce que, en m'aperce-

vant, elle tendit les bras vers moi, dans un geste d'appel confiant. Lui me plut pas, à vrai dire, autant, bien que ce fut sans contredit un beau cavalier et qu'il s'exprimât, quand il le voulait, avec courtoisie. Je trouvai qu'il négligeait sa compagne pour se préoccuper outre mesure de son bagage. Cette grande caisse aurait contenu son pesant d'or qu'il ne l'aurait pas couvée plus amoureusement. Il a dit que c'étaient des livres ; quels livres étaient-ce donc pour en surveiller le transport avec plus de sollicitude qu'il n'en montrait à sa propre épouse ? Mais à quoi bon m'arrêter sur cette question ? Les hommes sont des êtres singuliers qui ne peuvent être jugés avec les règles qui conviennent aux femmes... Quand est-ce donc que je vis pour la première fois, son visage à elle ? Ah ! je me rappelle ! C'est dans le parloir. Elle y attendait que son mari ait choisi une chambre. Pour cela, ce dernier a parcouru toute la maison. Nous en avons quatre libres au premier étage, toutes quatre spacieuses, confortables et bien situées ; mais il n'en voulut pas et se décida pour une autre, la seule qui existât au rez-de-chaussée. Cette chambre est triste, mal aérée, mal meublée, mais il l'arrêta tout de même, parce qu'il était plus facile d'y apporter sa grande caisse ! J'étais si choquée de sa constante attention pour sa grande caisse, que je courus au parloir dans l'intention de demander à la jeune dame d'intervenir.

Sur le seuil, je m'arrêtai. Mrs. Urquhart², c'est sous ce nom qu'elle s'est présentée elle-même, était debout devant la glace. Elle avait rejeté son voile et se regardait. L'expression de son visage était si triste, elle était si pâle que, perdant de

² Les titres de courtoisie anglais – ou français – ont été conservés pour correspondre au contexte où se déroule ce roman. (BNR.)

vue ma première intention, je ne songeai qu'à la réconforter. Mais elle m'interrompit au premier mot et me demanda si son mari avait enfin choisi la chambre.

Je répondis affirmativement et voulus m'excuser à l'avance de la si mal loger, mais elle prêta peu d'attention à mon apologie et je ne pus que la précéder dans son appartement désigné. Je n'oublierai jamais ce qui se passa au moment où elle en franchit le seuil. Dans le trajet, elle avait ôté son chapeau, et j'avais pu juger que, sans être régulièrement jolie, elle possédait un visage charmant, aux traits empreints de distinction et de bonté.

L'endroit dans lequel elle entraît sembla produire sur elle un effet redoutable ; je m'en aperçus au redoublement de sa pâleur et à l'agitation soudaine de toute sa personne. Elle s'arrêta brusquement, poussa une exclamation étouffée, et je l'entendis murmurer : « Des murs de chêne ! Grand Dieu ! la prédiction !... déjà ! » Qu'a-t-elle voulu dire par ces paroles ? C'est ce que je ne cherchai pas à comprendre. Un moment plus tard, du reste, elle s'était reprise et s'avavançait, calme en apparence, jusqu'au milieu de la chambre.

Si, à ce moment, j'avais pensé à observer le mari, j'aurais peut-être compris quelque chose à l'émotion de la femme, mais quand cette idée me vint, il était trop tard, il affectait d'examiner la chambre et son ameublement à l'antique, murmurant à l'adresse de son épouse des lieux communs, tels que : « J'espère que vous n'êtes pas trop lasse, chère. Curieuse, cette vieille maison, ne trouvez-vous pas ? Tout à fait anglaise de style. » À quoi elle ne répondit que d'un mot ou d'un signe de tête.

Soudain, et sans que rien ait pu faire prévoir ce nouvel incident, la jeune femme se laissa aller à la renverse dans un

fauteuil et de là, glissa à terre, où elle resta étendue tout de son long, dans un état d'insensibilité complète.

Je jetai un cri et me précipitai pour lui porter secours. Lui était resté à sa place, comme médusé, et le seul mouvement qu'il avait paru capable de faire, avait été de lever machinalement le pied et de le poser sur la caisse, d'un air de possession. « Voilà une étrange conduite », pensai-je, mais je n'osai pas exprimer cette opinion à haute voix ; je me bornai à lui lancer un regard indigné. Alors seulement, il se décida à sortir de son immobilité et à m'offrir son assistance, mais d'un air si contraint, que je ne lui en sus aucun gré.

Nous portâmes la pauvre jeune femme sur le lit où elle ne tarda pas, fort heureusement, à reprendre ses sens.

Dissimulant de mon mieux ma réprobation, je lui demandai depuis combien de temps ils étaient mariés. Question innocente, mais qui eut le don d'irriter ce faux gentleman au point de lui faire perdre instantanément ce vernis de politesse qui ne m'en avait pas imposé.

— Le diable vous emporte, grommela-t-il. De quel droit me demandez-vous cela ?

J'allais répondre ; il ne m'en laissa pas le temps et, se ressaisissant, il ajouta en s'inclinant avec une courtoisie exagérée :

— Excusez-moi ; je suis si tourmenté depuis quelque temps... la santé de ma femme, les fatigues, les veilles, tout cela me rend nerveux à l'excès. Je la conduis dans un climat plus doux où, je l'espère, elle se rétablira.

La malade avait ouvert les yeux et les promenait autour de la chambre, dans un reste de frayeur.

— Je crois que Mrs. Uquhart ira tout à fait bien maintenant, s'empressa-t-il de dire.

Évidemment, il voulait se débarrasser de moi. Je n'avais, quelque répugnance que j'éprouvasse à m'éloigner, aucune raison de m'opposer à sa volonté. Je me dirigeais donc, le cœur serré, vers la porte, quand ce fut la jeune femme elle-même qui me retint.

— Ne me laissez pas dans cette horrible chambre ! s'écria-t-elle en tendant les bras. Elle me fait peur. Ne pouvez-vous trouver dans cette maison, un endroit moins lugubre, Edwin ?

— Il ne manque pas de chambre, commençais-je.

Mais il m'interrompit sans cérémonie.

— J'ai choisi cette chambre, Honora, pour sa commodité. Elle n'a rien d'horrible en soi, et quand les lampes seront allumées, vous la trouverez même riante. Nous coucherons ici, et non ailleurs, car pour vous-même, je ne consentirai point à monter à l'étage.

Elle parut se résigner. À mon tour, je regardai autour de moi et tâchai de me faire idée de l'impression que pouvait recevoir de ce lieu, un étranger. Je fus surprise de l'effet inattendu qu'il me produisit. Jamais son aspect ne m'était apparu à ce point lugubre et désolé. Employé autrefois comme parloir supplémentaire, il a cet air d'abandon des pièces où l'on n'entre plus. C'est une grande chambre lambrissée de vieux chêne jusqu'à hauteur de tête. De la boiserie au plafond, les murs, noircis par le temps et la fumée de l'âtre, n'ont plus de couleur distincte. Un énorme lit à colonnes et à baldaquin, se dresse à l'une de ses extrémités, et les courties qui l'enveloppent entièrement, ont également perdu

leur coloris. Le parquet, très détérioré, l'ameublement sont de la même teinte uniformément sombre. Pas un tableau aux murailles. Mais ce ne fut ni la tristesse du décor, ni sa nudité, qui me causa alors l'impression pénible dont je parle. Non, c'est quelque chose d'indéfinissable qui émanait de l'ensemble, ébranlait les nerfs, éveillait l'horreur au point que je m'attendais à distinguer, assis sur les sièges raides et fanés, rangés le long des murailles, ces spectres aux orbites vides, aux longs suaires blancs comme en évoquent les contes de fées.

Il n'y avait qu'une fenêtre dans la chambre, et cette fenêtre regardait le couchant. Mais la lumière qu'elle distribuait avec parcimonie, était encore obstruée par d'épais rideaux.

J'essayai de chasser de mon cerveau ces idées absurdes, car, en somme, rien de particulier ne s'était, à ma connaissance, passé dans cette chambre. On ne la donnait pas parce qu'elle nous paraissait peu présentable, quoi qu'en pensât Mr. Urquhart.

— C'est égal, dis-je en faisant mes efforts pour calmer la pauvre agitée, un peu plus de clarté ne fera pas de mal ici dedans. Et j'allai à la fenêtre, dont je me mis en devoir d'écarter les rideaux... Ils retombaient chaque fois que ma main les soulevait, comme si une action invisible s'opposait à la mienne, et j'eus en même temps la sensation très nette, qu'un corps opaque s'interposait entre la lumière et moi.

Bien décidée à surmonter ce qui pouvait n'être que l'effet de l'énervement, je maintins enfin les tentures rebelles en les relevant sur leurs patères.

Un pâle rayon du soleil couchant pénétra dans la pièce, mais il ne paraissait pas à son aise, on l'aurait dit dépaycé dans ces murs funèbres, comme un étranger qui ne rencontre aucune bienvenue. Mrs. Urquhart le salua avec joie pourtant, car elle s'approcha à l'instant de l'endroit où il frappait, comme si elle eût attendu de sa clarté, un peu de réconfort.

— Je vais vous faire un bon feu, dis-je alors ; on brûlerait des arbres entiers dans ces vieilles cheminées.

Je crus voir, mais je peux m'être trompée, que le mari esquissait un geste de refus, s'il en fut réellement ainsi. Il dut réfléchir car son opposition ne se manifesta pas autrement ; mais pendant les préparatifs auxquels je me livrais, il ne dissimula pas son impatience.

« Tu voudrais bien que je m'en aille, murmurais-je à part moi » ; et je prenais je ne sais quel malin plaisir à perdre du temps. J'avais une instinctive répugnance à le laisser en tête-à-tête avec sa jeune femme.

Enfin, il fallut bien partir ; je ne le fis pas sans faire remarquer que si le feu ne donnait pas toute satisfaction, nous avions un salon très confortable où la compagnie se tenait le soir.

Mais ce que je disais là, c'était par pur esprit de taquinerie, car j'étais bien sûre qu'il ne permettrait pas à la triste créature de profiter de mon offre. Ce qu'il voulait, c'était l'avoir là, sous ses yeux, sous sa surveillance de tous les instants dût-elle souffrir de la terreur que lui inspirait le parloir de chêne.

Mes supputations n'étant pas éloignées de la vérité, Mr. et Mrs. Urquhart vinrent souper, mais ce fut tout. Les convives en étaient encore au rôti, que le couple se levait

ayant déjà avalé son pudding, et bien que le mari eût causé, ri et montré ses dents de loup, ils laissèrent derrière eux, après leur retraite, une atmosphère de contrainte ressentie par Hetty, la servante elle-même. Et Hetty est rien moins qu'impressionnable.

Je retournai encore une fois dans la chambre pendant la soirée. Je les trouvai assis tous deux, mais à distance l'un de l'autre, lui près de sa précieuse caisse, dans un fauteuil confortable que j'avais fait descendre exprès pour elle de chez moi. Quel brutal ! Sans daigner le saluer, j'allai droit à elle, et lui offris mes services. Je la trouvai plus charmante que jamais, avec un air de dignité naturelle qui m'aurait intimidée, si en même temps, sa tristesse et l'expression de souffrance répandue sur ses traits, ne m'eussent inspiré à son égard, un intérêt quasi maternel. À ma question, elle ne répondit que par un signe de tête négatif, et je vis qu'elle avait pleuré. Je n'osai me permettre qu'un regard d'intelligence apitoyée, et je me dirigeai vers la porte.

Un ordre de lui m'arrêta.

— Ma femme prendra une légère collation avant de se mettre au lit, dit-il ; soyez assez bonne pour en faire préparer une.

Elle parut très étonnée.

— Mais, Edwin, commença-t-elle, je n'ai jamais eu l'habitude...

Il lui imposa immédiatement silence.

— Vous avez fort peu mangé à table, insista-t-il. Une simple assiette de viande froide, Mrs. Truax, mais qu'elle soit copieuse et appétissante.

Je fis ma révérence et sortis. La jeune femme avait toujours l'apparence d'une personne très surprise. Était-ce de cette prévenance aussi superflue que subite ?...

La collation, aussitôt préparée, fut portée dans la chambre.

L'auberge redevint peu à peu silencieuse. Chacun se préparait au repos. Contrairement à mon habitude, qui était de laisser ce soin à Burritt, l'homme de peine, je fis la ronde en personne dans toute la maison ; il était minuit et tout était parfaitement paisible...

Je commençai à céder au sommeil lorsqu'un cri terrible déchira le silence de la nuit. Réveillée en sursaut, je prêtai l'oreille. Le cri ne se renouvela pas ; j'eus même la sensation qu'il avait été étouffé brusquement. Mais je suis bien certaine qu'on avait crié et que ce cri, un cri de femme, venu d'en bas, avait été poussé sous l'empire de la terreur...

CHAPITRE II

BURRITT

Je passai à la hâte un vêtement et descendis. Le hall était silencieux ; cependant en approchant du parloir de chêne, j'aperçus, penché contre la porte, dans l'attitude de quelqu'un qui écoute, une silhouette d'homme ; je reconnus Burritt.

Burritt était encore tout tremblant du cri qu'il avait entendu comme moi.

— Chut ! me souffla-t-il à l'oreille, ils causent. Je crois que tout va bien à cette heure. Je viens d'entendre l'homme lui dire comme ça : « Ma chérie ».

Je l'écartai et pris sa place. Ils causaient en effet, mais à voix basse et paraissaient d'accord. Ce que je pus saisir de la conversation me rassura ; je crus comprendre que Mrs. Urquhart avait été en proie à un cauchemar et qu'elle était la première à en rire. Mais le cri résonnait encore à mes oreilles. Je ne me tins pas pour satisfaite et j'aurais donné un monde pour voir ce qui se passait dans la chambre. La curiosité l'emporta, et je frappai hardiment à la porte. Ces mots qui me parvinrent à l'instant même par le trou de la serrure, me prouvèrent qu'on se tenait déjà aux écoutes :

— Qui est là ? Que me veut-on ?

— Nous avons entendu crier, répondis-je et j'ai eu peur que Mrs. Urquhart ne soit plus souffrante.

— Mrs. Urquhart se porte très bien, me rétorqua le mari avec une affectation de gaîté. Elle a fait un mauvais rêve et a tenu à en informer tout le monde. N'est-il pas vrai, ma chère ?

Une voix de femme lointaine (elle venait probablement du lit), et assez indistincte, confirma cette explication : « Oui, c'est un simple rêve, chère Mistress Truax. »

Ainsi congédiée, mais non pas satisfaite, je regagnai ma chambre. En chemin, je me heurtai à Burritt qui, lui, ne paraissait pas disposé à quitter la place.

— Venez, lui dis-je, nous n'avons plus rien à faire ici.

Mais il me répondit :

— Sous vot' bon plaisir, Mistress, je resterai là jusqu'au matin ; quand l'agneau est dans la gueule du loup, ce n'est guère le moment de dormir. Le bon Dieu sait ce qui se passe derrière cette porte.

Burritt est passablement entêté ; je n'essayai pas de discuter avec lui, d'autant plus que je n'étais pas fâchée de le laisser en faction.

Rien ne troubla plus la maison. Quand je descendis aux premières lueurs du jour, Burritt était déjà parti à son ouvrage.

Les Urquhart se firent servir leur breakfast dans leur chambre. J'aurais bien voulu le leur porter moi-même mais j'eus peur de paraître indiscrete ; j'envoyai Hetty. Quand elle revint, je lui demandai comment allait Mrs. Urquhart.

— Très bien, ma'am, me répondit elle. Elle n'a dû être très malade cette nuit, elle riait, et elle m'a donné cette belle couronne³ toute neuve.

Une large pièce d'argent brillait en effet, dans la paume de la fille.

— C'est elle qui vous a donné cela ?

— Oui, ma'am, elle-même. Elle m'a dit comme ça que c'était pour le bon déjeuner que je lui avais servi.

J'étais très occupée à ce moment et n'eus pas le temps d'accorder beaucoup d'attention aux paroles de ma servante, mais un peu plus tard, je ne fus pas fâchée d'aller voir à quoi ressemblait Mrs. Urquhart quand elle riait.

Je n'eus pas cette satisfaction. Elle avait mis son chapeau, attaché son voile, et bien que je l'eusse entendu rire en effet, je ne vis pas son visage.

L'homme aussi, paraissait être de bonne humeur. Il avait à ce moment, ses manières de gentleman, et tout en surveillant le transport de la fameuse caisse, ne cessa de causer avec moi ; j'eus même la soupçon que c'était pour m'empêcher de causer avec elle. Pendant ce temps-là, Mrs. Urquhart était sortie de la chambre, avait traversé le hall et s'était dirigée vers la voiture qui était déjà avancée. Je la suivis des yeux, troublée par l'idée que sa gaieté n'était qu'un masque que son mari lui avait imposé. Mais non, à sa démarche alerte et vive, au sourire que je devinais sous son

³ En 1775, cette monnaie anglaise avait encore cours en Amérique.

voile, il n'y avait pas à douter ; elle était heureuse, probablement, de quitter la chambre, objet de sa frayeur nocturne. Mr. Urquhart, sans plus s'occuper de son bagage, courut avant tout l'aider à monter en équipage.

L'intérêt que m'avait inspiré cette jeune femme, diminua de beaucoup et il ne se ranima guère après leur départ, bien qu'elle m'eût honoré d'une cordiale poignée de main et que, penchée hors de la voiture, elle m'eût adressé jusqu'à perte de vue, d'amicaux signes de tête. Mon expérience des choses de la vie se trouvait en défaut. Je l'aurais cru atteinte d'un mal dont l'effet ne se dissipe pas en une nuit, pensais-je en rentrant ; aussi, je résolus de ne pas m'en préoccuper davantage.

Je n'y aurais plus pensé, en effet, s'il n'y avait pas eu Burritt.

Je retournai dans le parloir de chêne et je commençais à y remettre de l'ordre quand je vis Burritt entrer, refermer la porte, s'y adosser et me fixer en silence. Je compris qu'il y avait quelque chose, car Burritt est d'ordinaire le garçon le moins mystérieux.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? lui demandai-je assez brusquement.

— Sais pas trop comment vous dire, me queuqu'chose me tarabuste, rapport à ces voyageurs-là... Êtes-vous bien sûr, mistress, qui n'ont rien laissé derrière eux ?

— Derrière eux ! Que me chantez-vous là, Burritt, répliquai-je. Ils ont laissé leur argent ; je ne vois pas ce qu'ils auraient pu laisser d'autre.

Nonobstant cette assertion, je parcourus involontairement des yeux comme si je me fusse attendue à y voir quelque article oublié de leur nombreux bagage.

— Il n’y a rien ici, fis-je.

— Alors, où c’est-i ?

Impatentée, je répétais : « Où est quoi ? Vous parlez comme un sot, expliquez-vous. »

Tout le monde, ici, connaît Burritt ; vous pouvez donc imaginer la mine qu’il avait quand, s’approchant de moi, il reprit :

— Vous m’avez vu aider à transporter la grande caisse, ma’am ?

Je fis signe que oui.

— Et vous avez vu que j’ai été seul à aider à l’aller comme au retour ?

Nouveau signe de ma part.

— Eh bien, Mistress, la charge n’était pas la même quand nous l’avons sortie du chariot que quand nous l’avons remise.

— Pas la même ?

— Non, la boîte était moins lourde à ce matin, et (ici sa voix prit des intonations sépulcrales) ce qu’il y avait dedans n’était pas non plus pareil.

Je ne crois pas être poltronne, mais en le voyant me fixer avec des yeux effarés et me parler de cette voix caver-

neuse, j'avoue que je sentis un souffle glacé me parcourir les pieds à la racine des cheveux.

— Burritt, ne faites pas exprès de m'effrayer, m'écriai-je. Pour admettre qu'ils se soient débarrassés de quelque chose, il faudrait que nous le retrouvions ici. Vous n'avez pas dormi et le manque de sommeil vous fait divaguer.

— En tous cas, il ne m'aurait pas donné plus de forces, et je vous répète que ce matin, la caisse m'a paru moins pesante. Ça n'est pas tout, ce qu'il y avait dedans n'était pas non plus pareil. Aujourd'hui, il y avait du ballottement ; hier, c'était tout d'un bloc, bien tassé.

L'entêtement de cet homme commençait à m'impressionner.

— Il n'a rien pu sortir par la porte, continua-t-il. Je n'ai pas bougé du hall, et je l'aurais vu. Mais la fenêtre, la fenêtre est à trois pieds du sol, et je me rappelle qu'au moment où j'ai commencé à écouter, j'ai entendu le glissement d'un châssis, comme lorsqu'on ferme tout doucement une fenêtre. Si on regardait dehors, ma'am ?

Pour toute réponse, j'allai à la fenêtre, je levai le châssis et je jetai les yeux à l'extérieur. Le jardin familial avec ses allées descendant au fleuve, s'étendait devant moi. Je le parcouru du regard, rien d'anormal. En portant mon attention dans le voisinage de la fenêtre, je vis cependant que la terre, avait « été récemment, piétinée, et circonstance plus singulière, qu'il y avait contre la muraille, une grosse pierre que nous étions bien certains de n'y avoir jamais vue.

Burritt triomphait.

— Y' s' sont promenés dans la jardin c'te nuit, s'écria-t-il et i' s'ont ramené c'te pierre. Voyons donc un peu d'où qu'elle peut venir.

Sans attendre ma permission, il sauta par la fenêtre en examinant attentivement objet. C'est un caillou de la rive, j'en suis sûr, déclara-t-il. Il y a encore de la vase après. Si on cherchait sur le tapis de la chambre...

— Eh bien, que concluez-vous de tout cela, fis-je tout à fait épouvantée.

— Je conclus, Mistress répondit sententieusement Burritt, qu'i s'ont rempli la boîte avec des pierres maintenues avec du sable, et que c'est ça que j'ai rapporté au chariot. Mais comme elle était tout de même pleine, quand ils sont arrivés, faudrait savoir quoi qu'c'est qui z'en ont fait.

L'irréfutable logique de ce raisonnement me frappa plus que je ne saurais dire.

Qu'y avait-il dans la caisse à son arrivée, là était la question ; question non encore résolue à l'heure qu'il est.

Burritt lui, croyait à un crime. Il passa la journée à fouiller le jardin et la berge du fleuve ; il ne découvrit absolument rien.

Mes suppositions sont moins sinistres. Je m'efforce de croire qu'il s'agissait d'un trésor, d'argent, de vaisselle précieuse, que le jeune couple, en ces temps troublés, avec les bruits de révolution qui sont dans l'air, transportait avec lui dans l'intention de le mettre en lieu sûr. Cette hypothèse expliquerait jusqu'à un certain point, l'inquiétude de la femme et la sollicitude du mari pour le précieux coffre. Une fois installés dans le parloir de chêne, ils auraient, soit spontanément

ment, soit en exécution d'un plan depuis longtemps arrêté, pris le parti de confier à la terre, (où, c'est ce que nous n'avons pu arriver à découvrir), un dépôt, qu'ils désiraient dérober aux risques de la guerre⁴. Et c'est là encore ce qui justifierait la gaîté, l'air de soulagement des jeunes voyageurs au moment de leur départ...

* * *

⁴ L'action se passe au début de la Révolution américaine et des guerres de l'Indépendance, 1775.

CHAPITRE III

UNE AFFREUSE DÉCOUVERTE

[Le 3 avril 1791 –] J'approuvai de la tête, tout en me disant que, pour être si bien informé, mon compagnon devait avoir entretenu avec l'Anglais contrebandier, des relations intéressées. Je ne trahis pas cette opinion, bien entendu, et me bornai à lui demander comment une chambre ou même un simple cabinet, pouvait être assez bien dissimulé pour avoir impunément bravé les investigations du fisc.

Pour toute réponse, il prit un crayon, une feuille de papier et en quelques traits, m'expliqua la disposition des lieux.

J'étais intéressée au plus haut point. Il continua en ces termes :

— Le fisc n'a jamais rien découvert, c'est un fait acquis. Si nous nous demandons maintenant comment les propriétaires successifs ont pu ne rien découvrir non plus, je répondrai qu'on trouve surtout ce que l'on cherche, et que si rien n'est venu d'abord lui donner l'éveil, il est tout naturel que le secret du réduit aux marchandises ait subsisté pour eux.

Tout en écoutant, j'étudiais le plan.

— Par où entre-t-on dans la chambre secrète ? demandai-je en désignant du doigt ce dont je parlais, est-ce par ici ou par là ?

— C'est par ici, me répondit-il. Et cet espace que vous voyez là est lui-même un local bizarre, lambrissé de chêne jusqu'à hauteur d'homme. On l'appelait le parloir de chêne, et bien souvent, son parquet résonna sous les pas des soldats du roi. Ils s'y sont sans doute désaltérés aux frais de celui qui les narguait et ont peut-être posé leurs verres sur la cheminée sculptée derrière laquelle se trouvaient amoncelées les marchandises précieuses.

— Curieux ! observai-je. Et vous dites que c'est présentement une auberge ?

— Une auberge.

— Je voudrais bien la visiter.

— Vous la visiterez si vous voulez.

— Ce n'est pas celle-ci, au moins, m'écriai-je en regardant autour de moi.

— Oh non, celle dont je parle est située sur les bords de l'Hudson, à moins de cinq milles d'Albany en partant d'ici. Elle a pour enseigne « Au bon vivant⁵ ». Elle est tenue depuis peu par une femme dont les affaires vont bien, peut-être parce qu'elle a découvert la chambre secrète et sait où serrer ses provisions. Mais je ne sais pourquoi je vous ai conté cela ; actuellement, cela n'a pas beaucoup d'intérêt.

⁵ « Happy-go-Lucky », intraduisible littéralement.

» Ceci se passait quelques jours avant l'insurrection de Lexington⁶... Bien des événements se sont produits depuis. Ce n'est que ces jours-ci que l'occasion s'est présentée pour moi de passer sur cette route. Mais j'étais loin de supposer, quand j'ai résolu de m'arrêter ici, que ce serait moi qui vous apprendrais l'existence, vraie ou supposée, de la chambre secrète.

Vous pouvez penser que de nombreuses interrogations se pressaient sur mes lèvres. L'air honnête et bienveillant de Mr. Tamworth m'enhardit, et surmontant mon trouble, je pris à mon tour la parole.

— Vous ne m'avez décrit que sommairement cet homme. Puis-je vous demander, lui dis-je, s'il était jeune et blond.

— Ni l'un, ni l'autre, répondit Mr. Tamworth, il était à peu près de mon âge, c'est-à-dire déjà vieux (j'ai actuellement près de quatre-vingts ans), et très brun de teint, et ses cheveux déjà gris, avaient dû être noirs.

J'étais désappointée. Vous devinez pourquoi. Je repris :

— Êtes-vous certain qu'il ne dissimulait pas son aspect véritable sous un déguisement ?

— Un déguisement ?

— Oui, ne pouvait-il, pas s'être teint les cheveux et noirci la peau ?

⁶ Le soulèvement pour l'Indépendance a commencé par une échauffourée à Lexington, où les fermiers ont tiré sur les groupes du roi. C'est une question d'impôts qui a mis le feu aux poudres.

— Supposition invraisemblable, interrompit mon hôte. Il n'y a pas de déguisement qui puisse transformer en un jeune homme, le sexagénaire que j'avais devant les yeux ce soir-là. Mais pourquoi ces questions ?

— Excusez-moi, monsieur, fis-je vivement mais une raison très grave et que je vous expliquerai tout à l'heure, les rend nécessaires. Quand vous avez eu cette conversation avec l'homme brun, étiez-vous tout à fait seuls dans la salle ? Quelqu'un n'y était-il pas demeuré ?

Mr. Tamworth resta un moment silencieux. Il cherchait évidemment à se rappeler :

— Seize années ! dit-il enfin, c'est un intervalle bien long et bien vieux. Pourtant, en évoquant l'endroit et les circonstances dans lesquelles cette confidence me fut faite, j'ai maintenant le souvenir confus que nous n'étions pas seuls. Oui, je vois devant nous, à peu de distance, un homme assis à une table, la tête sur les bras croisés, un homme assoupi.

— Vous n'avez pas vu sa figure ?

— Non !

— Était-il jeune ?

— Je le croirais assez.

— Et blond ?

— Ça, je ne puis le dire.

— Et a-t-il bougé pendant le récit de l'homme brun ?

— Très sûrement non il n'a pas bougé.

— Était-il assez près de vous pour vous entendre ?

— Assurément, s'il écoutait.

— Je vous en supplie, Mr. Tamworth, poursuivais-je avec une émotion de plus en plus vive, essayez, si vous pouvez, d'un autre moyen mnémotechnique. Toutes les personnes présentes ce soir-là ont, dites-vous, raconté leur histoire. Vous avez donc eu tout le loisir de les examiner une par une. Eh bien, n'y avait-il pas parmi elles, un homme grand, bien fait, jeune (vingt ans environ), blond avec une chevelure abondante et des traits remarquablement réguliers, mais aussi avec quelque chose d'antipathique, de fuyant dans le regard ?

— Voilà un portrait, tracé de main de maître, fit Mr. Tamworth en souriant, et pourtant, je ne puis dire...

— Rappelez-vous, rappelez-vous ! Un homme blond, l'air suffisant, le visage barré d'une forte moustache blonde, les mains agitées d'un perpétuel tremblement qu'il cherchait en vain à dissimuler...

— Attendez !... attendez !... s'écria Mr. Tamworth. Cette particularité surexcite ma mémoire... Oui, je revois un homme affligé de ce tic. Il était blond et jeune en effet... Je me remémore même son histoire, une histoire graveleuse, mais assez drôle...

Je continuai à presser mon interlocuteur.

— Eh bien, pourriez-vous dire si l'homme endormi devant vous quelques instants après était celui-là ?

— Sans l'affirmer, cela se pourrait bien, car l'homme assoupi ou feignant de l'être, était certainement jeune ; sa chevelure était abondante et... blonde, oui, blonde il me semble.

— C'est lui ! m'écriai-je au comble de l'exaltation.

— Lui ?

— Oui lui, le scélérat ! C'est-à-dire je n'en sais rien encore, mais je devine que c'est un scélérat... Un moment de patience encore, et vous saurez tout. Tout d'abord, si vous connaissez le moyen de pénétrer dans la chambre secrète, indiquez-le moi. Mais dans notre intérêt à tous deux, n'y entrons qu'en présence de témoins. Permettez que j'aille quérir un ou deux de mes clients...

— Que de précautions et que de mystères ! dit Mr. Tamworth sans se départir de sa parfaite urbanité. Vous voulez que la découverte soit officielle ? À votre aise, je n'ai pas d'objections là-contre.

Je crus voir qu'il commençait à appréhender les suites de sa curiosité.

— Vous-même, monsieur, répétais-je, serez peut-être heureux de n'avoir pas été seul à y procéder avec moi. Je vais faire prier le docteur Kenyan de se rendre ici ; il nous assistera ; je sonnai et envoyai un message au bon docteur que je vis bientôt paraître.

— Docteur, lui dis-je après les présentations, Mr. Tamworth a appris d'un inconnu, l'existence dans ma maison, d'une chambre secrète. Des raisons particulières de l'ordre le plus grave, me font désirer que l'ouverture de cette chambre, si réellement elle existe, ait lieu en présence de témoins honorables. C'est pourquoi je me suis permis de vous faire appeler...

Le docteur, surpris, mais flatté de mon choix, consentit à nous accompagner.

— Faites donc Mr. Tamworth, dis-je au vieillard... Je serais incapable de raconter comment ce dernier s'y prit pour trouver le panneau mobile dans le lambris de chêne qui cachait l'entrée de la porte secrète, et le ressort qui permettait de le faire tourner sur charnières. Je me sentais incapable de plonger la première mon regard dans les ténèbres de cet antre mystérieux. J'allai à la fenêtre et, je dois dire que le spectacle, cependant bien familier du jardin et de la rivière, avec sa berge parsemée de gros cailloux, ne contribua pas à calmer mes nerfs. Malgré moi, le rapprochement que faisait dans mon esprit entre la thèse autrefois soutenue par Burritt et la circonstance présente, et mon appréhension s'en trouvait, augmentée... Mon hypothèse d'un trésor caché se voyait réduite à néant, car Urquhart, me disais-je, n'aurait pas confié sa fortune à la chambre secrète puisque d'autres que lui connaissaient l'existence de cette chambre... Qu'y avait-il donc dans la caisse ? Cette question, je me la posais sans arrêt, obstinément, tandis que derrière moi Mr. Tamworth continuait ses recherches.

Une exclamation satisfaite vint mettre un terme à mes angoisses. J'entendis en même temps, le grincement des charnières rouillées, et la voix de Mr. Tamworth qui disait :

— Enfin, nous y voici. Mistress Truax, nous vous attendons.

Je ne sais vraiment comment je trouvai la force de me retourner et d'approcher. Cette ouverture étroite et pleine de ténèbres était pratiquée dans la boiserie, à droite de la cheminée. Mr. Tamworth alluma une bougie qu'il présenta à bout de bras dans l'orifice. Après cette précaution, le docteur Kenyon s'y glissa le premier. Mr. Tamworth et moi, nous le suivîmes.



**Là, à deux pas de nous, des restes humains gisaient,
ensevelis depuis seize ans dans cette tombe insoupçonnée.**

À la lueur incertaine de la lumière que portait le docteur, je ne vis d'abord rien de plus effrayant qu'un vieux coffre, et, dans un coin, un tas de vieilles étoffes.

... Grand Dieu ! Qu'est-ce que cela ?... Un cri, un cri terrible jaillit de mes lèvres, plus aigu et plus déchirant encore que celui de la nuit mystérieuse d'il y a seize ans. Je m'enfuis éperdue, frappée d'une horreur indicible. Mr. Tamworth s'était précipité sur mes pas. Je le regardai ; sa pâleur extrême ne fit que redoubler mon émoi.

Mes pires suppositions s'étaient réalisées.

Là, à deux pas de nous, des restes humains gisaient, ensevelis depuis seize ans dans cette tombe insoupçonnée.

Le docteur reparut. Son excellente figure était altérée par une émotion profonde. Je l'interrogeai en balbutiant :

— Parlez, docteur, dis-je, est-ce un homme, une femme ?

— C'est une femme... Voici une mèche de ses cheveux. Elle devait être jeune...

Il fallut bien lever les yeux sur l'objet qu'on me présentait... Ces cheveux portaient encore des traces de l'ondulation primitive, cette nuance brun rouge... Mais non, ce n'était pas là la parure de cette tête charmante, entrevue jadis au coin du feu ! Ce n'était pas Mrs. Urquhart dont les débris informes... Ne l'avais-je pas vue s'éloigner heureuse, pleine de vie ?... Je me sentais positivement devenir folle... car cette chevelure, c'était bien la sienne !

Le docteur, qui me donnait des soins depuis longtemps, comprit qu'il valait mieux ne pas me tourmenter de questions. Il attendit donc que j'eusse repris un semblant de présence d'esprit pour continuer.

— Il s'agit, poursuivit-il, d'un crime très ancien, antérieur peut-être à votre entrée dans la maison. Je ne sais donc pas si vous seriez en mesure de nous fournir une indication utile...

Je ne le laissai pas aller plus loin.

— N'y a-t-il aucun lambeau, d'étoffe, aucun objet qui permette d'en recueillir ?

Mr. Tamworth appuya mon interrogation d'un signe de tête.

— Il y a cet anneau d'or que j'ai retiré de son doigt... Sans doute s'est-il trouvé trop étroit pour qu'on ait pu l'en arracher au moment de la mort. Aujourd'hui, ce n'était que trop facile.

Je pris l'anneau pour l'examiner... Une sueur froide inonda mon front... il m'échappa des mains et je tombai inanimée dans un fauteuil. Sur la face interne de l'anneau, j'avais lu cette inscription :

E. C. à H. D. – 27 janvier 1775

CHAPITRE IV

QUESTIONS ET RÉPONSES

Quand je revins à moi, ce qui me soulagea par-dessus tout, c'est de penser que j'avais eu soin de consigner par le détail, ce qui s'était passé pendant cette fatale nuit du 28 janvier 1775. Avec un tel document en main, je ne craignais aucune suspicion, et c'est cette conviction qui prêta à mon attitude en ces pénibles circonstances, une assurance, un sang-froid qui surprirent certainement les deux gentlemen.

— Vous semblez plus horrifiée que surprise ! telle fut la remarque que Mr. Tamworth me fit au moment où nous quittions le voisinage de l'affreux charnier pour aller respirer un peu d'air pur.

— Vous avez raison ! répondis-je. Depuis un certain jour, j'avais soupçon que quelque chose d'anormal s'était passé chez moi, mais jusqu'ici, je manquais des éléments nécessaires pour préciser mes doutes. Je les possède, hélas, aujourd'hui.

— Vous parlez par énigmes, fit à son tour le docteur. Vous soupçonniez, dites-vous, qu'un crime avait été commis dans votre maison ?

— Distinguons, fis-je avec un calme parfait. J'avais dit simplement quelque chose d'anormal.

Et sans plus attendre, je leur racontai d'histoire du couple mystérieux qui avait occupé le parloir de chêne le 28 janvier 1775... Je vis bien qu'ils ne m'écoutaient que par politesse, mais qu'au fond d'eux-mêmes, ils n'acceptaient guère mes déductions.

— Vous ne croyez pas, au moins, dis-je en constatant l'incrédulité inscrite sur leurs visages, que je suis capable d'échafauder après coup, des suppositions que je vous affirme avoir faites il y a seize ans ?

— Je serai franc avec vous, chère mistress Truax, avoua le docteur ; en présence d'une découverte qui entraîne avec elle une imputation d'assassinat, il eût mieux valu certainement que vous eussiez fait part de vos soupçons à l'égard de cet Urquhart, avant que n'ait eu lieu cette découverte.

— Je comprends ce que vous voulez dire et ne m'en affecte pas ! Je vais vous fournir une preuve irrécusable de ma sincérité.

Et sans attendre davantage, je sonnai la servante et lui ordonnai d'aller prendre dans certain tiroir de mon bureau dont je lui remis la clef, un cahier qui devait s'y trouver.

— Lisiez cela, dis-je quand le document m'eût été apporté. J'ai pris ces notes le jour même où les Urquhart sont partis ; vous admettez peut-être qu'elles n'ont pas été préparées pour les besoins de la cause.

Pendant qu'ils lisaient, j'essayais de coordonner les faits dans leurs rapports avec l'événement actuel. J'en arrivais toujours à cette même conclusion. Si le corps trouvé dans la chambré secrète était celui d'Honora Urquhart, quelle était la femme qui lui avait été substituée, et comment cette substitution avait-elle pu être possible puisque, s'il était vrai que je

n'eusse pas vu visage de cette femme au départ, Hetty, elle, l'avait vue, et en avait reçu de l'argent ?

D'où venait cette femme ? Encore un point d'interrogation menaçant. La fenêtre était à fleur de terre ; il n'était donc pas impossible qu'on l'ait fait entrer par ce chemin. Cela supposait cependant un système de dispositions préalables, arrivée par le fleuve, complicité de tiers, bien compliquées pour être admissibles. Restait la caisse... Se pouvait-il, grand Dieu, que la femme, la complice, ait l'énergie surhumaine de subir cette longue séquestration dans un étroit cercueil ? Il fallait, pour en arriver à le croire, supposer les coupables unis par un de ces liens monstrueux, par une de ces passions infernales dont l'histoire et la légende nous offrent quelques exécrables exemples.

Un époux, supprimant froidement, inexorablement son épouse le jour même des noces, et la complice, attendant, ignorée mais présente, l'achèvement du forfait pour en recueillir le fruit, c'était plus que mon imagination n'en pouvait supporter. J'allais supplier ces messieurs de mettre un terme à leur lecture et de me secourir dans l'agonie morale où me jetait cette stupéfiante aventure, quand Mr. Tamworth prit la parole.

— Cela surpasse les plus atroces machinations du Moyen-Âge, dit-il en repliant le manuscrit.

— Dans un pays civilisé, de telles monstruosité sont à peine croyables, renchérit le docteur.

— Vous croyez donc, messieurs ?...

— Que vous avez hébergé sous votre toit, deux suppôts de l'enfer, Mistress Truax, il nous semble avéré que la

femme qui est repartie avec Urquhart, n'est pas celle qu'il avait amenée. Cette dernière gît dans la pièce voisine...

— C'est un acte de scélératesse sans précédent, confirma Mr. Tamworth. La femme qui en a été sa complice devait être une créature extraordinairement énergique.

— Comment expliquez-vous sa présence ici ? me hasar-dai-je à demander.

— Nous pensons qu'elle était cachée dans la caisse si, comme vous l'avez écrit, cette cuisse était lourde au point de nécessiter pour son transport, l'aide d'un de vos domes-tiques. La différence de poids entre le retour et l'aller, le bal-lottement constaté par Burritt au retour, tout nous confirme dans cette opinion. Vous n'avez pas remarqué que la caisse fût munie d'ouvertures par lesquelles on pouvait respirer ?

— Non, répondis-je, mais je ne l'ai pas examiné de bien près. J'ai constaté qu'elle était grande, et bien que sa forme fût beaucoup plus large que celle d'un cercueil, elle pouvait contenir un corps humain, un corps de femme surtout.

— Un seul coup d'œil vous aurait permis de voir les trous s'il y en avait eu.

— Oui, mais...

— Mais quoi ?

— Je me rappelle à présent qu'au moment de faire enle-ver le coffre du chariot, l'homme a étendu son manteau sur le couvercle, et ce manteau est resté là tant que nous sommes restés dans la chambre. Plus tard, je l'ai vu déposé sur une chaise.

— Et la caisse ?

— La caisse était cachée par le pied du lit derrière lequel il l'avait poussé ?

— Mais au départ ?

— Oh ! au départ, la caisse, débarrassée de son contenu vivant, pouvait avoir été retournée sens dessus dessous, ce qui, dans ce cas, aura dérobé les trous à notre vue.

— Mais le sable, si nous admettons comme vous qu'il y en ait pour caler les pierres, le sable aurait fui par les ouvertures.

— Pas nécessairement, si l'on avait pris soin de doubler le fond d'un morceau d'étoffe ; il n'en manque pas dans la chambré secrète.

— Tout cela est plausible. Plusieurs points demandent encore à être éclaircis cependant, dit le docteur. Burritt, avez-vous noté, écoutait à la porte ; il est resté toute la nuit en faction. Pourtant, vous ne faites pas mention qu'il a entendu du bruit ; après le drame, pour remplir à nouveau la caisse, la refermer, on dut nécessairement en faire.

— C'est vrai, mais Burritt a pu ne pas rester tout le temps près de la porte. Il existe à l'autre bout du corridor, devant la fenêtre, une banquette sur laquelle il a dû s'étendre sans perdre la porte de vue. D'ailleurs, à quatre heures, il était déjà à son ouvrage dans l'écurie.

— Cependant, il a bien fallu reclouer la caisse !

— On a pu la visser.

— Tout cela est juste. D'ailleurs, plus l'audace des criminels est grande, plus les crimes ont de chance de réussir. Un forfait comme celui qui nous occupe, perpétré comme il

l'a été, par deux êtres que tout nous montre doués d'un sang-froid, d'un esprit de résolution et d'une cruauté extraordinaires, ne pouvait manquer de s'accomplir sans encombre.

— Et les deux misérables, acheva Mr. Tamworth, ont pu quitter la maison tranquillement, sans éveiller les soupçons, ou du moins des soupçons assez précis pour qu'on les inquiétât. Où se sont-ils enfuis ? Qui sait s'ils ne vivent pas dans un pays lointain, riches, honorés, heureux...

— Heureux ! Oh ! ce n'est pas possible, m'écriai-je. Le remords doit les poursuivre et...

— En tous cas, le Ciel a les yeux sur eux, interrompit le docteur. Et qui nous dit que dans la tourmente dont ce pays a été depuis seize ans, le théâtre, ils n'ont pas péri tous les deux ?

— Ce serait un châtiment trop doux, murmurai-je. Un silence assez prolongé se fit entre nous. Chacun de nous réfléchissait, supputait, cherchait à conclure.

Le docteur reprit le premier la parole.

— Un autre point à élucider, dit-il. C'est l'incident Hetty. Cette servante avait dû voir Mrs. Urquhart le soir de son arrivée. Elle l'a revue le lendemain matin et n'a pas constaté de modification dans l'apparence de la voyageuse ; elle en a reçu de l'argent directement, de la main à la main. Voilà qui ébranle singulièrement notre système.

— Que n'ai-je suivi ma première idée, observai-je, qui était de leur porter moi-même leur déjeuner.

— Il est un peu tard pour le regretter, fit ironiquement le docteur. Qu'est devenue cette Hetty ? Je ne me rappelle plus l'avoir plus l'avoir vue ici depuis que j'y fréquente.

— Elle est mariée à un fermier des environs.

— Demain, nous nous mettrons à sa recherche. Elle nous fournira peut-être des explications utiles.

Nous nous rendîmes à la salle à manger où le souper nous attendait... Le repas, nous apporta un peu de réconfort dont nous avions grand besoin.

Mais notre impatience était trop vive pour attendre au lendemain. Au sortir de table, le docteur Kenyon monta à cheval et partit interroger mon ancienne servante. Pendant son absence, Mr. Tamworth eût le courage de retourner à la chambre secrète et les constatations qu'il y fit contribuèrent à nous confirmer dans nos suppositions. À part des vêtements et des étoffes, le coffre ne contenait rien d'assez lourd pour qu'on ait pu en lester la caisse.

Le docteur était de retour au bout d'une heure et demie. Nous le reçûmes sur le seuil.

— Eh bien, c'est ce que je pensais. Elle n'a pas vu le visage de la dame le jour de leur départ. La voyageuse était au lit, les rideaux étaient baissés, et la servante n'avait aucune raison de penser que le bras et la main qui passèrent par l'ouverture pour lui tendre la pièce d'argent, n'étaient pas eux de Mistress Urquhart.

— Ma maison est maudite ! m'écriai-je en gémissant. Elle a abrité le crime le plus monstrueux que jamais cerveau humain ait pu concevoir, et trop de temps s'est écoulé maintenant pour pouvoir espérer d'en obtenir le châtiment.

— C'est ce qu'il reste à savoir, trancha Mr. Tamworth. Malgré mon âge, je me voue à cette tâche. Vous entendrez encore parler des Urquhart.

CHAPITRE V

UN INTERVALLE D'INCERTITUDE

Le 5 mai 1791. – Quelle horreur ! Entendre dans le jardin le bruit d'un bêche creusant le sol et savoir que cette bêche ouvre une tombe ! Je suis assis à mon bureau, et je prête l'oreille, tant je crains que l'attention n'ait été éveillée. Mais non, tout est endormi. Je vois à la fenêtre et essaie de percer les ténèbres ; mais la nuit est trop noire ; ni moi ni personne ne peut distinguer rien de la lugubre besogne qui s'accomplit en ce moment.

L'enquête judiciaire a lieu avec toute la discrétion possible, car, à ma demande, rien n'a été ébruité de l'existence de la chambre secrète et de la découverte que nous y avons faite. C'eût été jeter sur ma maison un discrédit immérité et les projets de la justice eussent été plus entravés qu'aidés par la publicité. Il valait mieux ne pas donner d'éveil aux coupables si l'on voulait les surprendre dans la sécurité où ils ne pouvaient manquer de s'être endurci après tant d'années d'impunité.

Donc, une tombe est en train de s'ouvrir qui va recevoir les restes de l'innocente victime, et pas une inscription n'évoquera sa mémoire. Ceux qui l'ont assassinée sont-ils au moins saisis, à cette heure funèbre, de quelques subite et inconcevable terreur ? Un présentiment quelconque vient-il faire tressaillir leurs cœurs endurcis et le souvenir de leur forfait apparaît-il sur le miroir terni de leur mémoire ? Je voudrais me le persuader, car l'esprit de vengeance s'est emparé ce moi, et ma demeure ne me semblera pas lavée de

ses souillure, sa conscience délivrée de mon aveuglement passé, tant que les coupables n'auront pas été châtiés.

Nous ne possédons d'autre renseignements sur eux, que le nom qu'ils nous ont donné. Les nombreuses difficultés, l'énormité de la tâche à remplir ne font qu'exciter mon ardeur. J'ai confiance en la Providence, une confiance qui irait presque jusqu'à la superstition. J'attends une aide non seulement de la justice humaine, mais encore de sources occultes ; j'ai foi dans les forces⁷ mystérieuses qui opposant le bien au mal et amèneront fatalement à la découverte des criminels si longtemps triomphants, mais déjà menacés.

Le docteur Kenyon, homme pieux, mais positif, sourit de mon enthousiasme, mais Mr. Tamworth, lui, ne se moque point. Il a assumé la tâche de retrouver l'homme et sa complice. La police lui a donné carte blanche et il a observé, au cours de sa longue existence, que l'intuition féminine pouvait être mise en balance avec le raisonnement masculin.

Demain, il part pour entreprendre ses recherches.

Le 12 juin 1791 – J'ai décidé de continuer à rédiger mes mémoires ; l'utilité vient de m'en être trop amplement démontrée pour que je n'y persiste pas. Ils servent, en outre, d'exutoire à mon impatience. Le docteur Kenyon m'a quitté aussi et il n'y a personne ici à qui je puisse me confier.

Je m'adresse donc à toi, lecteur inconnu, et te demande si, maintenant, un point d'interrogation et très important ne

⁷ Pour suivre le texte anglais : « my belief in the mysterious forces of right and wrong » (*BNR.*)

se pose pas à ton esprit. Comment, à présent que les faits du meurtre et de la substitution de personnes constituent des points à peu près acquis, peut-on expliquer qu'Edvin Urquhart ait épousé une première femme, avec l'intention de la supprimer le jour même pour s'enfuir avec une autre ? La contrainte en matière de mariage n'existe pas dans notre pays ; à quel mobile puissant a-t-il obéi pour braver les conséquences terribles pour lui, d'un acte si difficile à exécuter et comportant autant de risques ?

Le sang-froid, la confiance effroyable de la complice passent également mon entendement. Quelle nécessité peut contraindre une rivale à ne pas différer d'une heure à demander à des moyens aussi atroces, un triomphe immédiat ?

Armons-nous de patience. Mr. Tamworth ne peut manquer de m'écrire bientôt...

Le 10 août 1791 – Des nouvelles ! Des nouvelles ! Et quelles nouvelles ! Comment aurais-je jamais pu imaginer cela ?... Mais il est plus simple de transcrire la lettre que je viens de recevoir :

« À Mistress Clarissa Truax, propriétaire de l'auberge
« Au Bon Vivant ! »

« Près Poughkeepsie (New-York)

« Chère Mistress,

» Après un long intervalle occupé par des recherches que les changements survenus dans notre pays⁸ rendaient

⁸ La révolution.

particulièrement épineuses, je viens seulement de découvrir un fait dont la connaissance a un rapport étroit avec la tragédie que nous avons, vous et moi, tant d'intérêt à éclairer.

« Voici : Tous les ans, l'agent de certaine grande propriété à Albany (New-York) envoient en France une forte somme d'argent au bénéfice et pour l'usage d'une dame Honora Quentin Urquhart, fille de feu Cyrus Dudleygh d'Albany, et épouse d'un nommé Edvin Urquhart, gentleman de la même ville, à qui elle fut mariée dans la maison de sa famille le 27 janvier 1775, et avec qui elle partit aussitôt pour la France où elle et son mari ont toujours vécu depuis lors.

« C'est ainsi que, par hasard presque, j'ai mis la main sur la clef de ce drame inexplicable et pus ensuite relever sur les tenants et les aboutissements de ce couple de scélérats, une piste si essentielle à leur appréhension ainsi qu'à la considération des droits de la justice.

« Avec, ma plus parfaite considération, je me dis, Mistress,

« Votre obéissant serviteur,
« Anthony Tamworth. »

Le 11 août 1791. – 8 heures. Au moment où je reçus cette lettre, je fus tellement bouleversée que je n'eus pas la tranquillité d'esprit nécessaire pour la commenter sur ces feuillets. À présent, ce serait inutile, car un second paquet⁹ vient de m'arriver. Cette fois, la lettre de Mr. Tamworth est

⁹ C'est le mot dont on se servait aux siècles passés pour désigner le courrier. Voyez la correspondance de M^{me} de Sévigné.

d'un telle longueur qu'il me faudra plusieurs heures pour la lire.

Je me suis retirée dans ma chambre, à cet effet. J'espère que mes habitués voudront bien se passer de moi ce soir, et me laisser en paix. Ma curiosité est excitée au plus haut point. Minuit. Pas eu un instant de tranquillité. À présent, je suis trop lasse, ce sera pour demain.

Le 12 août. – J'ai lu. J'en suis encore frissonnante... Quelle histoire ! Quel !... Mais à quoi bon encombrer ces pages de ma prose. Je transcris le récit de Mr. Tamworth sans aucun commentaire. Il parlera de lui-même.

CHAPITRE VI

LE SOLITAIRE

À Mistress Clarissa Truax, de l'auberge du « Bon Vivant ».

Chère Mistress.

Appréciant votre anxiété, je me hâte de vous donner les détails d'une entrevue que je viens d'avoir avec une personne qui a connu Edvin Urquhart. Vous trouverez ce récit intéressant et je ne m'excuserai pas de sa longueur, sachant que les moindres circonstances de la vie des trois personnages liés par ce crime doivent être de grande importance aux yeux d'une femme qui a médité sur la matière aussi longtemps que vous l'avez fait.

L'individu auquel je fais allusion est un certain Mark Felt, un être excentrique et profondément à plaindre, qui menait naguère encore la vie d'un troglodyte au milieu des forêts de Catskills. Je fus informé de son nom dès le moment de mes premières investigations sur les familles Dudleigh et Urquhart, et l'on me conseilla de m'adresser à lui pour les détails que les autorités ou autres personnes n'étaient pas en état de me fournir. On m'avertit en même temps, que j'aurais la plus grande difficulté à gagner sa confiance, attendu que depuis seize ans, il avait fui la société des hommes, habitait les cavernes et ne prenait d'autre nourriture que celle que pouvaient lui procurer son fusil et ses filets.

Un violent chagrin d'amour était au fond de cette histoire ; une jeune fille qu'il était sur le point d'épouser, avait fait un saut dans la rivière, au moment du mariage d'un de ses amis.

On me le dépeignit comme doué d'un naturel généreux et passionné, ce qui me permettait de conserver néanmoins l'espoir de lui arracher plus d'une confidence intéressante.

Quelque peu alléché, malgré mon grand âge, par la perspective d'affronter un tel lion dans son antre, je résolus d'en avoir le cœur net, et c'est ainsi que, par une matinée ensoleillée de la semaine dernière, je traversai la rivière et m'enfonçai dans la forêt.

Je n'étais pas seul, j'avais pris un guide qui connaissait l'emplacement de la grotte où Mark Felt était supposé habiter. Grâce à son aide, mon excursion fut aussi peu pénible que possible. Il écartait les ronces de mon chemin, me soutenait aux passages difficiles et, quand l'obstacle devenait par trop dur à franchir pour de vieilles jambes comme les miennes, il me prenait dans ses bras vigoureux et me portait comme un enfant, de l'autre côté.

Nous grimpions au flanc d'une montagne boisée. Parvenu à une assez grande hauteur, je me demandais avec inquiétude s'il allait falloir continuer longtemps une ascension en somme assez rude pour un homme de mon âge, quand mon guide m'avertit que nous étions arrivés. Devant moi, s'élevait un grand pan de rocher taillé à pic d'où pendait une profusion de lianes et de vignes vierges qui obstruaient l'entrée d'une grotte dont je ne pouvais deviner la profondeur.

— C'est là qu'habite notre original, me dit mon compagnon en faisant halte. À ce moment précis, les lianes

s'agitèrent et nous pûmes distinguer, derrière le rideau qu'elles formaient, une tête d'homme, la plus farouche qu'il m'ait été donné de voir jusque-là.

— Je l'affronterai seul, déclarai-je.

Laissant là le guide, je poussai jusqu'à l'orifice de la grotte, et me plantant en face de l'endroit où j'avais vu la tête apparaître, je criai :

— Mark Felt, vous plairait-il d'avoir des nouvelles de votre ami Edwin Urquhart ?

Tout, pendant un instant demeura silencieux, et je pouvais croire que ma tentative avait échoué, quand une sorte de grognement vint m'avertir que mon appel avait porté. La tête se montra de nouveau à travers le feuillage, et ces mots, prononcés avec brusquerie, me parvinrent distinctement :

— Votre Edwin Urquhart n'est pas mon ami.

— Alors, répliquai-je, voulez-vous entendre parler de votre ennemi, je possède sur lui des renseignements qui vous intéresseront.

Les lianes s'écartèrent, et je pus voir une flamme ardente jaillir des yeux du solitaire dont le visage m'apparut complètement, les traits en étaient presque entièrement cachés par une chevelure longue et embroussaillée et par une barbe hirsute.

— Il est mort ? demanda-t-il avec avidité.

L'énergie passionnée qu'il mit dans cette interrogation, me fit juger favorablement de la réussite de ma démarche. Il s'agissait seulement de conduire habilement l'entretien.

— Non, répondis-je, mais la mort est attachée à ses pas. Le glaive de la loi est suspendu sur sa tête ; il ne manque à la justice que quelques renseignements sur les circonstances de son mariage avec Honora Dudleigh ; je puis-promettre à qui les fournira, un prompt châtiment de ses abominable forfaits.

Le feuillage, vivement écarté, laissa passer le corps tout entier de l'homme, et Mark Felt se dressa devant moi.

Comment était-il vêtu. C'est ce dont je ne me préoccupai guère, car ce qui attira surtout mon attention, c'est sa physionomie et l'ensemble de sa personne. Il n'était pas grand, il n'était pas beau. C'était même un homme assez laid, autant que me permettait d'en juger l'abondance de ses cheveux et la croissance de sa barbe. Ses yeux étaient atteints d'un strabisme qui leur prêtait un regarni étrange ; sa mâchoire inférieure, violemment projetée en avant, donnait à son visage une expression particulière de férocité, surtout quand un bruit quelconque, si léger fut-il, lui faisait tourner la tête et présenter son profil.

En dépit de ces imperfections, l'aspect de Mark Felt ne laissait pas d'être sympathique. On se sentait attiré vers lui. Ce n'était pas par son sourire, car ce sourire était empreint d'une amertume profonde, ce n'était pas par le charme de sa voix, car cette voix était rauque et ses accents empreints de sauvagerie. Non, ce ne pouvait être que par un je ne sais quoi de sincère, de généreux répandu sur son visage, miroir limpide où se lisaient clairement les émotions d'une âme ulcérée, mais aussi pure que celle d'un enfant.

Sans se préoccuper de l'effet que son apparition avait produit sur moi, il me répondit :

— Voilà des affirmations bien hardies. Puis-je savoir quel est votre nom et quels intérêts vous représentez ?

Il s'exprimait avec difficulté, comme il arrive à ceux qui, pendant des années, sont condamnés à un mutisme volontaire, mais son langage et le ton de sa parole étaient ceux d'un gentleman. Je sentais augmenter mon intérêt.

— Mr. Felt, dis-je, je m'appelle Tamworth : je suis de Virginie et je me trouve mêlé bien malgré moi à une affaire grave où celui que vous appelez votre ennemi joue le rôle d'accusé. Les intérêts que je représente sont ceux de la justice, de la justice uniquement, et c'est pour le triomphe de la loi et la punition du criminel que je viens solliciter votre confiance. J'ai besoin d'obtenir certains détails de vos relations avec Edwin Urquhart ; ils me permettront, de relier le passé au présent. Consentez-vous à me les donner ?

— Vous les donner ? — Son visage prit une expression de souffrance indicible — Que je brise le sceau qui ferme les tablettes de ma jeunesse ? Que je laisse un inconnu lire les pages sur lesquelles j'ai moi-même fermé les yeux à jamais ? Mettre à nu devant vous la plaie de ma poitrine et soumettre à de nouvelles tortures un amour que j'ai mis quinze années à rendre insensible ?

Voyant que je restais insensible. Voyant que je me taisais, il continua :

— Oh vous êtes habile ! Vous touchez la seule corde que vous supposez encore vibrante en moi, celle de la haine, et vous venez me demander...

— De libérer vos souvenirs d'un fardeau, d'exhumer le squelette de votre douleur ancienne afin de constater que ce n'est plus qu'un squelette digne d'être réduit en poussière.

Oubliez que je suis un inconnu, soulagez votre cœur ; ouvrez votre âme à la voix d'un vieillard que la longue expérience de la vie a rendu sensible aux misères humaines. L'entretien que nous venons d'avoir a déjà descellé ces lèvres depuis longtemps closes ; vous ne pouvez plus vous taire. Je vous quitterais dans cette minute même que vous éprouveriez un éternel regret de n'avoir pas profité du moyen que je vous offre de renaître à la vie.

» Vous ne pouvez continuer à errer dans ces solitudes ; réveilliez-vous, Felt, parlez, je vous en conjure...

Il leva la main comme pour me défendre de poursuivre. Le geste était plein de grandeur. Il promena son regard sombre sur les pentes abruptes qui dominaient nos têtes pour les reporter ensuite sur les gorges profondes où la lumière et l'ombre se jouaient en de merveilleuses oppositions, jusque dans la vallée opulente que le fleuve barrait de son cours majestueux, enfin vers le ciel où de grands nuages voyageurs étaient comme autant de palais flottants sur une nier d'azur.

» Étrangement partagé entre le désespoir et l'enthousiasme, il étendit le bras vers la voûte céleste :

— Que je vous ai aimées, nobles collines ! s'écria-t-il. De toutes les illusions, de toutes les affections qui, une par une, se sont flétries dans mon cœur, mon amour pour la nature est seul resté vivant. J'aime ces arbres aux ombrages touffus, ces rocs, ces abîmes. Le ciel qui s'étend au-dessus de ma tête est plus bleu qu'aucun autre ciel ; et s'il vient à s'assombrir, à déchaîner ses tempêtes au-dessus de ces bois à menacer de la foudre mon front sans abri, alors je tends les bras vers lui comme en ce moment ; je me grise du tumulte des éléments ; je m'identifie avec eux jusqu'à ce que l'agitation de mon âme

s'apaise et que le sang de mes veines recommence à couler lentement. Et il faut maintenant que j'oublie tout cela. Il faut que j'accorde aux hommes des pensées que j'avais solennellement fiancées à la nature... C'est une nécessité cruelle, mais j'accomplirai mon destin. Il est d'autres appels que ceux que renvoient les échos de ces pics. Je viens d'en entendre un et mes pas me conduiront une fois encore, au sein des vallées.

Ses bras s'abaissèrent ; il fixa en silence ses yeux sur les miens et, après un long soupir, il me dit :

— Venez dans la grotte ; je ne pourrais raconter mon histoire à la face du ciel.

Je le suivis sans un mot. Il m'avait ému profondément. L'invocation à laquelle il s'était livré ne me parut ni grandiloquente, ni théâtrale : elle s'appropriait bien à l'homme et à la grandeur du site.

La caverne dans laquelle je m'engageai à sa suite, recevait du dehors suffisamment de lumière pour qu'on pût au besoin y lire. Le sol en était jonché d'aiguilles de cèdre qui lui faisaient un tapis épais, odorant et très sain. Un amas de rameaux du même arbre constituait, dans un coin, la couche du solitaire ; un grand manteau étendu en était la couverture. Une table et une chaise, construits à la hache, occupaient le centre de la grotte, qui était spacieuse, et enfin, contre la paroi du rocher, une dalle posée à terre et un trou en communication avec l'extérieur, représentaient le foyer de cet étrange intérieur. Un feu de brindilles achevait de s'y consumer... C'était en somme une habitation humaine dans laquelle je venais de pénétrer. Assez troublé à la pensée qu'un tel lieu avait contenu la vie, les pensées, les actions d'un homme pendant des années si fertiles en événements mémo-

rables, pendant qu'un monde nouveau se formait et qu'une union de citoyens libres prenait naissance, je tombais assis sur la couche de cèdre qu'il me désigna de la main et j'attendis qu'il lui plût de commencer son récit.

Mais Felt fut un temps assez long sans parler. Le menton dans ses mains, les coudres sur la table, les yeux errants dans le vague, il semblait occupé à coordonner ses souvenirs. Ce ne fut qu'au bout de cinq minutes au moins de ce silence impressionnant qu'il se décida à prendre la parole.

CHAPITRE VII

DEUX FEMMES

« Vous voulez, me dit-il, entendre parler d'Edwin Urquhart. Vous serez satisfait, mais attendez-vous à me voir m'occuper d'une autre personne plus que de lui-même. Pourquoi ? Parce que c'est à cause de cette autre personne que je hais, lui, et seulement à cause d'elle que je me venge ou du moins que je consens à vous assister dans l'œuvre de justice que vous dites avoir entreprise.

» Nous étions liés depuis l'enfance. Élevés dans la même école, il existait entre nous une camaraderie née des relations de voisinage de nos familles et d'une condition sociale semblable. Nous étions ce qu'on appelle des amis d'enfance ; mais je ne l'ai jamais aimé, c'est-à-dire que je n'ai jamais éprouvé pour lui cette confiance indispensable à un mutuel abandon. À cause de cela, lui non plus n'a jamais connu le meilleur de ma nature.

» Urquhart était sans fortune et n'attendait pas d'héritage. J'étais à la tête d'un modeste patrimoine qui me permettait l'obliger souvent, ce qui ne retranchait rien de l'incertitude de sa position. Il vivait chez son oncle qui avait deux filles et ce parent avait posé comme condition tacite à sa libéralité, qu'il épouserait l'une des deux jeunes filles. J'habitais dans une maisonnette qui, elle, n'avait rien d'un manoir seigneurial, mais était du moins ma propriété, et ce petit avoir était libre de toute charge. Urquhart laissa croire à son oncle qu'il se conformerait à sa volonté, mais je ne suis

pas sûr que ce n'était là qu'un moyen de temporiser jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'occasion de quitter l'abri qui lui était pour lors indispensable.

» J'étais moi, tout à fait ignorant de ses intentions au moment dont je parle, aussi, fus-je très surpris de l'entendre un soir, me faire la proposition suivante :

» — Que diriez-vous, me dit-il, d'aller boire quelque chose là-haut ?

» Nous passions devant l'opulente demeure des Dudleigh, dans une des rue les plus aristocratiques d'Albany.

» — Cela serait plus agréable que la taverne de Fairfax ?

» Je crus qu'il plaisantait.

» — Sans aucun doute, répondis-je sur le même ton de badinage, car la maison est riche et le vin doit y être bon, mais je me demande quel accueil nous recevrons de Miss Dudleigh ? Sa demeure n'est pas une auberge.

» — Quel accueil ? Vous ne connaissez pas comme moi, Miss Honora.

» Ces mots furent prononcés avec un tel air de fatuité, que j'en demeurai stupéfait. Edwin était ce qu'on appelle un beau garçon, mais je le trouvais si médiocre à tous autres points de vue, que jamais il ne me serait venu à l'esprit de l'associer en quoi que ce soit, à la personne hautement estimée de l'héritière des Dudleigh.

» Ce n'était pas tant parce qu'elle était riche, très riche, ou parce que sa famille d'origine patricienne, était très ancienne en comparaison du dénuement et de la rotture de mon ami que je me serais refusé à admettre entre eux la moindre

possibilité d'une accointance. C'est plutôt parce que je connaissais Miss Dudleigh comme une personne de la plus haute distinction, réputée par sa bonté, sa bienfaisance, la douceur et l'élévation de ses sentiments et que je le considérai déjà, lui, comme un être ambitieux, égoïste et dissimulant sous une jovialité de mauvais ton, un naturel brutal et froidement cruel.

» Sans prendre garde à mon étonnement, Urquhart, avec un grand éclat de rire, m'entraîna vers le portail.

» — On ne nous jettera pas dehors, dit-il. Entrons présenter nos respects.

» Je voulus protester.

» — Tout va bien, continua-t-il ? La jolie lady a l'âge ; elle est libre de choisir son époux. Je ne serai pas trop à plaindre dans ce nid. Hein, qu'en dites-vous ? Il est grand temps, d'ailleurs, que je fasse une fin honorable ; un homme tourné de ma sorte n'est pas fait pour tirer éternellement le diable par la queue.

» L'impudence du coquin, son cynisme, me suffoquaient. Je connaissais personnellement très peu Miss Dudleigh, mais je ne pus, de sang-froid, l'entendre outrager de la sorte.

» — Comment, m'écriai-je, vous avez la prétention d'épouser ce bouton de rose, de cueillir cette fleur rare ! Pourquoi ne demandez-vous pas plutôt la main d'une princesse de la famille royale ? Je me plais à espérer que, du moins, vous appréciez, à sa valeur, l'honneur auquel vous aspirez ?

» Il feignit de ne pas ressentir l'ironie contenue dans mes paroles.

» — Me croyez-vous assez niais, fit-il avec un redoublement de cynisme, pour ne pas comprendre tous les avantages de l'entreprise. On n'a pas votre haute intelligence, mon garçon, mais on n'est pas plus bête qu'un autre quand on n'a pas le sou, et qu'on aime ses aises...

» Je l'interrompis.

» — Et Miss Dudleigh ?...

» — Miss Dudleigh est une petite personne assez insignifiante, mais elle a du goût pour moi, c'est l'essentiel. Pour le reste, je m'en charge.

» J'avoue que je demeurai confondu et fort empêché de prendre un parti. Allais-je rompre en visière, lui chercher une querelle ouverte ?

L'absurdité d'une pareille attitude m'apparut sur le champ. À quel titre, je vous demande, me serais-je fait le défenseur d'une femme libre, en effet, de ses actes et en âge de se conduire ? Démontrer à Urquhart l'indignité de ses projets ? Il n'aurait fait qu'en rire. Je demeurai donc silencieux et le suivis à l'intérieur de l'hôtel.

» Quand nous fûmes introduits auprès de Miss Dudleigh, nous la trouvâmes assise à son clavecin, près d'une fenêtre treillissée dont la lumière discrète suffisait à mettre en valeur la douceur infiniment distinguée de son visage. Je sentis augmenter ma colère contre Urquhart et ne sais ce qui me retint de commettre une folie, par exemple celle de lui reprocher généreusement ses desseins odieux et de le jeter dehors.

» Auprès de la jeune fille, il y avait une vieille parente, une tante, je crois, qui lui servait de chaperon et qui, je

l'appris plus tard, avait joué un rôle important dans le rapprochement de ces deux êtres si dissemblables. Par une raison que je n'ai jamais démêlée, cette dame avait, par tous les moyens en son pouvoir, favorisé l'introduction d'Edvin Urquhart dans la maison et communiqué à sa nièce l'enthousiasme sincère ou non, qu'elle manifestait à l'égard du jeune homme. La jeune fille, facilement impressionnable, privée de conseils plus réfléchis, n'avait pas tardé à voir dans le belâtre insinuant et empressé qui lui faisait une cour assidue, l'époux aimant, l'idéal de ses rêves.

» Miss Dudleigh se leva à notre approche et nous accueillit avec affabilité. Il n'était pas difficile de voir l'émotion que lui causait la présence d'Edwin et sa rougeur m'en eût appris là-dessus plus long, si cela avait été nécessaire, que les confidences de ce dernier. Elle me reçut pourtant avec une aisance de manières et une dignité naturelle qui me rendirent tout gauche ; j'avais eu rarement l'occasion d'être introduit auprès d'une personne de ce rang.

» Urquhart, inclinant sa haute taille, lui baisa galamment la main ; on prit place et les deux jeunes gens entamèrent une conversation enjouée à laquelle ni la tante ni moi, ne prîmes guère une autre part que celle d'auditeurs. Plus je les observais, et moins j'arrivais à comprendre qu'une créature d'élite comme celle que j'avais sous les yeux, ait pu se laisser prendre dans les filets d'un être aussi vulgaire. Plût à Dieu, me disais-je tristement, qu'elle fût aussi pauvre que Jeanette Fairfax, la fille du cabaretier. Elle échapperait au danger que lui fait courir sa fortune. Mais à quoi bon ces regrets ? Elle n'a pas de conseiller, pas de mère qui puisse lui ouvrir les yeux. Elle va où son destin la mène. Personne ne l'empêchera de le subir.

» Au cours de ces visites de plus en plus fréquentes, que les incitations continuelles d'Urquhart me forçaient à lui faire, je me sentais pris d'une sympathie et d'une pitié de plus en plus vives pour Miss Dudleigh, mais la vivacité de mes sentiments à son égard ne dépassa jamais les limites de l'amitié et jamais, dans mes rêves d'avenir, je ne la voyais sous ma protection directe. Elle n'était pas la femme qui devait éveiller en moi les passions tumultueuses qui y dormaient encore, et d'ailleurs, le seul fait qu'elle recevait les hommages d'un homme que j'appelais mon ami eût suffi à m'empêcher de lever les yeux sur elle.

» Urquhart devait avoir ses raisons pour m'attirer si souvent chez elle, mais si j'avais prévu quel serait pour moi le résultat de ces visites, je me serais précipité du toit de ma propre maison sur le pavé de la rue, avant de passer ce seuil fatal. Et encore, l'aurai-je fait ? Que craignons-nous le plus au monde de la souffrance ou de l'apathie ? N'est-ce pas du vide de l'existence que nous nous laissons le plus vite ? Un homme passionné comme moi doit aimer, dût l'amour, en l'atteignant de sa flamme, le conduire du désespoir à la mort.

» Mais, je parle par énigmes. Je ne vous ai encore rien dit d'Elle et déjà je prononce des mots de désespoir et de mort. Je vais m'efforcer d'être moins incohérent, ne fût-ce que pour me prouver à moi-même que les années ont apporté quelque calme dans mon cœur.

» Un jour... c'était une journée d'automne aussi belle que pouvait la faire un soleil sans nuages et la splendeur des bois jaunissants, je me rendis chez Miss Dudleigh pour excuser mon ami qui, profitant du beau temps, était parti en excursion. La timidité que m'inspirait cette noble jeune fille

s'était peu à peu évanouie. Je franchis donc en familier de la maison, le seuil de la porte hospitalière et, traversant le grand hall, je pénétrai dans le salon où elle avait l'habitude de se tenir. Je la cherchais déjà près du clavecin devant la grande baie treillissée, et j'escomptais le plaisir de son accueil cordial, quand une sensation inconnue, s'emparant de mon être, m'avertît qu'un événement d'une importance capitale venait de se produire et que ma véritable destinée commençait à s'accomplir.

» Le clavecin était fermé et miss Dudleigh n'était pas là, mais un parfum spécial, inconnu, m'avertit que je n'étais pas seul. Si puissant était le charme qu'exerçait sur mes sens, et le parfum et la présence de l'être que je sentais proche, qu'il m'était réellement impossible de faire un mouvement, tant j'avais peur de voir cesser le trouble délicieux dont mon âme était envahie. Il fallut bien cependant lever les yeux. Une femme était devant moi, ou du moins, une créature plus céleste que terrestre, dont la beauté étrange, extraordinaire et captivante, ne pouvait se rattacher à aucun des types les plus célèbres de la perfection féminine. Je me demandais si je n'étais pas l'objet d'une vision décevante, quand l'apparition, se matérialisant tout à coup, fit un pas vers moi, et m'honorant d'une révérence quelque peu ironique, s'exprima en ces termes :

» — Master Felt, sans doute ? Oui, vous devez être Master Felt ! Master Urquhart¹⁰ ne se fût pas troublé pour une simple fille comme moi.

¹⁰ Le mot Master (maître) sert à désigner un garçonnet. C'est donc une ironie dans la bouche de miss Leighton.

» Il est de ces voix dont les accents pénètrent jusqu'au cœur comme des flèches, dont la mélodie s'empare d'abord de nos sens. Celle qui m'était apparue eût-elle été moins belle que, par le pouvoir seul de cette voix, elle m'eût tout de même enchaîné à son char. Je perdis en un instant, mon libre arbitre, je devins son esclave, sa chose, et ne songeai plus qu'à m'enivrer à la coupe que m'offrait la mystérieuse sirène que le hasard avait placée sur mon chemin.

» Elle n'était pas très grande ; sa taille ne dépassait pas celle de miss Honora ; ses proportions de corps n'avaient rien de particulièrement remarquables, mais ce corps tout entier semblait avoir été créé pour exprimer la grâce et inspirer la passion ; malgré sa délicatesse flexible, il portait en lui les attributs les plus complets de la puissance attractive.

» Elle était vêtue d'une robe sombre dont les plis étroits dessinaient admirablement son buste et se drapaient heureusement. À l'échancrure de son corsage, une touffe de roses d'un rouge vif, mettait sur la blancheur de sa gorge, une tache sanglante. Mais c'était surtout dans les traits de son visage que résidait son pouvoir, dans ses yeux peut-être, au regard profond et comme emplis de ténèbres, peut-être aussi dans sa bouche aux lèvres sensuelles, d'une courbe très particulière, que je n'avais jamais rencontrée. Ses narines, sans cesse agitées d'un imperceptible battement, semblaient aspirer du feu ; son teint était mat, son front, bas et large, couronné d'une chevelure splendide. Les traits réunis dans l'ovale le plus pur, formaient une physionomie dont le charme, l'imprévu est impossible à décrire, mais qui s'empara de moi complètement, exclusivement.

» J'étais à ce point absorbé dans la contemplation que j'eus peine à saisir les explications qu'elle voulut bien me

donner de sa présence. Avec une nouvelle révérence, elle m'apprit qu'elle était cousine de Miss Dudleigh. Je répondis avec un trouble, une incohérence auxquels il lui était difficile de se méprendre, mais grâce à la cordialité encourageante de sa réplique, je me remis graduellement et parvins enfin à soutenir convenablement la conversation.

» C'est qu'auprès d'elle, malgré l'extraordinaire impression que produisait sur moi sa beauté, je n'éprouvai jamais ce sentiment d'infériorité, de timidité que j'avais subi auprès de Miss Dudleigh. Ai-je alors deviné chez elle le manque de ces vertus rares qui élèvent un mortel au-dessus des autres et leur imposent le respect, je ne saurais le dire mais c'est probable. Ce qui est certain, c'est que tout de suite, je me découvris la ferme résolution de lui inspirer un peu de l'intérêt passionné que je ressentais pour elle ; je m'accrochai sans scrupule à cette première occasion de lui faire entendre qu'elle avait devant elle un homme ardent, sincère, dont la volonté signifiait quelque chose, l'amour quelque chose, et dont le cœur battait plus précipitamment depuis qu'elle était entrée dans sa vie.

» Quand je crus lui avoir suffisamment laissé voir, sans les lui dévoiler, ces dispositions, alors seulement, je la laissai aller rejoindre Miss Dudleigh qui était légèrement indisposée et réclamait ses soins. Mais elle avait disparu que ma fantaisie la voyait encore poursuivre sa marche onduleuse, serpentine, jusque dans les régions inconnues de l'hôtel.

» Ce fut le début ; au bout de huit jours, mon sort était fixé ; rien au monde n'existait plus pour moi que cette femme ; son nom, Marah Leighton, devint le mot d'ordre d'un combat qui ne pouvait avoir d'autre issue pour moi que la victoire ou la mort.

» Je me jurai à moi-même qu'elle serait ma femme, aussi n'hésitai-je pas à lui déclarer et mon amour et mes intentions, en dépit des hommages d'une bonne demi-douzaine de soupirante accourus dès son arrivée à Albany, sur la simple impression qu'avait produite sa beauté. Je poussai mon entreprise avec une telle ardeur, une telle flamme, que je réussis à me faire entendre de mon idole et à lui arracher une promesse encore vague, il est vrai, mais suffisante pour consommer la défaite de mes compétiteurs et me rendre maître de la place.

» La médiocrité de sa position (elle était orpheline sans fortune et vivait des libéralités de Miss Dudleigh) en ajoutant à ma tendresse, affermissait mon espoir. J'étais pauvre, mais elle l'était encore plus que moi : il m'était donc permis de penser qu'elle préférerait l'indépendance modeste que je lui offrais à l'humilité de sa situation actuelle. Une ombre, cependant, gâtait le tableau que je me faisais de mon bonheur futur. Marah, je ne fus pas long à m'en rendre compte, était, dans toute l'acceptation du mot, une créature de luxe et ses aspirations la portaient vers les jouissances positives de la vie. Il fallait un cadre à cette beauté altière, florissante, et je devais à tout prix chercher à améliorer ma position, à m'enrichir, si je ne voulais pas me repentir un jour d'avoir méconnu l'avertissement que ses déclarations même me donnaient. Il me suffisait d'ailleurs, de la voir marcher à la façon d'une jeune reine, au milieu du luxe qui l'entourait, s'identifier naturellement, sans effort, avec la vie élégante de sa cousine, pour qu'aucune illusion me fût refusée à cet égard. Mais si je comprenais le danger, j'étais incapable de m'y soustraire. Je comptais sur ma volonté, sur le hasard, sur mon amour pour triompher des obstacles ; j'étais épris. Et pourvu que je fusse admis à m'asseoir près d'elle, à lui

parler, à baiser le bout de ses doigts, je faisais bon marché des conseils de la froide raison.

» Mais pardon, je me laisse entraîner par mes souvenirs.

» Revenons à la relation des faits.

» Miss Dudleigh, voyant la force de ma passion, l'encourageait. Je m'en suis étonné quelquefois, car elle me savait très peu fortuné ; plus tard, j'ai compris qu'en ces temps de guerre civile, ce qu'elle désirait avant tout pour Marah, c'était un dévouement et une protection. Quand moi-même, je compris le rôle que j'avais à jouer vis-à-vis de l'objet de mes pensées, je ne me sentis plus de joie ; je devins fier de la mission à laquelle je me sentais appelé et je basai sur ce nouvel élément de confiance, toute une félicité.

» Je pouvais croire, en fait, que Marah répondait à ma tendresse. Sentait-elle, de son côté, le besoin d'un appui en ces temps troublés ? Il est certain qu'elle ne ménageait aucun des moyens dont elle disposait, et Dieu sait s'ils étaient nombreux, pour me subjuguier plus encore que je ne l'étais, si cela avait été possible. Je ne demandais qu'à me laisser aveugler, aussi mon bonheur eut-il été complet si j'avais obtenu d'elle un mot définitif. Mais les préparatifs du mariage de Miss Honora étaient déjà commencés que rien n'était encore décidé pour le mien, cette incertitude, loin de me lasser ne faisait qu'ajouter à mon exaltation...

» La foudre tombant à mes pieds ne m'aurait pas ébranlé d'un choc plus violent que celui que j'éprouvai le jour où, en entrant dans le salon où je lui faisais ma cour quotidienne, je surpris Edwin Urquhart en conversation animée avec ma bien-aimée. Il n'y aurait rien eu d'extraordinaire au fait en lui-même, bien que je ne les eusse jamais vu s'entretenir en

particulier, s'il n'avait été accompagné de circonstances dont mon amour jaloux ne pouvait manquer de concevoir les plus cruelles alarmes.

» En me voyant apparaître, ils se séparèrent brusquement ; Merah, perdant tout sang-froid, le visage enflammé d'un trouble incompréhensible, sortit précipitamment de la chambre, me laissant seul avec Edwin qui, malgré son aplomb habituel ne sut que balbutier à mon adresse quelques phrases sans suite et, prétextant une affaire, se retirer hâtivement par le jardin.

CHAPITRE VIII

FIANÇAILLES SOUDAINES

« Revenu de ma stupeur première, je regardai autour de moi avec égarement. Il me semblait que la lumière du jour avait pâli et n'éclairait plus les objets qu'à travers le crêpe de deuil. L'endroit où je me trouvais, me paraissait un endroit tout nouveau, inconnu. La porte par laquelle Marah avait disparu me rappela à la notion exacte de la situation. Je me précipitai vers cette porte, l'ouvris et me trouvai dans un salon où je n'avais jamais pénétré.

» Les jalousies de la fenêtre étaient abaissées, et la demi-obscurité qui régnait en cet endroit encombré de sièges et de tables, m'empêcha d'abord de me reconnaître. Je me heurtai aux meubles jusqu'à ce que, parvenu à l'angle le plus sombre, je distinguai enfin l'objet de mes recherches. Marah, étendue tout de son long sur un divan, la figure ensevelie dans les coussins, immobile comme la pierre. À mon approche, elle se leva tranquillement et, sans émoi ion apparente, me demanda en riant de quel droit je venais troubler son repos.

» Je fus abasourdi ; évidemment, elle avait en une minute préparé sa défense, repris tout son empire sur elle-même et choisi le moyen le meilleur de conjurer l'orage. L'impudence étant probablement celui sur lequel elle avait compté, et son calcul était juste, puisque, comparant son assurance parfaite avec la gravité de mes suppositions, je sentis un froid de glace courir dans mes veines et la honte de

soupçons qui m'apparurent alors comme absurdes, succéder à la violence de mes sentiments. Marah n'était pas faite pour l'amour, me disais-je, personne ne surprendra jamais ce cœur impassible, ni moi, ni Urquhart. Ma jalousie tomba et je n'eus plus qu'un désir, obtenir mon pardon.

» — Je vois ce qui se passe en vous, eut-elle l'audace de répondre à mes protestations passionnées. Vous avez cru que je flirtais avec Edwin Urquhart. Et quand cela serait ? Une femme comme moi flirte comme elle respire, mais...

» Oh ! l'intonation langoureux, captivante de ce mais ! J'en fermai les yeux de ravissement. J'y vis le gage d'une préférence qui me combla de joie.

» Vous l'écoutiez, essayai-je cependant de dire ; peut-être vous parlait-il d'amour... il est le futur mari d'une autre... et vous...

» — Et moi ? interrogea-t-elle avec une indescriptible hauteur, achevez.

» — Et vous, continuai-je, avec une ardeur passionnée, vous, vous êtes promise à un honnête homme qui mourra si vous ne comblez pas ses vœux.

» Elle inclina la tête, parut réfléchir : une expression de douceur que je ne lui avais pas encore vue, se répandit sur son visage, et, d'un mouvement spontané, elle me tendit la main.

» Je saisis cette main, j'y portai avidement mes lèvres et repris :

» — Vous êtes tout pour moi, Marah ! Pour vous obtenir, je suis prêt à tout braver, à tout, subir. Vous êtes ma destinée, ne voulez-vous pas que je devienne la vôtre ?

» Je n’obtins pas de réponse. Immobile, le visage grave, elle était plongée dans des réflexions que je n’osais approfondir. Je la pressais de nouveau :

» — Vous êtes trop belle Marah, trop belle pour moi, mais je vous aime. Vous êtes faites pour orner de votre altière beauté les palais du Vieux Monde. Mais ces palais sont au-delà des mers alors que ma maison est proche et désire vivement vous recevoir¹¹. Vous êtes une créature de luxe et vos mains ne sont pas faites pour les soins du ménage, mais il est de ces tendresse qui rendent douces le labeur quotidien. Sous mon toit, vous vous sentirez si honorée, si aimée que vous apprendrez bientôt à apprécier le charme du foyer conjugal et à le préférer aux triomphes d’une vie somptueuse.

» Elle pinça les lèvres, jeta sur ses belles mains un regard expressif et prononça, lentement ces mots :

» — Jamais je ne travaillerai, je vous en préviens.

» Mon cœur se serra douloureusement, mais tout supporter en ce monde, plutôt que de la perdre.

» Vous ne travaillerez pas, m’écriai-je dans mon transport. Je remuerai le monde pour vous faire des jours tissés d’or et de soie.

» — Vous me voulez ainsi ? dit-elle.

¹¹ Pour corriger la phrase problématique de l’édition : « Mais ces palais sont au-delà des mers une créature son est proche. » en suivant l’original : « but they are far away, and my home is near and eager to welcome you. » (*BNR.*)

» — Sans vous je ne pourrais vivre, lui dis-je, suppliant.

» — Nous serons mariés, avant Honora, déclara-t-elle brusquement et, se dérochant à l'expression extravagante de mon bonheur, elle disparut de ma vue. Le parfum qu'elle laissait derrière elle m'aida à me persuader que je n'avais pas rêvé tout éveillé.

» Ainsi, cette journée qui avait débuté pour moi en désastre s'achevait en triomphe et dans mon cœur s'élevait une allégresse qui me donnait des ailes.

» Je m'occupai sur le champ d'orner ma maison, d'y apporter toutes les améliorations, tous les embellissements que je supposais propres à lui plaire. Malgré la fièvre d'aussi absorbantes occupations, je me sentis de nouveau envahi par une sourde inquiétude. La scène qui m'avait tant alarmé me revenait à l'esprit. C'est le propre de la passion de passer par ces alternatives d'espérance et de crainte. Je revoyais la confusion peinte sur le visage de ma fiancée et l'embarras inusité d'Urquhart. Ne suis-je pas un jouet entre leurs mains ? Telle était la pensée lancinante dont je ne pouvais me débarrasser. S'ils s'entendent, s'ils me trompent et s'ils trompent en même temps la douce Honora, quel peut-être leur but ? Car, enfin leurs unions respectives sont décidées. Dans ce doute angoissant, je me mis à les observer à la dérobée. Rien dans leurs manières ne me permit de préciser mes soupçons, mais rien non plus ne vint les atténuer. Ils évitaient soigneusement le tête à tête et je ne surpris, entre eux, aucun signe d'intelligence, mais il sautait aux yeux que lorsque Urquhart était présent Marah était plus brillante, plus animée, que ses yeux étincelaient d'une flamme plus vive ; de son côté, Ed-

win n'était jamais plus gai, ne déployait jamais plus de verve, ne se montrait jamais si galant, que lorsque Marah était là.

» Désespérant de surprendre leur secret par le moyen de la surveillance directe, je résolus de changer ma tactique et de chercher à lire dans l'attitude de Miss Dudleigh si les inquiétudes qui m'assiégeaient avaient ou non un fondement.

CHAPITRE IX

MARAH

« Que n'avais-je étudié plutôt la triste fiancée ! Sur son visage altéré, sur son corps émacié, il me fût impossible de ne pas voir que mes soupçons étaient tout au moins partagés. Atterré par cette tardive constatation, je ne savais plus si les larmes secrètes que je versais avaient pour objet ma propre douleur ou l'affectueuse pitié que m'inspirait cette singulière créature.

» Nous nous réunissions au salon et c'était pour moi un perpétuel sujet d'angoisse que de voir la pauvre Miss Dudgeigh observer d'un œil navré le manège de sa cousine et la part qu'y prenait son fiancé. Elle s'attachait moins à épier ce dernier qu'à surprendre le secret des séductions de la rivale qu'elle devinait près d'elle. Sans doute s'estimait-elle impuissante à la réguler ou à la combattre, car bientôt un soupir profond s'exhalait de ses lèvres pâlies et elle abaissait ses tendres yeux avec un air de résignation qui faisait mal à voir.

» Cette scène se renouvelait quotidiennement et le changement que j'avais constaté chez Miss Honora, s'accrut à tel point que le monde s'en émut, et oublia les discussions passionnées que soulevait alors le « Stamp Act¹² », pour s'apitoyer sur elle et se demander même si le mariage pourrait avoir lieu.

¹² La loi sur le timbre. C'est, avons-nous dit, une question d'impôt qui fut le prétexte du soulèvement contre la métropole.

» Les préparatifs des deux noces continuaient cependant, et le jour fixé pour les miennes, approchait avec rapidité.

» Marah semblait ne pas se douter du martyre qu'elle nous imposait et, pour éviter toute question embarrassante, affectait d'être très absorbée par la confection de son trousseau. Elle avait entrepris de broder elle-même un devant de corsage pour sa toilette de mariée, et cet ouvrage, qui semblait ne devoir jamais être achevé au gré de mon impatience, était moins un plastron destiné à une robe qu'un bouclier interposé entre elle et mon affectueux empressement. Il fallut bien cependant, que la dernière fleur s'y trouvât appliquée. Quel soupir de soulagement je poussai ce jour-là ! Tombant à ses pieds, je murmurai, mes yeux fixés sur les siens :

» — Voilà écarté le dernier obstacle qui nous séparait ; venez avec moi dans la serre. J'ai à vous parler sérieusement.

» — Vous êtes cruel, me répondit-elle, moitié riant, moitié fâchée. Vous êtes un tyran. La révolte est dans l'air, si je me révoltais à mon tour ?

» Je m'imaginai qu'en disant cela, elle avait regardé l'Urquhart. C'en était trop ; sans perdre une seconde, je la saisis par le bras et l'entraînai presque de force dans le jardin d'hiver.

» La hardiesse de mon acte parut l'avoir effrayée, car elle avait pâli. Sans lui lâcher le bras, je m'écriai :

» — Que signifient ces paroles ? Dois-je comprendre que vous songeriez à manquer à votre promesse ?

» — Ah ! pourquoi êtes-vous pauvre, pourquoi le suis-je moi-même ! me répondit-elle sur le même ton de violence ; puis arrachant une rose de son corsage, elle la froissa dans ses mains en disant : Pourquoi ces fleurs ne sont-elles pas d'or ?... Je veux être riche, comprenez-vous ? Fussiez-vous beau comme Adonis, je ne reculerais pas moins devant l'avenir obscur et médiocre que vous m'offrez... Pourquoi me voulez-vous quand même ?

» La jalousie m'aveuglait ; j'eus l'imprudence de la laisser éclater.

» — Edwin Urquhart, lui soufflai-je au visage d'une voix étranglée par la fureur, ne pourrait même pas vous l'offrir, cet avenir de médiocrité. Pauvre il est, et pauvre il restera jusqu'au jour de son mariage avec votre cousine...

» — Pensez-vous que je l'ignore, riposta-t-elle effrontément. Croyez-vous que...

» Elle me fit la grâce ou eut la sagesse de ne pas achever. À l'heure qu'il est, je le regrette : là se serait arrêté mon supplice. Quoi qu'il en soit, elle ne compléta pas sa pensée, et malgré tout, la passion fut encore une fois la plus forte.

» — Ainsi, vous avouez, m'écriai-je.

» Mais elle n'avoua rien.

» — Je n'aime personne. Telle fut sa réponse. Ce que je rêve, ni vous, ni lui ne pouvez me le donner.

» — Vous ne savez pas de quoi est capable un homme comme moi quand il aime. Marah ! repris-je avec force, ayez confiance et je vous donnerai tout le luxe que je vous ai promis. La politique ouvre de vastes horizons aux ambitieux,

et si la guerre éclate, vous me verrez m'élever rapidement dans l'armée !...

» Elle eut un rire méprisant :

» — La politique, la guerre ! Belles assurances de fortune. Et la guerre qui nous menace, que va-t-elle être ? Une mêlée sanglante où les Américains combattront pieds nus, j'estomac vide, pour la gloire de s'appeler des hommes libres ! Merci de ces avantages ! Si j'avais le choix, je prendrai le bras du premier officier rentrant en Angleterre, et je resterais là-bas. Je hais ce pays-ci, cette contrée neuve où règne une démocratie que je déteste.

» Elle me faisait horreur, mais jamais je ne l'avais vue aussi belle. Que vous avouerais-je de plus ? Il fallait, vous ai-je dit, que mon destin s'accomplît. Au lieu de répudier ces théories odieuses, de rompre, de la fuir, j'eus la lâcheté de discuter, de supplier, de la conjurer de m'entendre... Mes protestations parvinrent, sinon à l'émouvoir, du moins à si complètement ébranler ses nerfs, que je vis une larme dans ses yeux.

» Je tombai à ses pieds.

» — Ah ! chère, m'écriai-je, vous serez heureuse ! Je comblerai vos désirs... Vous serez...

» — Mistress Felt, dans toute l'honorable acception du nom, acheva-t-elle avec ce sourire ironique qui ne l'abandonnait jamais.

» Je vécus jusqu'au jour où je la conduisis à l'église dans lui état d'extase voisin de l'imbécilité.

» Pourrai-je jamais oublier cette matinée ? On était en décembre mais le ciel était bleu ; la terre couverte de neige,

mettait un manteau blanc dans les rues. Rien ne me faisait pressentir la catastrophe dont j'étais menacé. Tout, au contraire, semblait conspirer pour mon bonheur, car Urquhart avait dû s'absenter, et ne devait rentrer en ville de plusieurs jours.

» Miss Dudleigh me reçut dans le jardin d'hiver. Je la trouvai bien mince, bien immatérielle dans sa toilette de cérémonie, et ses joues étaient bien pâles. Mais elle avait l'air heureux de mon bonheur. J'aurais dû profiter de cette circonstance suprême pour la mettre en garde une bonne fois, contre le malheur qui la menaçait, pour lui crier : « Arrêtez-vous sur le bord de l'abîme ; n'imitiez pas ma folie !... » Mais un calcul d'amant égoïste m'arrêta, et je m'en accuse humblement. Lui montrer dans sa laideur, l'âme d'Urquhart, la détacher de lui, n'était-ce pas le libérer lui-même ? Une fois libre, ne pouvait-il pas ?...

» Je n'eus pas à délibérer davantage. Au haut, du grand escalier, Murah venait d'apparaître... je me précipitai au-devant d'elle.

» Sa magnifique toilette de brocart jaune¹³, un don de sa généreuse cousine, relevait merveilleusement sa beauté brune. Le fameux plastron, dont chaque fleur aurait pu conter l'histoire de mes misères, enrichissait son corsage, tandis qu'une touffe de roses sanglantes s'enlevait, comme à l'habitude, sur la blancheur de gorge. Dans sa chevelure, massée très haut sur la tête, étincelait un grand peigne d'or. Elle ne portait d'autres bijoux que deux bracelets d'or, travail très

¹³ Les jeunes filles ne se mariaient pas en blanc.

ancien qui me venaient de ma mère et dont j'avais tenu à la voir parée.

» Elle était belle d'une beauté de rêve, hautaine et froide comme une statue... Mais elle allait être à moi... Le ministre ne nous attendait-il pas à l'église et les chevaux qui devaient nous y conduire ne rongeaient-ils pas leur mors à la porte ?

» Elle monta en voiture avec moi. Quatre superbes hachées blanches avaient été attelé au propre carrosse de Miss Dudleigh. C'est dans cet appareil que nous traversâmes le noble parc attenant à l'hôtel pour nous engager dans les rues étroites de la cité où une foule compacte stationnait dans l'espoir d'apercevoir la beauté la plus célèbre d'Albany, dans ses atours de mariée. Miss Dudleigh venait derrière nous, dans une seconde voiture, et le murmure sympathique qui salua notre apparition, ne s'éteignit qu'après son passage, car on savait qu'elle ne tarderait pas prendre ce chemin en tête d'un cortège semblable et la population lui témoignait d'autant plus d'intérêt qu'on la voyait de plus en plus souffrante.

» Marah s'abandonnait sans doute au plaisir d'être admirée, et moi, j'étais dans un de ces états de ravissement qu'on n'éprouve qu'une fois en sa vie.

» Nous avons parcouru les trois quarts du chemin ; les cloches de l'église du Nord retentissaient de plus en plus distinctement à nos oreilles ; un moment encore, et nous allions voir se dresser devant nous, le beffroi de l'église... Brusquement, la femme que j'aimais, la femme que le ministre attendait pour l'unir à moi, se tourna vers moi, et sans aucun préambule, s'écria :

» — Faites retourner ces chevaux, je n'irai pas au Temple avec vous aujourd'hui, Mark Felt ! Dussiez-vous me tuer, je n'irai pas !

» Imaginez une balle de fusil, tirée de quelque endroit invisible, et venant frapper au milieu d'une fête, l'homme le plus joyeux ; vous aurez à peine une idée du coup que je reçus ; je la regardai, me demandant si elle devenait folle.

CHAPITRE X

AU PIED DES MARCHES

» — Vous me croyez privée de raison ? continua-t-elle en voyant que je ne répondais pas. Je n'ai jamais eu plus de sang-froid. Je me refuse à jouer plus longtemps un rôle de dupe. Faites tourner ces chevaux, je vous répète, ou tuez-moi. Une tache rouge de plus sur ma poitrine ne se verra pas. Allons, qu'attendez-vous ?

» Son parti était pris. J'aurais dû tirer le poignard que je portais toujours sur moi et l'immoler sur place. À quel nouvel accès de lâcheté cédaï-je ? Expliquez-le si vous pouvez. Toujours est-il que, me penchant à la portière, je criai au cocher que Miss Leighton se trouvait mal, qu'il fallait retourner à la maison. Un calme effrayant tel que le plus affreux désespoir peut le faire naître quelquefois, descendit en moi. Ce fut presque mécaniquement que mon cerveau continuant à agir, je dis à Marah.

» — Laissez aller votre tête sur mon épaule. J'ai dit que vous étiez souffrante. Ne me démentez pas. Sauvez au moins les apparences.

» Elle obéit, et pendant que je me composais un visage pour affronter les regards étonnés de la foule, le carrosse, tournant brusquement au milieu des murmures, nous ramena vers ce perron que nous venions à peine de quitter.

» — Elle est malade ! criai-je à miss Dudleigh en passant devant son équipe.

» Elle ne me fit pas de réponse. Son attention était, à ce moment, attirée tout entière par autre chose. Je cherchai malgré moi à voir de ce qu'elle regardait aussi obstinément par-dessus la tête des premiers spectateurs. Une révélation foudroyante m'attendait. Au dernier rang de la foule, essayant en vain de se dérober à notre vue, Edwin Urquhart se tenait, l'œil fixe, le visage railleur. Pas une seconde, je ne doutai qu'il fût le motif déterminant de l'acte en apparence insensé de Marah. C'était lui qui, d'un signe, d'un geste ou d'un coup d'œil, lui avait ordonné de ne pas poursuivre, de se garder à lui, de manquer aux pieds même des autels, à la parole donnée.

» Comment n'ai-je pas bondi hors du carrosse, écarté la foule et plongé dans son sein le poignard que je portais ? C'est à la pitié sincère que m'inspirait la douleur de miss Dudleigh qu'il faut attribuer. Du reste, un moment d'hésitation avait suffi pour rendre impraticable l'exécution de cet acte de violence. Notre carrosse avait repris le chemin du logis, celui de miss Dudleigh et le cortège aussi. Il n'y avait donc plus qu'à rentrer, et c'est ce que nous fîmes sans que la tête de Marah cessât de reposer sur ce cœur qu'elle avait brisé, sans que je rompisse davantage le silence chargé de menaces tragiques, qui rognait à l'intérieur de la somptueuse voiture.

» L'arrêt du carrosse à la porte de miss Dudleigh me rendit la nécessité d'agir.

» — Laissez-vous porter, commandai-je à voix basse. Il faut que la comédie continue.

» Je l'enlevai dans mes bras et la transportai dans le grand hall, sous les regards stupéfaits des serviteurs.

» — Miss Leighton s'est trouvée mal sur le chemin de l'église, m'écriai-je, nous avons dû rentrer, mais elle est mieux, vous pouvez vous retirer, mes amis.

» Miss Dudleigh était arrivée. Elle les congédia du geste et tous se dispersèrent en commentant à voix basse, l'extraordinaire événement.

» Restés seuls, nous n'osions, miss Honora et moi, nous regarder, encore moins nous parler. Que nous serions-nous dit que nos cœurs ne devinassent déjà. Marah s'était levée, et sombre, l'œil fixe, semblait réfléchir sur le parti à prendre. J'attendais d'elle, un mot de justification ; elle ne daigna pas me l'accorder et, tournant sur elle-même, se dirigea vers le grand escalier.

» Ce mouvement ranima les transports de mon exaspération jalouse, je m'élançai et, la saisissant par le bras, au pied même des marches, je l'obligeai à s'arrêter.

» — Vous ne vous en irez pas, lui dis-je d'une voix sourde, et les dents serrées ; il faut que nous en finissions. Répondez : Quelle est la vraie raison de votre conduite ? Est-ce... Je m'arrêtai et jetai les yeux derrière moi, hésitant à poursuivre en présence de miss Dudleigh : mais celle-ci avait jugé meilleur de se retirer. Est-ce, repris-je aussitôt, sur l'injonction d'Edwin Urquhart que vous avez reculé au moment suprême ? Car il était là, dans cette foule ; vous l'avez vu ?

» — Edwin Urquhart, répéta-t-elle sans aucun trouble. Je ne sais ce que vous voulez dire. Non, c'est de moi-même que j'ai pris cette résolution de dernière minute. Je ne vous sui-

vais à l'autel que contrainte par cette pitié qui triomphe trop souvent chez nous autres femmes, des plus sages conseils de la raison. Au moment, de consommer votre malheur et le mien, j'ai retrouvé mon libre arbitre et la peur du scandale n'a pas réussi à m'arrêter. Je vous l'avais dit : je ne vous aime pas, je n'aime personne. Ne valait-il pas mieux rester ce que j'étais ? Il n'en irait que mieux si beaucoup de jeunes filles, traînées malgré leur volonté à l'autel, refusaient au dernier moment, d'aller à leur perte.

» Tout cela fut dit si froidement, si cruellement, avec une apparence de logique si irréfutable, que je demeurai d'abord sans réponse. Je sentais qu'elle mentait, qu'elle était dirigée par une autre volonté que la sienne, mais la preuve me manquait. Elle était, cette fois, irrévocablement perdue pour moi, voilà surtout ce que je comprenais, et le désespoir, le désespoir éternel envahissait mon âme.

» Je lâchai son bras, et tandis qu'impassible, elle gravissait les premières marches, je lui lançai, d'une voix navrée, cet adieu suprême :

» — Va ! créature perfide ! m'écriai-je. Je ne veux plus de toi ; mais si tu m'as joué, si tu projettes de détourner Urquhart, de briser le cœur de la noble Honora, je t'écraserai comme on écrase le serpent dans l'herbe !

» Sans daigner tourner la tête, elle continua de monter. J'attendis que la traîne, de sa robe eût disparu et je m'élançai comme un fou vers la sortie.

CHAPITRE XI

HONORA

» Je n'eus pas le temps de franchir le seuil. Un sanglot étouffé, distinct cependant, avait frappé mon oreille. Le bruit venait du salon où Miss Dudleigh nous recevait d'habitude. La porte en était entrouverte. Je revins sur mes pas et j'entrai.

» Miss Dudleigh vint à ma rencontre. Des larmes coulaient sur ses joues, mais elle était calme. Elle me prit la main et ses yeux m'interrogèrent affectueusement.

» Je baissai la tête sans oser proférer une seule parole. Ou elle avait entendu, et c'était inutile ; ou elle ne savait rien de la scène qui venait d'avoir lieu, et alors, il sût été cruel d'aviver ses craintes.

» Ce fut elle qui parla la première. Et quelle que fut sa pensée secrète, elle eut l'admirable constance de ne pas la trahir tout de suite.

» — Étrange conclusion des espérances que faisait naître cette journée, dit-elle avec mélancolie. Marah est-elle réellement malade, ou bien est-ce encore un effet de son humeur fantasque ?

» — Je renonce à comprendre Miss Leighton, répondis-je. C'est fini. Le temps que j'ai consacré à l'étudier est du temps perdu. Je n'ouvrirai plus le livre.

» — Alors... je la vis défaillir... Vous renoncez à elle. Elle sera libre.

» Je saisis sa main et la portai à mes lèvres.

» — Laissez-moi, murmurai-je, vous remercier de votre ineffable bonté.

» Et elle me sut gré de l'effort que je m'imposai pour ne pas avoir l'air de voir ses alarmes.

» — Et vous aussi, reprit-elle, vous êtes un être de sincérité et de bonté. C'est, paraît-il le sort des gens de notre sorte, que de souffrir. La seule récompense que nous puissions espérer ici-bas, il nous faut la trouver en nous-mêmes. Résignons-nous, cher monsieur Felt.

» Des larmes que je ne pouvais retenir obscurcissaient ma vue ; jamais je ne m'étais laissé aller à pleurer sur ma propre infortune. Qu'elle persistât à épouser un misérable après ce qui venait de se passer, après les motifs de méfiance qu'elle venait de lui donner, c'était à ne pas croire. Elle dut comprendre que j'allais cette fois rompre avec ma réserve passée, parler, lui dénoncer les agissements ténébreux de l'homme indigne dont le nom nous brûlait les lèvres, car, avant que je n'eusse prononcé un mot, elle m'arrêta du geste :

» — Non, ne me dites rien, s'écria-t-elle avec une admirable dignité, je sais ce que vous pourriez dire, et je ne le supporterais pas. Je n'avais plus ni père, ni mère et les seuls conseils que j'ai reçus sont ceux d'une parente, dont la conduite me laisse aujourd'hui bien des doutes. Il n'est plus temps de revenir en arrière. Mon navire a mis à la voile ; il me faut aller là où le vent le pousse. Un mot seulement. C'est bien Mr. Urquhart que j'ai vu au dernier rang de la foule ?

» J'inclinai affirmativement la tête sans rien dire. Je sentais bien qu'elle ne m'avait pas adressé cette question parce qu'il lui restait des doutes, mais bien pour savoir si je rattachais l'acte de Marah au fait de sa présence.

» Le peu de forces qui l'avait soutenue jusque-là, l'abandonna alors, elle pâlit affreusement et ce cri de désespoir jaillit de ses lèvres :

» — Oh ! nous sommes des malheureux ! Et lui !...

» Ce fut à mon tour de l'arrêter.

» — N'achevez pas, déclarai-je avec fermeté. Je puis supporter beaucoup de choses, mais faites que j'oublie que j'ai sur moi un poignard. D'ailleurs, nous pouvons nous être trompés sur ses intentions. Marah affirme...

» — Elle affirme... Croyez-vous à ses affirmations ?

» — Il faut que j'y croie, ou il arrivera un malheur.

» — Eh bien, j'y croirai donc aussi. Les liens qui m'attachent encore à ce monde sont si fragiles que je veux rester confiante un peu de temps encore, dut cette confiance me conduire à la tombe. J'aimerais mieux mourir que de découvrir la trahison, là où j'ai cru trouver l'affection et la gratitude.

» Pouvais-je combattre une résolution qui s'exprimait avec tant de grandeur ? Je la laissai achever.

» — S'il n'était pas pauvre, continua-t-elle, je croirai plus facile de reprendre ma parole. Mais il n'a d'autre ressource que de m'épouser et je me mépriserais de repousser un homme qui n'obéit peut-être qu'à une intoxication passa-

gère. Je ruinerais ses espérances sans ajouter aucune chance aux miennes.

» Je m'inclinai profondément et fis un mouvement vers la porte. Il m'était impossible de poursuivre un tel entretien.

» — Vous partez, dit-elle. Je ne puis vous retenir ; mais ce poignard, promettez-moi de le jeter. Vous ne pouvez souhaiter me voir mourir avant mon heure.

» Ce fut le dernier sacrifice qu'il me fut possible de faire à cette noble créature. Tirant de mon sein, la lame affilée, je la lui mis dans la main :

» — Voilà tout ce que je puis faire en reconnaissance de vos bontés, dis-je en le lui remettant.

» Et n'escomptant pas de ma part, une plus longue patience, je sortis à la hâte, de la chambre d'abord et immédiatement après de l'hôtel.

» Ne me demandez pas quel chemin je suivis, par quelles rues je passai ou qui je rencontrai pendant les heures qui suivirent. Si des inflexions accompagnèrent mon passage, je ne les entendis pas ; si des regards de compassion me suivirent, je n'en eus pas conscience. J'errai longtemps sans manteau, en toilette de marié, sous la bise hivernale, insensible au froid, insensible à tout. Par la force de l'habitude, mes pas me ramenèrent devant ma porte. Quelqu'un s'y tenait debout, qui semblait m'attendre. Je levai les yeux et je vis que c'était Edwin Urquhart.

CHAPITRE XII

EDWIN URQUHART

« Je me ramassai sur moi-même, les poings serrés, près à l'étrangler. Je voulus l'invectiver, l'accabler de reproches, lui demander compte de son étrange conduite ; je réussis à peine à bredouiller des phrases sans suite, des mots incohérents, qui sortaient avec effort, de ma gorge contractée par une fureur aveugle.

» — Que signifie ? Que faites-vous là ? Ne deviez-vous pas rester absent plusieurs jours ? Pourquoi nous avoir regardé passer ce matin au lieu de vous joindre à nous ?

» Tels furent les propos décousus que m'inspira la colère.

» Un joyeux éclat de rire m'interrompit.

» — À qui en avez-vous, mon cher ? me répondit-il.

» — Répondez, au nom du Ciel, Urquhart et vous jure que je ne suis pas en état de plaisanter.

» — Eh bien donc, puisqu'il faut que je me justifie, sachez que je ne me suis pas senti le courage de rester plus longtemps éloigné de sa charmante fiancée ; vous devez comprendre cela, vous qui deviez vous marier ce matin !

» — Ah ! ne raillez pas ! m'écriai-je au comble de l'emportement. Ou vous êtes un monstre de perfidie, ou...

» — Je suis simplement un homme qui jouit de sa raison et qui a bien peur d'avoir affaire à un fou. Mais entrons chez vous ; une douzaine de paires d'yeux nous regardent déjà.

» Son imperturbable sang-froid m'en imposa au point de réduire à néant mes projets de vengeance immédiate. Je me laissai entraîner dans la maison, et entrai à sa suite dans le salon tout égayé encore des préparatifs que j'avais faits pour recevoir ma jeune épouse. Vous devinez l'effet que cette vue put produire sur moi ; je n'y insiste pas.

» — Felt, me dit-il quand nous fûmes enfermés, vous êtes mon seul ami, et je suis votre obligé. Qu'avez-vous contre moi ?

» Que se passa-t-il en moi ? Quelle confusion un langage aussi inattendu jeta-t-il dans mon âme ? C'est ce que je saurais à peine exprimer. J'en arrivais à me demander si mes soupçons, mes accusations n'avaient pas pris leur source dans l'excès même de mon chagrin et, si je n'avais pas été injuste envers l'homme que je voyais devant moi si cordial, si apitoyé. Je le laissai poursuivre sans répondre.

» — Vous avez éprouvé une grande déception aujourd'hui. Miss Leighton est fille d'Ève, c'est-à-dire capricieuse. Vous aurez votre revanche dans huit jours, surtout si vous ne lui laissez pas voir votre dépit. Si invraisemblable que cela me paraisse, vous paraissez m'attribuer une part dans votre mésaventure ?

» Cette phrase sonna mal à mes oreilles. Il ne l'avait pas prononcée avec l'accent de la sincérité. Ma méfiance, déjà, affaiblie, se ranima.

» — Je ne vous cacherai pas, Urquhart, que l'incroyable action de Marah, coïncidant avec votre apparition imprévue

dans la rue, sur notre passage, a réveillé des soupçons déjà anciens. Depuis longtemps, je me figurais que vous échangeiez des regards impurs, que vous entreteniez ensemble une intelligence secrète ; ne vous ai-je pas surpris en tête-à-tête, dans une attitude embarrassée ?

» Il me laissa terminer. Sans hâte, du ton protecteur d'un conseiller affectueux, sans paraître le moins du monde parler pour se justifier, il me répondit :

» — Imaginations, cher ami ! Si vous vous êtes fait de pareilles idées, vous vous êtes pour rien infligé ce supplice. Marah Leighton est belle, mais elle n'a pas le genre de beauté qui puisse m'émouvoir. Il me semble, qu'en dépit de son assurance — Sa voie fléchit légèrement. Il reprit avec plus de fermeté : — La femme que je vais épouser, ce n'est pas elle, c'est Honora Dudleigh.

» Je ne le quittai pas des yeux, déterminé à lui arracher la vérité. Il soutint infailliblement mon regard. Ses mains seules trahissaient une nervosité dont il ne pouvait se rendre maître...

» — Vous l'aimez ?

» — Je l'aime.

» — Ce n'est pas ce que vous disiez autrefois.

» — J'ai été gagné par sa tendresse.

« — Et le jour de votre mariage.

» — Est fixé, vous le savez. Et le vôtre, quand a-t-il lieu pour tout de bon ?

» — Oh ! moi, c'est fini. Je ne me marierai jamais.

» Il hocha la tête d'un air de doute.

» — Jamais, vous dis-je. C'en est fait pour moi du mariage... et de l'amour.

» — Allons ? conclut-il en revenant à sa jovialité coutumière, ne renoncez pas à la vie avant de la connaître, Mark. Et saisissant sur la table, un verre et un flacon de vin d'Espagne, il remplit le verre en s'écriant : « À nos futures épouses ! » puis il le vida d'un trait.

» Je ne lui fis pas raison. Sa gaieté, en un pareil moment, m'était odieuse. Tous mes soupçons persistaient. Il partit cependant sans que je fusse parvenu à tirer de lui une parole de vérité. À peine fus-je rendu à moi-même que j'eus le sentiment d'avoir été joué comme un enfant. Sans plus rien pour me défendre contre mon irrémédiable désespoir, je me livrai aux démonstrations les plus extravagantes. Je brisai en mille miettes, le verre dans lequel il avait bu ; je détruisis de mes propres mains, les objets que je m'étais plu à accumuler pour plaire à l'infidèle, non seulement dans le salon, mais dans la chambre nuptiale et par toute la maison. Je parcourus les chambres comme un fou et tout en me livrant à ce massacre, je remplissais le logis d'éclats de rire démoniaques...

» En un seul jour, j'avais souffert toutes les souffrances d'une vie, et pourtant, je me sentais profondément malheureux de ne pouvoir souffrir davantage.

CHAPITRE XIII

AVANT LE MARIAGE

« Quinze jours plus tard, j'étais assis à mon foyer solitaire, méditant tristement sur mon sort misérable. J'avais congédié tous mes serviteurs, car ma misanthropie voyait partout des espions, et si je ne pouvais empêcher les passants de montrer du doigt la porte maudite, je ne voulais pas du moins que, dans mon propre logis, des gens à gages surveillassent mes mouvements et se jouassent de ma douleur.

» Le sommeil, comme tous les soirs, s'obstinait à me fuir : je pensais, à Miss Dudleigh et me demandais avec anxiété où en était l'état de sa santé et les préparatifs de son mariage. J'aurais pu apprendre quelque chose par les fournisseurs, seuls gens admis à franchir mon seuil, mais j'aurais rougi de les interroger.

» L'horloge du vestibule venait de sonner et j'étais encore sous l'influence de l'ébranlement nerveux que me produisait ses vibrations, quand j'entendis cogner discrètement à l'une des fenêtres donnant sur mon petit jardin. Mû par un pressentiment, je courus à l'endroit où l'on avait frappé, et j'entendis une voix m'appeler :

» — Mass !... Massa Felt !

» Je reconnus la voix pour celle d'un serviteur de Miss Dudleigh, un honnête noir qui m'avait toujours témoigné du dévouement.

» Il y avait corrélation, tout au moins coïncidence, entre l'apparition de cet homme et le cours présent de mes pen-

sées, aussi n'hésitai-je pas à aller lui ouvrir et à l'admettre dans mon salon. Je n'eus pas de peine à l'interroger. Le récit qu'il me fit, dégagé des digressions et des nombreuses apologies auxquelles se livra le fidèle serviteur¹⁴ pour la hardiesse de m'avoir dérangé, peut se résumer ainsi ; vous jugerez s'il était ou non fait pour ranimer mes passions :

» Un soir, après le départ de Mr. Urquhart, il avait eu à traverser le parc. Arrivé près d'un hémicycle de feuillages toujours verts, un bruit étouffé de voix avait frappé son oreille. Il ne pouvait voir les personnes qui causaient ainsi, mais distinguait nettement leurs deux ombres qui s'allongeaient sur le sol couvert de neige. Curieux et prudent, il s'était avancé à pas de loup, et, blotti derrière la haie, n'avait pas tardé à reconnaître les voix pour celles de Mr. Urquhart et de Miss Leighton. Ils discutaient avec animation. « Entreprendrez-vous cela ? Mènerez-vous jusqu'à la réussite, sans hésitation et sans peur une pareille aventure ? » disait Urquhart. « Je l'entreprendrai et j'irai jusqu'au bout. » Telle fut la réponse de Miss Laighton. Alarmé à bon droit par des paroles qui lui paraissaient menacer le bonheur de sa maîtresse, le fidèle serviteur avait prêté l'oreille avec plus d'attention encore ; il avait entendu Urquhart reprendre : « Vous êtes une brave fille et ma reine », puis quelques mots prononcés à voix basse et auxquels on avait répondu par un « non » catégorique, suivi de ces mots énigmatiques : « Rien tant que je ne serai pas morte ; après ma mort, je vous accorderai tout. »

¹⁴ Nous avons remplacés, dans cette édition les termes « nègre » ou « négresse » de la traduction par « serviteur », « servante », « noir », « noire » ou un pronom. (BNR.)

» Les interlocuteurs s'étaient ensuite séparés, Urquhart sortant par une porte basse du parc, dont il s'était procuré la clef, Murah rentrant dans l'hôtel.

» Cette scène avait eu lieu vingt-quatre heures plus tôt et depuis ce temps, le brave serviteur se torturait l'esprit à se demander ce qu'il ferait de son secret. N'osant pas le révéler à sa maîtresse, il avait pensé à venir s'en décharger dans le sein de la seule personne qu'il croyait animé pour elle d'un véritable intérêt.

» Je le remerciai de sa confiance et lui posai quelques-unes des nombreuses questions qui brûlaient mes lèvres. Je lui demandai notamment s'il n'avait parlé à personne de la conversation qu'il avait surpris, à quoi il m'affirma qu'il ne s'en était même pas ouvert à sa femme, et s'il pensait, que Miss Dudleigh se doutait de quelque chose. Sur ce second point, la réponse qu'il me fit fixa ma détermination. La malheureuse jeune fille continuait, paraît-il, à dépérir, ce qui autorisait à croire qu'elle avait au moins soupçon de la trahison qui se méditait contre elle.

» Je congédiai le bon noir avec ce message pour sa maîtresse :

» Honorée Miss Dudleigh,

» Vous me pardonnerez si, dépassant les bornes de l'amitié et obéissant à la voix de ma conscience, je prends la liberté de vous dire que je me tiens à votre entière disposition pour le cas où, d'ici votre mariage, vous auriez besoin d'un conseil ou même d'une protection.

» Votre respectueux serviteur,

» Mark Felt. »

» Ce billet resta sans réponse. Bien souvent depuis, je me suis demandé si je n'avais pas fait montre d'une discrétion exagérée, si je n'avais pas mal compris mon devoir et si je n'aurais pas dû rapporter à la personne intéressée, l'entretien secret auquel avait assisté le noir. Mais à cette époque critique de ma vie, je n'étais pas en état de porter sur les choses un jugement très sain, et j'étais, par contre, étrangement troublé par les mystérieuses paroles de Marah : « Quand je serai morte, je vous accorderai tout. » Cette phrase éveillait en moi de si extraordinaires conjectures, et, l'avouerai-je, des craintes si vives, que j'étais à peu près complètement absorbé par l'appréhension d'un nouveau malheur.

» Je revis César (c'était le nom du brave serviteur). Il me parut fort rassuré, et c'est en me découvrant dans un bon rire, la double rangée de ses dents éclatantes, qu'il me dit :

» — Moi croire qu'y a bon, Massa Felt. Massa Urquhart jamais regarder Miss Leighton à présent ; li toujours gentil pour maîtresse à bon noir, et bon noir li content voir maîtresse heureuse quand vilaine toux tourmente pas elle. Moi croire qu'aurons beau mariage. Miss Leighton le croire aussi, car toujours occupée à essayer beaux habits à maîtresse blanche. Elle pas penser à mourir du tout.

» Ces nouvelles, loin de me tranquilliser, ne firent qu'ajouter à ma perplexité. Une autre fois, Cesar m'apprit des choses autrement graves. Tous les travaux entrepris à l'intérieur de l'hôtel Dudleigh, en vue de l'installation du jeune ménage, étaient suspendus. Des médecins, estimant que le séjour de miss Honora dans des contrées plus chaudes, était indispensable, avaient exigé qu'elle partît avec son mari, pour les Bermudes, aussitôt le mariage célébré.

» Je me perdais en conjectures sur la signification de ces différents incidents. Ma méfiance à l'endroit d'Urquhart subsistait tout entière et l'attitude empressée de Marah ne me disait rien qui vaille. Si, à ce moment encore, je m'étais résolu à rompre le silence, à aller trouver Miss Dudleigh, à lui parler, peut-être ne verriez-vous pas ici un homme rayé du nombre de ses semblables... Mais n'anticipons pas.

» Deux du trois jours avant les noces, un domestique m'apporta un court billet de la part d'Honora. Elle me priait de venir à sa rencontre, dans une allée peu fréquentée. Je sortis aussitôt et, m'étant rendu à l'endroit désigné dans la lettre, je ne tardai pas à voir paraître son équipage. Elle ordonna au cocher d'arrêter ses chevaux et me fit monter à côté d'elle.

» — Je désirais vous demander une faveur, me dit-elle après que je me fus informé de sa santé.

» — Parlez, dis-je, tout ce que je pourrai faire...

» — Je n'ai pas osé vous l'écrire. Je voudrais que vous assistiez à mon mariage.

» La voiture allait au pas... J'ouvris les lèvres pour formuler un refus... et je les refermai sans avoir rien dit... Je pensai que je ne pouvais éluder ce que je considérais comme un devoir, surtout après les offres de service que j'avais faites. Certes, la chance d'être obligé d'affronter la présence de Marah Leighton, était pour moi infiniment pénible, mais il pouvait se produire tel incident qui rendît ma présence utile et cette idée me décida.

» — Eh bien, j'irai, lui dis-je.

» Elle parut heureuse, soulagée d'un poids importun, et continua en ces termes :

» — Je vous remercie, je vous remercie bien profondément. Je ne sais pourquoi je désirais tant cette chose. Est-ce parce que j'éprouve pour vous les sentiments d'une sœur pour son frère ; est-ce parce que je crains ?... Mais non, que pourrais-je craindre ? Edwin est très bon pour moi... je ne l'aurais pas cru capable de tant de prévenances.

» Le sourire mélancolique qui accompagna ces dernières paroles, m'alla au fond du cœur. La résolution, tant de fois ajournée, prit une nouvelle force sur mon esprit ; j'eus l'absolue conviction qu'il ne fallait pas me taire plus longtemps :

» — Honora, lui dis-je, vous le voyez, je vous parle comme un frère à une sœur chéri ; Honora, ne fondez aucune espérance de bonheur sur cette union. Vous avez encore trois jours pour réfléchir. Brisez des liens indignes de vous et, délivrée d'engagements incompatibles avec votre rang et votre caractère, allez chercher seule, sous d'autres cieux, ce calme d'esprit que vous ne goûterez jamais en devenant son épouse.

» Mes exhortations devaient répondre si exactement à ses propres pensées, qu'elle me regarda un instant, en proie à une émotion, à une irrésolution visibles. Mais ce ne fut qu'un éclair. Son doux visage reprit son expression habituelle de calme résignation. Elle me répondit :

» — Il suffit d'un mariage manqué dans la famille. Je ne choquerai pas davantage les convenances en offrant à la malignité publique, le régal d'une seconde rupture. Mais, Mark, pourquoi parlez-vous si tard ? Il me semble que je vous aurais écouté... oui, je le crois.

» — Aux premiers jours de notre acointance, répondis-je, c'eût été bien hardi de ma part... Après, elle était apparue dans ma vie.

» Elle détourna la tête en murmurant :

» — C'est juste.

» — Vous partez, m'a-t-on dit, repris-je.

» — Il le faut ; c'est plutôt Edwin que les médecins qui le veut. Il prétend que je ne me remettrai jamais dans ce climat.

» — Mais vous, désirez-vous partir ?

» — Je me le demande... je crois que oui. Il me semble qu'une fois loin d'ici, il sera plus à moi... en tout cas, j'en nourris l'espérance.

» — Mais c'est un long voyage sur mer¹⁵. Êtes-vous en état de le supporter ?

» — Si mes forces me trahissent, fit-elle, avec le même sourire navré, il sera libre et je me serai libérée sans scandale d'un mariage qui vous cause tant de répugnance.

¹⁵ Les Îles Bermudes, qui appartiennent à l'Angleterre, sont situées au Nord-Est des Antilles.

» Sur ce mot de désespérance, elle se tut. J'avais, moi, trop fait pour ne pas aller jusqu'au bout. J'abordai une question plus délicate.

» — Et votre fortune ? demandai-je.

» Elle ne se froissa pas, sachant bien dans quel esprit je lui avais posé cette interrogation.

» — Mon vieux tuteur y a songé pour moi. Nous sommes séparés de biens ; moi, je ne voulais pas de cette condition humiliante pour Edwin, mais mon tuteur l'a exigée. Ne me faites plus de questions, Mark.

» — Plus aucune d'un caractère aussi direct. Mais il y a une chose... Ne devinez-vous pas ce que je veux dire ?... Marah ! Que deviendra-t-elle ?

» Elle fit un effort pour répondre :

« — Marah retourne à Schenectady¹⁶ le jour même de notre départ. J'espérais qu'elle n'attendrait pas ici le jour du mariage, mais elle semble animée de l'étrange désir de braver l'opinion en s'y montrant. Je n'y puis rien.

» — Qu'elle y assiste donc ! murmurai-je mais qu'elle sache que, moi aussi, je serai présent, et qu'au moindre signe de trahison, à la moindre tentative déloyale, je serai prêt à vous protéger.

¹⁶ Petite ville de l'État de New-York.

» — Merci, mon ami, telles furent les dernières paroles d'Honora, mais je suis sûre qu'il ne se produira rien ce jour-là, dont vous ayez à vous alarmer pour moi.

» Je pris congé d'elle et retournai chez moi.

» Je ne la revis pas, et rien de nouveau ne me parvint jusqu'au moment où je franchis une fois encore, le perron de l'hôtel Dudleigh, mais cette fois-là, en spectateur des noces d'un autre.

CHAPITRE XIV

CASSANDRE

« Miss Dudleigh, en raison de l'éclat qui avait accompagné la cérémonie de mariage de sa cousine, voulut que le sien eût lieu dans l'hôtel même et avec aussi peu de pompe que possible¹⁷. Les invités réduits aux parents et amis les plus proches étaient cependant assez nombreux pour former, dans le grand hall, une foule compacte.

» Quand je fis mon entrée, il y eut une brusque interruption des conversations. Je m'y attendais et, après avoir salué la compagnie, je soutins sans affectation, mais avec fermeté, les regards qui, tous, se rivaient sur moi. Je m'étais fait un masque d'impassibilité ; mais c'était d'un cœur défaillant d'émotion que j'attendais, non pas la mariée mais celle qui eût dû se tenir à mes côtés, en qualité d'épouse.

» Pour des raisons que j'ignorais, mais qui avaient dû être assez importantes, puisqu'elles avaient triomphé de son audace habituelle, elle s'abstint de paraître en même temps que les futurs conjoints. Ce ne fut que bien après que ceux-ci eurent été se placer devant les sièges qui leur étaient assignés, que j'eus la sensation de l'entrée dans le hall, de mon infidèle. Je fouillai du regard les rangs pressés des assistants,

¹⁷ Il n'était pas indispensable, en Amérique, que le mariage religieux fut célébré à l'église.

et l'aperçus au dernier rang, dans l'angle le plus sombre du hall. Elle me regardait et dans ce regard, il y avait une expression que je ne peux définir. Était-ce supplication, honte ou désespoir. Ce qui est certain c'est que je n'avais rien lu de pareil dans ses yeux profonds. Quoi qu'il en soit, mon ressentiment, sous l'influence de ce regard, fut encore une fois sur le point de s'évanouir, et il me fallut le souvenir de l'avanie sans nom dont j'avais été l'objet, pour ne pas céder à cet appel énigmatique et conserver ma dignité.

» Pour écarter le charme mortel, je m'appliquai à observer la mariée. Elle était charmante et, tout au début de la cérémonie, de vives couleurs animaient son teint ordinairement si pâle, une exaltation qu'on pouvait prendre pour du bonheur, éclatait dans ses yeux. Mais au fur et à mesure que s'accomplissent les formalités rituelles, cette animation factice diminuait ; elle avait complètement disparu lorsque les mots sacramentels du pasteur eurent fait son époux de l'homme sans foi qui se tenait à ses côtés.

» Le contraire se produit chez Urquhart ; assez nerveux et blême au commencement, il reprit peu à peu son aplomb, si bien que lorsque la cohorte des invités s'empressa autour d'eux, pour les félicitations d'usage, il était redevenu plus jovial et plus bruyant que jamais, ce qui parut d'assez mauvais goût aux assistants les moins prévenus.

» Je cherchai des yeux Marah, mais elle avait disparu. Edwin Urquhart continuait à jouer son rôle de boute-en-train, et cela avec une affectation qui me fit croire qu'il cherchait à s'étourdir. Il alla jusqu'à remplir plusieurs fois son verre de vin d'Espagne et à le porter à la santé de sa femme. Celle-ci, au comble de la gêne, le pressait de partir, car la voiture de voyage était déjà à la porte. Il y consentit enfin.

» En passant près de moi, Honora s'approcha le plus qu'elle put, et, sans s'arrêter, avec un affectueux sourire, elle me dit :

» — Vous resterez là jusqu'au dernier moment, n'est-ce pas ?

» J'acquiesçai de la tête sans parler, mais je ne suivis pas le cortège qui se dirigeait vers le perron de l'hôtel. Je venais d'être repris par cette indéfinissable sensation dont je vous ai trop souvent parlé pour y revenir. Marah traversait le hall. Elle ne m'accorda pas un regard ; je la suivis des yeux. Je remarquai qu'elle avait revêtu un costume de voyage mais qu'elle n'avait pas encore mis son chapeau.

» La foule s'était entièrement écoulée. Je me rappelai alors la promesse silencieuse que j'avais faite à Honora, et je sortis à mon tour.

» La domesticité tout entière de l'hôtel se pressait autour de la jeune et bien-aimée maîtresse qui la quittait pour longtemps peut-être. Les lamentations de ces braves gens trahissaient leur dévouement pour elle et leur crainte instinctive de la voir s'éloigner au bras d'un époux qui n'avait pas leur sympathie. Je les consolai de mon mieux.

» Je fus surpris de ne voir à la suite de la berline aucun de ces fourgons à bagages sur lesquels se juchent ordinairement femmes de chambre et valets. Je demandai à César si la nouvelle Mrs. Urquhart n'emmenait pas au moins sa camériste. Le fidèle serviteur me répondit en maugréant, que Massa Urquhart n'avait trouvé aucun d'eux digne d'entrer à son service, qu'il prétendait, jusqu'à New-York, se passer de serviteurs, et que même la vieille Sally, qui avait nourri maîtresse blanche de son lait, et ne l'avait jamais quittée, s'était

vue éconduire. Des postillons de louage montaient les chevaux de la poste.

» — Mais les bagages ?

» — Massa Urquhart les a fait porter chez lui ; li dire que les faire partir avec bagages à li, malles, caisses de livres, et tout par sloop qui descendait rivière. Voilà déjà une grande semaine de cela.

» — Et eux, alors, vont en voiture ?

» — Oui, Massa Urquhart dire qu'avoir juste le temps d'attraper vaisseau qui met à la voile pour Bermudes.

» Ici, se place l'extraordinaire incident dont tout Albany dut s'entretenir à cette époque et qui fut la conclusion tragique de ce mariage, que la généralité des témoins considérait déjà comme funeste.

» Honora avait répondu avec bonté aux adieux de ses gens ; elle descendait les dernières marches du perron pour monter en voiture quand une vieille édentée, véritable sorcière en guenilles, toute courbée par l'âge et le chef branlant, écarta vivement du bâton qu'elle tenait à la main, les premiers rangs de la foule et l'arrêta d'un geste impérieux de son bras décharné, en s'écriant :

» — Prenez garde aux murs de chêne ! Prenez garde aux murs de chêne ! Ils vous sont plus redoutables que le feu et l'eau. Prenez garde, aux murs de chêne !

» L'apparition avait été si soudaine et l'apostrophe si rapide, que personne n'avait eu le temps de les empêcher.

» — Un cri strident venu du hall, suivit immédiatement l'incompréhensible démonstration de la sibylle. Tout le

monde se retourna pour chercher à voir d'où venait le cri, mais on ne vit que l'ombre fuyant vers l'intérieur de la maison. Sans doute, fus-je le seul à deviner, au son de la voix, qui l'avait poussé. La vieille profita de l'incident pour continuer à vaticiner en paroles mystérieuses.

» — Vous avez entendu ! hurla-t-elle en s'adressant toujours à Honora. Ne vous fiez ni à l'une ni à l'autre. Prenez garde !

» Avant achevé, elle fendit de nouveau la foule, et sans que personne osât porter la main sur elle, elle disparut à nos yeux.

» Tout cela, ai-je dit, s'était passé en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour vous le raconter. Revenu de sa surprise, Urquhart se précipita vers l'auteur du scandale pour l'empoigner, mais il n'y réussit pas, car, par une fatalité qui parut à chacun relever d'un pouvoir occulte, il trébucha sur la dernière marche et tomba à terre.

» — Où est la misérable ! hurlait-il en se relevant. Livrez-le moi !

» Malgré les horribles malédictions qu'il proféra personne ne mit, je dois le dire aucune bonne volonté à lui obéir. Il dut renoncer à se saisir de la vieille. Peut-être en dépit de sa fureur, n'y tenait-il pas essentiellement. Il mit dès lors, une hâte fébrile à installer son épouse en voiture et à y monter lui-même. Le signal du départ donné et la berline s'étant mise en marche, je pus voir Honora Urquhart se pencher à la portière et m'adresser personnellement un dernier adieu, plein d'affectueuse bonté. J'y répondis de tout mon cœur et me sentis tout de suite après en proie aux sentiments les plus douloureux.

» — La voiture de Miss Leighton est avancée !

» À cette annonce, je sortis de ma rêverie et me préparai à subir l'épreuve suprême du calvaire que je sentais depuis tant de semaines. Mais il était dit que tout serait extraordinaire pendant cette fatale journée. Marah ne se présenta pas à l'appel de l'intendant ; on l'envoya chercher dans sa chambre : elle n'y était pas ; je remontai moi-même le perron et fouillai l'hôtel, pris d'une inquiétude que je rattachais aux regards si singuliers qu'elle m'avait lancés pendant la cérémonie. Pour moi, comme pour tout le monde, Marah Leighton resta introuvable.

CHAPITRE XV

LA CATASTROPHE

« Mes recherches à travers la maison m'avaient nécessairement conduit dans des appartements où je n'avais jamais été admis. Ce fut cependant, sans presque hésiter que je me dirigeai vers la chambre de la fugitive. Je ne sais quel secret instinct me guidait ; j'en poussai la porte, et je respirai le parfum captivant qui, à sa première apparition, m'avait révélé sa présence, et jeté dans un trouble si étrange. N'eussé-je pas ou ce moyen d'être instruit, que mille objets disposés sur les meubles m'auraient parlé d'elle. Des malles, des sacs préparés pour le départ étaient encore là ; son chapeau avait été enlevé, mais elle avait laissé ses gants.

» De plus en plus alarmé, je redescendis l'escalier, et, bien assuré qu'on ne la retrouverait pas dans l'hôtel, je résolus de poursuivre au dehors mon enquête. Pourquoi, cette fois encore, mes pas se dirigèrent-ils vers le logis d'Urquhart, c'est ce que le sentiment tenace de la jalousie vous expliquera sans doute. Urquhart, dès que s'étaient précisées ses chances d'épouser Miss Dudleigh n'avait pas attendu d'être congédié par son oncle ; il avait loué la partie basse d'une maison dont le jardin donnait sur la rivière même. Mais le logis était vide. Pas un meuble, pas une tenture n'y restait. Je pus m'en rendre compte à travers les fenêtres ouvertes. Au bas de la rue, près du pont, je pus distinguer une berline qui fuyait au loin ; je crus la reconnaître pour celle des nouveaux époux ; mais ce qui me parut singulier, c'est qu'un lourd cha-

riot à bagages la suivait. Les renseignements de César n'étaient donc pas exacts.

» Je ne me perdis pas dans de longues réflexions à ce sujet ! Ce qui me hantait, c'était la question pleine d'angoisse de la disparition de Marah. Où la chercher maintenant ? Instinctivement, par-dessus la haie du jardin, mes yeux se portèrent vers la rivière. Je me refusais à préciser mes craintes, je ne voulais pas croire... et cependant...

» Le cœur serré d'une douloureuse appréhension, je quittai la place et repris à pas lents, le chemin de ma demeure. Le tableau de ma maison saccagée, le sentiment de mon abandon définitif, triomphèrent de ma constance. À peine dans le parloir, je me sentis défaillir. La tête me tourna tout à fait et je me laissai aller de tout mon long sur le tapis où je restai sans reprendre connaissance jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

» Fatal sommeil ! Et cependant, ai-je bien le droit de le qualifier ainsi ? Il vaut mieux me dire que cet engourdissement m'a permis de retarder de quelques heures l'irrévocable consommation de mon infortune. Quand je me réveillai, j'aperçus par terre, au pied d'une des fenêtres, entrouvertes malgré le froid qu'il faisait encore, un papier plié en forme de lettre. J'allai le ramasser et l'ouvris. Voici ce qu'il contenait :

» Cher et malheureux ami.

» Quand vous lirez ceci, Marah n'existera plus. Après tout ce qui s'est passé, après la rupture de notre mariage, après le départ de ma cousine, rien ne me rattache plus à la vie. Vous aimerez mieux, j'en suis sûre, me savoir morte que

misérable. Et c'est pourquoi je disparaissais. Pardonnez-moi et oubliez.

C'était *lui* que j'aimais ; ce qui explique tout le reste.

» Votre désespérée,
» Marah Leighton. »

» Marah mourante ; Marah morte peut-être ! Je poussai un cri terrible et me précipitai vers la porte. Un homme était assis sur les marches du petit perron. C'était César. À la seule inspection de son visage, je compris qu'il était instruit de la catastrophe et qu'il attendait mon réveil pour m'en informer.

» — Oh ! Massa ! gémit-il, moi vouloir entrer, mais moi pas oser. Quand bateliers m'ont dit avoir retrouvé chapeau d'elle flottant sur rivière, moi tout de suite venu vous dire.

» — Quand a-t-on trouvé ce chapeau ?

» — Ce matin, Massa. Li retenu par brides à pieu derrière maison de Massa Urquhart.

» Juste à l'endroit où s'étaient, la veille, porté mes regards ! Je me tordis les bras de désespoir.

» — Mais est-on sûr ?

» — Pas de doute, Massa. Beaucoup de gens avoir vu Miss Leighton courir vers la maison le Massa Urquhart avant que voiture arrive. D'autres l'avoir vu entrer mais personne l'avoir vu ressortir.

» — Quelqu'un, au moins, a-t-il essayé de rattraper les voyageurs, de les informer de ce qui venait de se passer ?

» Personne encore, Massa... mais Massa Hatton (c'est le tuteur d'Honora).

» — Mr. Hatton est un vieillard : il ne prendra pas de résolution assez prompte. Je vais m'élancer à leur poursuite. Il faudra bien qu'Urquhart me dise...

» Le fidèle serviteur m'arrêta d'un geste qui m'invitait à la prudence.

« — Pensez à maîtresse blanche, me dit-il.

» — Il faut cependant que Mistress Urquhart soit instruite du malheur arrivé à sa cousine.

» — Moi vais aller prévenir Massa Hutton.

» Il parlait en homme de bon sens. Cependant, je ne voulus pas lui confier une démarche aussi grave. Je me rendis en personne, chez le vieux tuteur d'Honora. Je le mis au courant de l'événement, sans lui parler de la lettre de Marah et surtout sans lui laisser soupçonner que je rendais Urquhart responsable du suicide de l'infortunée. Il me donna pleins pouvoirs pour agir à sa place, c'est-à-dire pour décider sa pupille à différer son embarquement.

» Je n'ai pas besoin, je crois, de vous donner par le détail, les raisons qui me poussaient à attribuer à l'influence funeste d'Urquhart, la fatale détermination de Marah. Vous les avez comprises. Elle aimait follement le misérable ; il l'aimait, et l'infâme calcul d'intérêt dont était victime Honora Dudleigh ne leur permettant pas de s'unir ; il avait eu assez d'empire sur elle pour la décider à chercher la mort. Qui sait, peut-être lui avait-il enjoint de simuler un suicide dans un but trop facile à concevoir. Mais la conversation nocturne, surprise par César, ne laissait que peu de place à cette sup-

position. De toute façon, il méritait un châtement exemplaire, et j'étais, cette fois, résolu à le lui infliger.

» Je courus seller mon cheval et m'élançai sur la route de Poughkeepsie. Le combat qui se livra en moi pendant la course rapide de ma monture, pourrait faire l'objet d'une longue digression, je me bornerai à le résumer en quelques mots. Tant que je fus dans le voisinage du fleuve, je me sentais assailli d'horribles pensées. Je craignais, à chaque instant, voir de grossiers bateliers tirer de l'eau le corps inanimé de celle en qui s'était personnifié pour moi le bonheur de la vie ; j'arrachais à leurs mains profanes, ces restes lamentables ; je plongeais mes yeux dans ses yeux sans regard ; je me repaissais de cet affreux spectacle.

» ... Alors, ma rage contre Urquhart ne connaissait plus de bornes et j'enfonçais mes éperons dans les flancs de la pauvre bête qui me portait vers la vengeance.

» Mais quand les bords de la ville et de la rivière furent dépassés et que la nature eut commencé à exercer sur mes sens son influence reposante, je sentis ma première exaltation combattue par la pitié que m'inspirait Honora. Je reculais devant mon rôle de justicier, parce que je ne pouvais le remplir qu'en sacrifiant le bonheur d'une créature innocente digne de toutes mes sympathies et de tout mon respect.

» Vous pouvez dès lors juger à quelles affolantes contradictions, le peu de raison qui me restait pouvait être soumis. Il y avait sans doute trop longtemps que je subissais ces chocs moraux incessants. Mon cerveau n'en pouvait supporter davantage. Peu à peu, je cessai de presser mon cheval. Je luttais en vain contre la torpeur qui s'emparait de moi ; mes idées s'embrouillaient de plus en plus... Quelques heures plus tard, je fus rencontré errant au hasard, dans les champs,

et tout à fait incapable de répondre avec suite aux questions que l'on m'adressait.

» Je fus recueilli dans une ferme où je restai pendant trois semaines en proie au délire, entre la vie et la mort.

» À peine en état de me tenir sur mes jambes, je retournai à Albany. J'y trouvai la population affermie dans l'idée que j'avais été rejoindre dans la mort, celle que j'avais tant aimée. On me donna une lettre que les autorités avaient pris sur eux d'ouvrir, mais qui m'était adressée.

» C'était un message de Mrs. Urquhart m'informant qu'elle et son mari une fois arrivés à New-York, avaient changé leurs projets. Ayant trouvé dans le port un navire en partance pour la France, ils avaient décidé de s'y rendre au lieu d'aller aux Bermudes. Mrs. Urquhart me priait d'annoncer la chose à Mr. Hatton, à qui elle promettait d'écrire aussitôt arrivée à Paris. Elle m'envoyait ce mot avant de s'embarquer. Sa santé avait largement bénéficié, disait-elle, du délicieux repos que leur avait procuré la descente de la rivière. Elle avait l'air remplie d'espoir dans la réalisation de son rêve de bonheur.

» Ainsi, Marah gisait au fond du fleuve et Urquhart voguait, tranquillement sur les mers. Tout me manquait, même la vengeance. La vie n'avait plus aucun prix à mes yeux. Je résolus de la quitter, non par le lâche moyen du suicide, mais en m'ensevelissant au sein des grandes forêts. Comme personne n'était là pour essayer de combattre ce projet, je le mis sur le champ à exécution. Un seul trait vous montrera à quel point le monde vivant m'était déjà étranger. J'avais vendu ma maison, et, le bâton à la main, je tournais mes pas vers les solitudes où vous me voyez. En traversant la place du Marché, j'entendis une grande clameur et je croisai une

foule de gens qui criaient : « Les fermiers de Lexington ont tiré sur les troupes du roi¹⁸. »

» Je ne ralentis même pas ma marche. »

¹⁸ Voir les notes précédentes sur la révolution américaine.

CHAPITRE XVI

LA FIN D'UN RÊVE

Le silence se fit dans la caverne. L'histoire de Mark Felt était arrivée à sa fin.

J'avais à lui poser, à mon tour, un certain nombre de questions. Je dus réfléchir un bon moment, car de l'ordre que je mettrais à cet interrogatoire, pouvait dépendre son succès. Cette préparation terminée, je me posai devant lui et laissai tomber de mes lèvres, ces deux mots :

— Et Marah !

Ce nom je m'en aperçus tout de suite, n'avait pas été évoqué par moi inutilement.

Déchirant sa poitrine de ses ongles il s'écria :

— C'est là qu'elle vit ! Qu'elle m'ait trahi, déshonoré, qu'elle ait brisé ma vie et tué mon bonheur, peu importe. Son image ne cessera jamais d'habiter mon cœur. Je l'aime et l'aimerai toujours. C'est grâce à elle que je ne me sens jamais seul ; il me semble qu'elle m'est revenue, mais toute imprégnée des vertus du séjour céleste. Je la vois errer à pas lents à travers ces arbres ; elle me sourit dans un rayon de soleil ; on m'appelle doucement, enveloppée par la clarté mystérieuse de la lune.

De profonds sanglots le secouèrent, et il effondra, la tête dans ses mains. Il avait oublié ma présence et la mission de

justice que je représentais. Allais-je abandonner la tâche à laquelle je m'étais voué ? Allai-je le laisser dans son erreur au sujet de cette femme, lui permettre plus longtemps d'ignorer que, tandis qu'il continuait à la pleurer, l'indigne créature triomphait, vivait du produit de ses crimes, narguait la Providence ?

Il dut lire sur mon visage le problème embarrassant qui se posait à mon esprit car il reprit bientôt :

— Comme vous me regardez ? Quelle menace terrible me réserve le sort pour motiver ainsi votre pitié ? Depuis que Marah est morte...

— Arrêtez ! m'écriai-je. Demandons-nous d'abord si Marah est morte.

— Si... Marah est... morte ? répéta-t-il d'une voix étranglée par l'angoisse.

— Oui, continuai-je avec fermeté, et bien résolu à brusquer le dénouement. Son corps n'a jamais été retrouvé. Vous n'avez aucune preuve de son suicide, du moins aucune preuve matérielle, car je compte pour rien le chapeau flottant sur l'eau. La lettre qu'elle vous a écrite peut être une comédie. Ces choses-là arrivent.

— J'ai peine à vous comprendre, murmura Felt, Marah vivante ?... Est-ce cela que vous êtes venu me dire ? S'il en est ainsi, parlez, parlez !... J'aurai la force de tout entendre ; j'ai du courage, et...

— Marah peut être morte à l'heure qu'il est, repris-je, mais ce qui est certain, c'est qu'elle n'a pas péri dans la rivière. Cela eut mieux valu pour sa mémoire et mieux aussi pour tout le monde, car elle n'a vécu que pour faire le mal.

En vous lamentant sur son sort, vous avez continué à jouer votre rôle de dupe généreuse.

— Oh !

Le cri qu'il poussa, retentit comme un cri d'agonie.

Je poursuivis impitoyablement :

— Vous avez reçu, m'avez-vous dit, une lettre de Mrs. Urquhart avant son embarquement pour la France. Avez-vous entendu parler d'elle depuis ?

— Jamais. Mais je n'attendais plus rien d'elle. J'ai prié le maître de poste de détruire toute correspondance arrivant à mon nom. J'avais volontairement rompu tous les liens qui me rattachaient aux hommes.

— Cette lettre unique, l'avez-vous conservée ?

— Non, je l'ai rendue aux magistrats qui l'avaient ouverte ; ils avaient besoin de la montrer à Mr. Hatton.

— Mark Felt, demandai-je alors, poursuivant mon interrogatoire dans d'ordre que je m'étais fixé, connaissez-vous bien l'écriture d'Honora Dudleigh ?

— Évidemment. Pourquoi cette question ? Pourquoi ?

— La lettre en question était-elle de son écriture ? Était-elle de la main d'Honora ?

— Certainement, certainement. N'était-elle pas signée de son nom ?

— Oui, mais le corps de la lettre, pouvez-vous affirmer qu'il était écrit par Honora, et non pas... par Marah !

— Par Marah !... Grand Dieu !... Elle était donc avec eux, alors ? Mes doutes d'un instant étaient donc fondés ? Était-elle perdue pour moi dans l'éternité comme ici-bas ? Elle vit avec lui ; c'est cela, n'est-ce pas ?

— Oui, elle a vécu et il y a toute raison de croire qu'elle continue à vivre avec lui. Il existe à Paris, un monsieur et une dame Urquhart. Cette dernière doit être Marah Leighton.

— Doit être ? Pourquoi cela doit-il être ? Vous m'épouvantez. Pourquoi ne serait-ce pas Honora ?

— Honora est morte... morte depuis seize ans. La femme qui s'est embarquée avec Mr. Urquhart, se faisait appeler Honora, mais ce n'était pas Honora. Celle à qui appartenait légitimement ce nom était morte, oui, morte, et son corps caché à tous les yeux. C'est d'un crime que je veux parler. Edwin Urquhart est un assassin et sa complice, c'est...

Il n'était pas nécessaire d'en dire davantage. Par le geste d'horreur dont Felt se voila la face, par l'affaissement de tout son être, par le profond gémissement qui lui échappa, je vis que la lumière s'était faite enfin dans cette âme obstinément généreuse. Le silence était la seule marque d'apitoiement que je pusse lui donner. J'attendis que l'effroyable crise se fût apaisée ; j'attendis comme on attend au chevet d'un malade que le moindre incident peut rappeler à la vie, ou condamner à la mort.

Il se redressa lentement, aspira longuement l'air et, le poing tendu, répéta comme un écho vengeur, le mot que je venais de prononcer :

— Assassin !

— Cette exclamation parut avoir réveillé en lui les anciennes énergies, car il reprit, d'une voix plus forte :

— Assassin !

Son attitude était devenue celle d'un homme tout à fait rendu à lui-même, terrible en sa colère. Pour la troisième fois, avec un accent vengeur, il s'écria :

— Assassin !

Je voulus le calmer, mais il avait besoin de donner libre cours à son indignation.

— Démon ! Créature infernale ! Exécrable hypocrite ! vociféra-t-il. Je lui ai pardonné, j'ai rêvé d'elle pendant seize années de vie solitaire, pendant ces années que j'aurais pu consacrer au culte du Seigneur. Ô créateur de toutes choses, quel sacrilège envers toi ! Par quelle expiation racheter jamais cette profanation ? Mais, continua-t-il en revenant à moi, vous devez avoir une histoire à me conter. Parlez, je suis prêt à vous entendre...

— Oui, mais cette histoire est lugubre et ne fera qu'ajouter à vos tourments.

— J'ai épuisé la coupe d'amertume. Parlez, vous dis-je. Rien, désormais, ne peut plus m'émouvoir.

Je l'avais amené au point voulu. Il pouvait être instruit des soupçons qu'avait éveillés en vous, chère Mistress Truax, l'arrivée, le séjour et le départ des jeunes époux à votre auberge, du singulier hasard qui m'avait révélé l'existence de la chambre secrète, enfin, de l'effroyable découverte que nous y avons faite.

Je lui racontai donc tout par le détail sans qu'il manifestât d'aucune manière, les sentiments que soulevaient en lui ces révélations. Quand j'eus fini, je vis des larmes jaillir de ses yeux.

— Pauvre Honora ! dit-il tristement. Que mes pleurs te paient le tribut de regrets que personne n'a donné à ton infortune. Mais ces larmes sont les dernières que je verserai sur cette terre. Il me faut réparer mes années d'erreur et me conformer enfin aux décrets de la Providence.

Je lui pris affectueusement la main.

— Venez avec moi à Albany, lui dis-je. Je veillerai moi-même à votre bien-être. Que cette caverne solitaire cesse de vous abriter.

— Elle ne m'abritera plus.

Je n'espérais pas tant, aussi m'empressai-je de sortir le premier de la grotte.

— Voyez, il est tard, observai-je.

— Que laissé-je ici ? fit-il ? quand il fut dehors, et que vais-je trouver là-bas ? Pouvez-vous me le dire ? L'avenir peut-il encore offrir un secret à un homme comme moi ?

— L'amour contient la vengeance.

Il eut un cri de révolte.

— Une vengeance dont serait victime Marah ? Ne me parlez jamais de cela !... Et cependant, ajouta-t-il, il faut que justice se fasse. Je serai l'instrument de la justice, mais je ne me vengerai pas. Ce serait encore me rendre esclave de moi-même.

À cela, je n'avais pas de réponse¹⁹. Je n'en donnais donc aucune. Il ne me restait qu'à appeler le guide et, après avoir pris la collation dont nous avions tous trois grand besoin, je demandai à Felt s'il était prêt à partir.

Il acquiesça, et avant que le soleil fût arrivé au bout de sa course, nous avions atteint le pied de la montagne. À mesure qu'augmentaient, sur notre route, les signes extérieurs de la civilisation, Mark Felt devenait un autre homme ; il s'animait, et bientôt, commença à me questionner sur les changements survenus dans le pays.

Je ne veux pas vous importuner, ma chère Mistress Truax par le détail des formalités que nous eûmes à accomplir à notre arrivée à Albany. J'ajouterai simplement que vous devez vous attendre à la visite d'un fonctionnaire dûment autorisé à recevoir de votre bouche, tous les témoignages que vous serez en état de lui fournir. Une autre personne, également attitrée, se rendra ensuite en France, avec tous les documents nécessaires à la remise des coupables entre les mains des autorités des États-Unis. La justice suivra son cours et votre auberge sera lavée du plus épouvantable forfait qui se soit jamais produit parmi nos concitoyens.

Très respectueusement vôtre,

Anthony Tamworth.

¹⁹ Pour suivre le texte original anglais « ... slave of myself again.” I had no answer for this, and therefore gave none. Instead, I shouted to my guide... » dans le hiatus laissé par l'édition de référence : « ... esclave de moi-même. qui paraissent appartenir à la haute so- le guide et après avoir pris la collation... » (BNR.)

CHAPITRE XVII

HÔTES ÉTRANGES

Le 29 septembre 1791. – Deux événements à consigner aujourd’hui. D’abord, la venue du fonctionnaire que m’a annoncé Mr. Tamworth. Ce personnage est arrivé dans sa voiture particulière. Un homme au visage anguleux, aux yeux fureteurs, mais qui n’a pas réussi cependant, à me démonter. Il m’a obligé à passer trois heures avec lui dans le parloir de chêne. Dieu le bénisse ! J’aimerais mieux vendre ma bicoque que de recommencer pareille séance. Il m’a fait signer un « affidavit » long et compliqué, et s’en est allé. Espérons que de longtemps, je n’entendrai parler de « l’affaire ». Après ces affreuses journées, j’ai grandement besoin de calme : j’ai besoin aussi de m’occuper de ma maison, que je néglige depuis quelque temps. Je ne serais pas fâchée d’ajouter quelques dollars à mon petit pécule ; un jour peut venir où le secret de ce crime odieux transpire dans le public, et où une injuste déconsidération frappe mon commerce et le ruine.

J’ai condamné la porte du parloir de chêne. S’il ne dépend que de moi, on n’y entrera plus.

Le second fait à relater est l’arrivée à l’auberge de deux dames distinguées, et qui paraissent appartenir à la haute société.

Grand Dieu ! que m’arrive-t-il ? Je venais d’écrire les lignes qui précèdent, quand j’ai cru sentir un frôlement le

long de ma manche. Je suis seule pourtant, et rien n'a bougé dans la chambre...

Pourquoi, au même instant, le parloir de chêne s'est-il présenté à mon esprit, non pas tel que je l'ai vu tantôt, mais tel qu'il était il y a seize ans, pendant cette soirée fatale ?

La clef du parloir est là, devant moi, sur la table, serait-ce la présence de cet objet qui me donne des visions ? Je vais la jeter au fond d'un tiroir.

Le 5 octobre 1791. – L'hallucination à laquelle j'ai été sujette l'autre soir, m'a empêché de continuer à écrire. Depuis, je ne m'en suis pas senti le courage.

Étranges aberrations de la volonté. Je m'étais promis de déplacer cette clef ; elle est toujours là, sur la table. Je voulais, il y a seize ans, transformer complètement le parloir de chêne : je n'en ai rien fait. Il y a longtemps que je me propose de démolir toute l'aile où il se trouve ; il semble qu'une main invisible m'ait retenue. Était-ce l'esprit de l'infortunée victime qui me disait : « Pas encore ; je ne suis pas vengée. La sombre histoire appelle un dénouement. » J'en arrivais à le croire. J'arriverais à admettre qu'il existe en nous, un « moi » inconscient auquel obéit notre moi conscient. Écoutez plutôt ce qui vient de se passer :

J'ai dit que deux dames étaient descendues chez moi et que, tout de suite, la distinction de leurs manières m'avait paru digne des plus grands égards. Comment se fait-il donc qu'à cette impression très favorable se soit mélangé dès l'abord, une sorte de... je ne dirai pas de méfiance, mais d'inquiétude, et par quel phénomène mystérieux ai-je relié, sans cause apparente, leur apparition aux événements dont le parloir de chêne avait été le théâtre ?... Elles me déclarè-

rent leur intention de séjourner quelque temps au « Bon Vivant » et j'escomptais, en bonne commerçante, un profit appréciable. Je les conduisis à mon appartement du premier étage, cette belle chambre à deux lits exposée au Midi, que je réserve pour les hôtes de distinction.

Elles la trouvèrent, en effet, tout à fait à leur gré et s'y installèrent immédiatement. Jusque-là, rien que de très naturel. Mais où l'indéfinissable pressentiment dont j'avais été assaillie, commença à se justifier, ce fut lorsque je notai chez la plus âgée, des allures tout à fait bizarres et que la seule curiosité n'expliquait pas. Je la surpris nombre de fois errant dans les halls et corridors du rez-de-chaussée, là où elle n'avait que faire, c'est-à-dire dans les recoins perdus de la vieille demeure, et notamment dans l'aile de l'Ouest. Ma première pensée, comme de juste, fut de me demander si elle aussi, n'avait pas eu vent de la chambre secrète.

Elles sont toutes deux très jolies : la jeune fille (c'est évidemment une jeune fille) possède en plus de la dame, (la mère sans aucun doute), toute la fraîcheur de la première jeunesse et un grand air de bonté qui manque à la plus âgée. Je les pris d'abord pour la femme et la fille de l'un de ces généraux, car nous n'avons à présent d'autre aristocratie que l'aristocratie militaire. Mais, à leur nom, je vis que je m'étais trompée. Elles s'inscrivirent sous un nom étranger, un nom français bien difficile à prononcer pour ma bouche anglaise. Cela s'écrit Letellier, mais que Dieu me bénisse si je sais jamais le prononcer.

Sur le registre, le nom était précédé d'un « Madame » pour la mère et d'un « Mademoiselle » pour la fille.

Quand il m'arrive d'écortcher ce nom barbare, la mère a la politesse de ne pas rire, mais les yeux de la fille pétillent

d'un sentiment que j'appellerais de la gaieté si son visage n'était pas si grave, et son front si soucieux.

Oui, soucieux. Elle est si jeune pourtant que je serais tentée de la traiter en petite fille si l'air de hauteur naturelle et de réflexion répandu sur son visage ne m'en imposaient malgré moi. Seule avec sa mère, elle est mélancolique, mais à la réunion du soir, au salon, elle devient tout à fait charmante... Elle me rappelle... Qui donc me rappelle-elle ? Grand Dieu ! Voilà mes hallucinations qui me reprennent. Pourquoi cette jeune fille ressemblerait-elle à Honora Urquhart ? Une similitude d'expression a suffi à mettre en chasse, mon imagination prévenue.

Quoi qu'il en soit, en regardant l'une, j'évoque l'autre et je frémis... Je frémis parce que la femme qui la nomme sa fille, rôde, j'en jurerais, autour du parloir de chêne. Elle en connaît le secret et voudrait y pénétrer... Vous voyez, rien ne peut empêcher mon cerveau de vagabonder. Qu'ai-je à redouter de cette femme ? Sa fille est près d'elle ; elle ne peut méditer le mal... et cependant, j'ai des craintes...

M^{me} Letellier mériterait d'être décrite par une plume plus habile que la mienne.

Elle me plaît et je la hais. Je l'admire et la redoute ; je subis son influence dominatrice et je fais tous mes efforts pour ne pas y céder. Je sens que, tôt ou tard, j'aurai à lutter contre cette femme, et il ne faut pas que sa bienveillance hautaine et son sourire protecteur m'en imposent au point de m'empêcher d'accomplir mon devoir le jour où mes secrets pressentiments prendront l'aspect de certitudes. Elle veut certes, entrer dans le parloir de chêne, et elle y entrera. Comment, c'est, précisément ce qu'il faut que je surveille de

plus près. Mais tout cela ne constitue pas une description de M^{me} Letellier.

Elle est belle, très belle et paraît au plus trente-huit ans. Elle se met avec un goût exquis. Ses traits sont d'une régularité parfaite ; ses yeux, noyés de langueur, ont le regard le plus étrange, le plus fascinateur qui se puisse imaginer. Il est impossible de ne pas la distinguer tout de suite, fût-elle mêlée à une foule nombreuse. Elle est brune de cheveux et de complexion, mais son teint, mat d'ordinaire, s'anime parfois d'un afflux de sang du plus saisissant effet. Elle porte dans sa coiffure très haute, un grand peigne qui met comme une auréole à la tête altière. L'expression la plus caractéristique de ce remarquable visage réside dans la bouche, une bouche sensuelle, aux lèvres violemment carminées et très singulièrement incurvés ; bouche sans bonté ; bouche qui ne sourit jamais, excepté quand elle s'adresse à sa fille, mais où se révèle un tempérament ardent et passionné. Les proportions de son corps sont harmonieuses. Ses mains, d'une forme admirable.

La fille est une statue, non pas dans le sens de froideur ou d'impassibilité ; pour la pureté de ses formes et la pâleur du visage. Je sens mon vieux cœur attiré vers elle et je voudrais trouver une occasion de lui rendre service. Où est donc placé le siège principal de la ressemblance troublante dont je viens de parler ? J'ai cherché assez longtemps avant de trouver. C'est dans la chevelure. M^{lle} Letellier possède les plus beaux cheveux du monde, ondulés naturellement, et d'une nuance brun-rouge très rare... tout à fait pareils à ceux de...

Ces dames s'arrêtent ici avant, de regagner Albany. Elles viennent, disent-elles, de New-York ; je le crois ; mais ou mon intuition est tout à fait en défaut, ou elles arrivent de

France. Pourquoi les inscriptions et étiquettes de leurs bagages sont-elles soigneusement grattées et pourquoi d'aussi grandes dames n'ont-elles aucune suite ? Voilà encore les singularités qui me donnent grandement à penser. J'aurais bien besoin des conseils de Mr. Tamworth. Si je lui écrivais ? Mais non, il vaut mieux attendre que mes soupçons se précisent.

CHAPITRE XVIII

LES CONTES DE MISTRESS TRUAX

Le 7 octobre 1791. – Ce soir, je fus extrêmement troublée par cette question qu'un de mes habitués m'a adressée devant toute la compagnie :

— Votre maison possède-t-elle un esprit, Mistress Truax ?

— Un esprit ? m'écriai-je fort alarmée.

— Oui, un revenant. C'est un logis antique, et tout logis de ce genre qui se respecte, doit en avoir un, ne trouvez-vous pas, Monsieur Westgate ?

Ce dernier, un voyageur tout nouvellement arrivé, répondit avec flegme :

— Je n'ai encore visité que le vestibule, la salle à manger et ce salon, et comme je n'y ai encore rien vu qui ressemble à un esprit, je me déclare incapable de résoudre la question.

— Mais vous avez vu la maison depuis la route ; cette construction bizarre, irrégulière, ce toit en auvent planté là comme un éteignoir destiné à étouffer les secrets. Pour moi, je ne l'ai jamais regardée, surtout au crépuscule, sans me demander quel passé sanglant ses murailles pouvaient bien contenir. C'est le propre de ces vieilles demeures d'inspirer de pareilles idées.

Cette tirade avait été débitée avec une gravité imperturbable, mais je connaissais de longue date mon client, un pince-sans-rire et un mystificateur. Il pouvait n'avoir parlé que pour effrayer les dames. Aussi, ne me serais-je pas autrement émue si je n'avais senti la brûlure de deux yeux ardents fixés sur les miens. M^{me} Letellier ne me perdait pas de vue. Il me fallut faire appel à tout mon sang-froid pour répondre :

— Une maison qui date de l'époque où les hommes blancs disputaient aux Peaux-Rouges chaque pouce du sol américain doit nécessairement avoir été éclaboussée du sang des adversaires.

— Très juste ! approuva d'une voix calme « Madame ». Connaissez-vous, chère Mistress Truax, quelque récit de combat qui se rattache à cette maison et la rende fameuse ?

Je me tournai tout à fait vers elle avant de répondre. Elle s'était installée dans l'angle le plus sombre de la pièce et je ne pus voir sa figure que me cachait sa fille, mais je notai quelle comprimait sa poitrine de ses deux mains, comme si la réponse que j'allais faire eût pour elle un intérêt palpitant.

— Je sais une histoire, fis-je lentement, mais ce n'est pas un récit de bataille. C'est mieux que cela. Je m'arrêtai après avoir prononcé ces mots impressionnants. Quelque chose de la cruauté du chat jouant avec la souris m'animait. Je jouissais de l'anxiété de mon auditrice, que mon début ne pouvait manquer d'impressionner.

— Oh ! dites-la nous, supplia M^{lle} Letellier. Mais que ce ne soit pas trop effrayant. Je n'aime pas entendre parler de revenants.

— Il n’y a pas de revenants ici, Mademoiselle, rassurez-vous. Mon histoire est une histoire vraie.

— À la bonne heure ! s’écria l’un de ses jeunes hôtes, mais si vous n’avez pas de revenants, peut-être possédez-vous une banshee²⁰...

— Ni revenant, ni banshee... répondis-je, mais la vérité toute simple est parfois plus attachante que le merveilleux.

— Maman, vous me faites mal !

Cette exclamation inattendue venait d’être poussée par « Mademoiselle²¹ » dont « Madame » venait de serrer la main avec une force dont elle ne s’était pas elle-même rendu compte. La jeune fille, confuse d’avoir provoqué l’attention générale, demanda pardon en riant, à sa mère.

— L’auberge du « Bon Vivant », dis-je quand l’émoi fut calmé, est assez ancienne pour avoir ses traditions. Je pourrais vous tenir éveillés jusqu’au jour en vous contant ce qui m’en a été rapporté ; je me bornerai à vous narrer les faits suivants dont j’ai été témoin.

« Il y a de cela... des années, j’étais jeune alors et n’avais pris possession de l’établissement que depuis peu de temps ; je vis un jour entrer un jeune couple... Pardon, Madame, n’avez-vous pas parlé ?... Excusez-moi, c’est votre fille alors ?

²⁰ Banshee, fée, suivant la légende irlandaise. M. Scott écrit « ban-schie ».

²¹ Le mot Mademoiselle ou Madame, non suivi du nom propre, sert à désigner les Françaises.

— Oui, c'est moi, fit la jeune fille ; je priais maman de s'avancer près du feu.

— Ils étaient beaux tous deux, continuai-je, et dès l'abord, je m'intéressai à eux. Cet intérêt se trouva porté au plus haut point lorsque le jeune homme, à peine la porte s'était-elle refermée sur eux, me pris à part et me dit : « Mistress, vous voyez deux amants infortunés. Nous sommes mariés depuis quatre heures à peine... »

Je fis une pause pour observer « Madame » ; elle s'était rapprochée et la lumière frappait alors son visage. Elle donna l'impression d'une personne déçue dans son attente... il entra dans mes vues d'endormir ses inquiétudes ; je fus donc satisfaite du résultat déjà obtenu. Je repris :

— Il s'agissait d'un enlèvement. « C'est, m'expliqua le jeune époux, un violent sujet d'irritation pour le père de ma femme, un puissant général anglais. Ma femme est résolue à mourir plutôt que de se laisser séparer de moi, mais elle est mineure et le père est sur mes talons. Voulez-vous nous donner asile ? S'il nous rattrapait sur la route, il me tuerait comme un chien. »

» Ma compassion était vivement, excitée. Je n'hésitais pas à les admettre dans ce même parloir où nous nous tenons. « Entrez, dis-je. Je suis femme et ne puis voir deux jeunes gens dans le malheur sans essayer de leur porter secours. Quand le général arrivera... »

» — Nous serons prévenus de sa venue, s'écria la jeune femme. Il est accompagné d'un peloton de cavalerie. Nous les verrons se détacher sur le ciel au sommet de la colline. »

» À peine avait-elle prononcé ces mots que nous entendîmes le galop des chevaux comme un tonnerre lointain. À

ma profonde surprise, elle reprit, après avoir prêté l'oreille ! un instant :

» — C'est lui, c'est mon père. Je ne me sens pas la force d'affronter sa présence. Je vais fuir, me cacher. N'hésitez pas, dit-elle à son mari, à jurer que vous êtes seul ici, que je vous ai quitté au pied de l'autel ; faites cela et je me charge de tout le reste. Vous, Mistress, soutenez que vous ne m'avez pas vue et ne craignez rien pour vous-même.

» Sa détermination était si ferme et son assurance si grande que je lui promis ce qu'elle voulait, si gros que fût le risque pour ma bonne renommée et celle de ma maison.

» Elle fit à son époux un geste d'adieu et, s'élançant à travers le hall, disparut en un instant à notre vue.

» Quelques instants plus tard, les fers des chevaux battaient le pavé de la cour et le général faisait irruption dans le hall. C'était un homme âgé, brutal et impérieux.

» — Ma fille est ici ! cria-t-il sans aucun préambule. Qu'on me la livre sur le champ.

» Le jeune homme, avec un sang-froid qui ne fit qu'accroître mon émoi, répondit d'une voix calme :

» — Vous vous trompez, général. Votre fille n'est pas ici. Fouillez la maison ; vous ne l'y trouverez pas.

» — C'est ce que nous allons voir ! reprit le vieillard avec un redoublement de violence. Répondez, Mistress : elle est ici, n'est-ce pas ? Vous l'avez vue ?

» En toute autre circonstance, je n'eus pas osé nier. Mais la fermeté du jeune époux et l'incompréhensible assurance

de l'épouse m'entraînaient malgré moi à affirmer que j'ignorais ce qu'il voulait dire.

» — Dispersez-vous ! ordonna immédiatement le général, ensuite fouillez la maison de fond en comble ; que pas un recoin ne reste inexploré. C'est vous qui l'aurez voulu, Mistress. J'ai vu, se détachant sur le ciel, au sommet de cette colline, ma fille fuyant avec cet homme. Elle est ici, vous dis-je, et avant dix minutes, elle me sera rendue.

» Une heure se passa et la prédiction du père ne se réalisa pas. Les soldats pénétrèrent partout, bouleversèrent tout, de la cave au grenier, et cependant, la jeune femme resta introuvable. Le mari attendait dans un état de tranquillité apparente, qui ne laissait pas de me surprendre beaucoup. Profitant de l'absence momentanée du général, je lui communiquai mes réflexions :

» — Se serait-elle enfuie par la fenêtre ? lui demandai-je.

» Il me fit signe qu'il ne le pensait pas.

» — Voici le jour qui baisse ; si le général ne la retrouve pas ce soir, il passera la nuit ici et demain, immanquablement.

» — Il ne la retrouvera ni ce soir, ni demain.

» Cette affirmation, rapprochée des paroles énigmatiques de la jeune femme, me jetèrent dans une frayeur étrange. Il y avait quelque chose d'extraordinaire dans cette disparition subite aussi bien que dans la tranquillité du jeune homme. Je me demandais quelle espèce d'êtres j'avais abrité sous mon toit, quand le général, rouge, essoufflé, furibond, revint et s'écria :

» — C'est une conspiration. Vous vous entendez tous ici pour me tromper. Où est ma fille, Mistress ? Une dernière fois, je vous somme de me le dire.

» — Je l'ignore, répondis-je de bonne foi. Sans doute, vos hommes et vous n'avez rien respecté dans mon auberge. Puisque, malgré cela, vous ne l'avez pas découverte, il faut bien conclure qu'elle n'est pas ici.

» — Elle ne s'est pas non plus enfuie. J'ai posté en arrivant, quatre de mes hommes aux quatre angles extérieurs du logis. Ils n'auraient pu faire autrement que de la voir.

» Je ne me crus pas obligée de répliquer.

» — Fort bien ! conclut le général, voici la nuit qui tombe. Attendons à demain... Quant à vous, reprit-il, en s'adressant au jeune homme, vous voudrez bien me tenir compagnie dans cette chambre jusqu'au matin. Cela ne sera pas plus plaisant pour moi que pour vous, mais c'est plus sûr. Je vous dispense de toute conversation.

» — Je pourrais protester contre la violence qui m'est faite, répondit son interlocuteur. Je ne le ferai pas. Je m'incline devant la force.

» Après avoir placé ses hommes en faction à toutes les issues, dans les escaliers et à l'angle des corridors, le général s'installa lui-même dans un fauteuil en travers de la porte.

» Je ne me couchai pas, car j'étais rien moins que tranquille sur les suites de l'événement, et je me tins avec mes filles dans la cuisine eu attendant le jour. Au matin, j'offris mes services aux deux antagonistes. Le général refusa de

prendre aucune nourriture avant d'avoir retrouvé sa fille. En fait, il ne mangea pas du tout, car sa deuxième perquisition fut aussi infructueuse que la première ; et sa fureur était telle qu'après une dernière menace, à notre adresse, il monta à cheval et disparut, suivi de toute son escorte.

» La poussière soulevée par les sabots des chevaux ne s'était pas encore dissipée que je m'écriai :

» — Et maintenant, mon bon monsieur, délivrons-la tout de suite. Elle doit périr d'inanition et de froid.

» — Mais où est-elle ? Telle fut la réponse imprévue que me fit le jeune mari.

» Je ne pouvais en croire mes oreilles.

» — Comment, fis-je indignée, vous ignoriez le lieu de sa retraite, et vous avez pu conserver un pareil sang-froid !

» — Je la savais en sûreté ; avant d'arriver chez vous, elle m'avait assuré de la manière la plus formelle qu'elle connaissait dans cette auberge, une cachette si sûre que personne au monde, à moins d'en connaître le secret, ne pourrait la découvrir. J'ai cru à ses paroles.

» — Une cachette ? répliquai-je, confondue de surprise. Une cachette ? Quelle cachette ? Je ne connais pas de cachette ici.

» — Cela n'implique pas qu'il n'en existe pas une. Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

» Je n'étais propriétaire de l'auberge que depuis un an ; il se pouvait donc qu'une retraite ignorée de moi s'y trouvât ménagée sans que je l'eusse encore appris. Je baissai la tête, à bout d'arguments.

» Mais ma perplexité ne tarda pas à se changer en une véritable terreur quand plusieurs heures se furent écoulées sans que la jeune femme reparût. Nous nous efforçâmes de donner à ce retard les explications les plus propres à calmer nos mortelles inquiétudes, puis, devant l'inanité de nos suppositions, nous fouillâmes nous-mêmes le logis, l'appelant par son nom, dérangeant les voyageurs, mettant on émoi toute la maisonnée. Vaines tentatives. Aurions-nous éventré les murailles qu'elles ne nous eussent pas rendu l'introuvable fugitive.

» — Elle n'est pas ici ! » Je ne pus que formuler cette décourageante déclaration, après être rentrés, le jeune mari et moi, dans le salon, au retour de notre inutile recherche.

» — Elle est ici ! s'obstina-t-il à soutenir. Elle était sûre de son fait. Et d'ailleurs, elle n'aurait pu fuir puisque toutes les issues étaient gardées à l'instant même où nous la voyions disparaître. Attendons encore, Mistress... Elle va nous revenir.

» ... Elle ne revint jamais. Le regard d'amour qu'elle jetait à son mari en fuyant à travers le hall, fut le dernier qu'il reçut d'elle... on ne la revit plus... et si ma maison ne possède ni revenant, ni banshee, elle recèle cependant un mystère qui ne manque pas d'intérêt. »

Je me tus.

Un murmure de désappointement accueillit la fin de mon récit : « Comment c'est tout ? Et le pauvre mari, que devint-il ? Et le père, est-il revenu ?... Alors, vraiment, on n'a jamais retrouvé la jeune femme ? » Telles furent les questions qui m'assaillirent.

Pour toute réponse, je me levai. Mes yeux n'avaient pas quitté « Madame ». Je l'avais amenée au point d'inquiétude vague que j'avais fixé. Elle était profondément atteinte, il n'y avait pas de doute à cela.

— Les bonnes histoires, déclarai-je aux questionneurs, ne peuvent être que gâtées par de longs commentaires. Tirez-en toutes les déductions qu'il vous plaira ; moi, je n'en dirai pas davantage. N'ai-je pas raison, Madame ?

J'avais adressé, de mon air le plus aimable, cette interrogation à Madame Letellier.

— Tout à fait raison, me répondit-elle d'un ton tranquille, mais où moi seule pouvais démêler un reste de trouble ; et nous vous remercions, ma fille et moi, de l'agréable soirée que vous nous avez fait passer.

Je fis la révérence et me retirai. Le duel muet qui s'était livré entre cette femme et moi avait été terrible et m'avait exténuée.

Je regagnai ma chambre une heure plus tard.

En passant devant l'appartement des dames Letellier, je vis la porte entrouverte. J'allais passer outre quand « Madame » sortant de chez elle, m'arrêta pour me dire :

— Je vous attendais, chère mistress Truax. Ma fille a été très péniblement affectée par votre histoire. Elle la trouve beaucoup plus impressionnante qu'un conte de fées et ne peut détacher son esprit de l'image de cette infortunée jeune femme. Je voudrais pouvoir la rassurer. Dites-moi... franchement, est-ce une histoire vécue ou seulement le produit de votre imagination ?

Elle souriait en m'adressant cette question. Je lui répondis en souriant de même.

— Que votre fille donne paisiblement, Madame. Le conte est tout entier de mon invention. Ils voulaient quelque chose de bien mystérieux ; j'ai fait de mon mieux pour des satisfaire.

— Ainsi, rien dans le passé de cette auberge n'a servi de base à ce récit. Vous l'avez fabriqué de toutes pièces ? C'est admirable.

— Oh, répliquai-je ingénument. Il faut bien distraire les clients. Vous pensez bien que si je savais quoi que ce soit pouvant déconsidérer ma maison ou en faire un lieu redouté, je me garderais de le dire.

« Madame » poussa un « ah ! » de satisfaction sincère.

— Ma fille va être bien contente, dit-elle, car si ces fictions ont peu d'influence sur moi, il est naturel qu'elles impressionnent un jeune être tout de tendresse et de sensibilité. Merci, chère Mistress Truax, une bonne nuit.

Nous rentrâmes chacun chez nous et les pensées qui m'assaillirent une fois au lit, n'étaient peut-être pas moins tumultueuses que celles qui peuplaient d'insomnie de ma mystérieuse locataire.

Le 9 octobre 1791. — Une remarque : « Madame » n'appelle jamais autrement sa fille que « Mademoiselle Letellier » ; si elle ne lui donne pas son nom de baptême. Toute la clientèle c'en est aperçue et s'en étonne. Je ne sache pas que ce soit l'usage en France. Pour moi, j'aimerais mieux connaître le petit nom de la mère que celui de la fille. J'en arrive parfois à me demander s'il s'agit bien là d'une mère et d'une

filles. Car, enfin, si mes soupçons ne sont pas vains, si cette femme porte, pour des raisons terribles que je suppose, un intérêt quelconque au parloir de chêne, comment admettre qu'elle s'expose à voir sa fille mêlée au drame que je pressens ? Les ténèbres de l'incertitude m'enveloppent encore. Suis-je sur le point de découvrir une machination monstrueuse ou bien me suis-je laissée aller, sous l'influence d'idées préconçues et d'émotions récentes à des suppositions toutes gratuites ? Nous verrons bien. Continuons, en attendant à observer le « sujet ».

CHAPITRE XIX

À MINUIT, DANS LE HALL

Le 10 octobre 1791. – Eh bien, non, mes soupçons n'étaient pas dénués de fondement. « Madame » a des projets sur le parloir de chêne. On l'a surprise essayant d'en ouvrir la porte, et, questionnée par un de mes gens, elle a répondu avec assez peu d'à-propos qu'elle croyait aller dans le salon. Comme c'est vraisemblable ! Le salon de compagnie se trouve dans l'aile opposée.

Autre fait plus significatif encore. Je dormais, la nuit dernière, et bien que je fusse anéantie par une journée particulièrement fatigante, je n'eus aucune peine à me réveiller en entendant frapper de petits coups légers à ma porte. Je me levai et j'aillai ouvrir. C'était « Mademoiselle » en robe de nuit.

— Excusez-moi de vous déranger, me dit-elle dans son anglais relevé d'une pointe charmante d'accent étranger, mais je suis inquiète au sujet de maman. Elle est montée en même temps que moi, mais m'étant réveillée, il y a un instant, j'ai constaté qu'elle avait quitté son lit. Je ne me porte pas très bien et m'alarme facilement. La peur m'a prise et, malgré le froid qu'il fait, je n'ai pu me défendre de venir vous trouver.

Elle grelottait. Je la fis entrer, l'enveloppai d'un châle et la reconduisis doucement dans sa chambre.

— Votre mère ne va pas tarder à revenir, lui dis-je. Sans doute, elle a eu une insomnie et a été se promener un peu dans le hall.

— C'est cela, sans doute. Elle a mis robe de chambre et ses pantoufles. Mais, dans cette maison mystérieuse, je ne sais pourquoi j'ai peur.

Je fis de mon mieux pour la tranquilliser. Pour la première fois, elle se départit de sa réserve un peu hautaine et, reconnaissante de mes efforts, me passa les bras autour du cou.

— Vous êtes une excellente femme, me dit-elle, votre bonne figure a le pouvoir de me rassurer.

Je répondis par quelques mots de sympathie et me retirai.

Pourquoi ne me suis-je pas ouverte à elle à ce moment ? On le comprendra facilement. Il était bien difficile de faire partager à cette innocente les soupçons que m'inspirait sa mère. J'avais une autre raison pour quitter le plus vite possible sa chambre. L'occasion s'offrait peut-être à moi de surprendre « Madame » en train d'accomplir quelque besogne ténébreuse et je ne voulais pas la manquer. Je rentrai prendre chez moi une longue mante de couleur sombre et m'en étant enveloppée, je me glissai de nouveau dans le corridor. À pas étouffés, je pris l'escalier de service par lequel je disposais à gagner le rez-de-chaussée, car je ne mettais pas en doute un instant que M^{me} Letellier s'y trouvât.

Pour ceux qui n'ont pas connu le « Bon Vivant », je dirai que cet escalier aboutit précisément dans le petit hall sur lequel ouvre le parloir de chêne. Avant d'arriver en bas, il y a un palier intermédiaire ; c'est à cet endroit où l'escalier

tourne sur lui-même. Sur ce palier se trouve appliquée à la muraille, une grande horloge de Hollande derrière laquelle on peut facilement se cacher ; mais, pour parvenir à l'angle qu'elle fait avec le mur, on est obligé de passer devant une fenêtre. Or, cette fenêtre est au midi, et il y avait lune cette nuit-là. Il me fallait donc être prudente.

Je m'arrêtai sur la dernière marche avant le tournant et je prêtai l'oreille. Aucun bruit ; tout était paisible comme cela se doit à deux heures du matin, dans une maison respectable.

Cependant, je ne sais quelles effluves mystérieuses montant du rez-de-chaussée, m'avertissaient qu'un être vivant respirait et se mouvait à quelques pas de moi. Les événements auxquels j'avais pris part depuis quelque temps, avaient exaspéré ma sensibilité nerveuse au point de recevoir à distance, des impressions définies. Je comprimais les battements de mon cœur, tant j'avais peur de me trahir. Je me la figurais, silhouette rampante et sinistre, dans le clair de lune, d'un mouvement de panthère en cage ou bien se penchant contre la porte du parloir, l'œil à la serrure...

Cependant, je voulais m'assurer, la voir. Comment faire ? Comment, franchir l'espace éclairé par la lune et visible du bas ? Je courais le risque d'être découverte, car celui qui fait le mal est toujours aux aguets. Il fallait d'abord chercher à distinguer quelque chose de l'endroit même où j'étais c'est-à-dire de l'angle saillant que formait l'angle de l'escalier. J'imaginai un moyen. Je pris en main de bas de ma mante et, relevant le pan jusqu'à la hauteur de ma tête, je l'avançai d'abord légèrement ; rien ne bougea. Après avoir respiré longuement, j'étendis le bras davantage, élargissant ainsi la surface de l'écran derrière lequel je projetais d'ob-

server. J'attendis encore un peu de temps. Circonstance favorable, le clair de lune diminuait d'intensité ; un nuage avait dû s'interposer entre l'astre des nuits et la terre. Un moment encore et l'obscurité allait se faire. J'avancai encore mon bras d'une inch²² et fut satisfaite de voir qu'une des fentes servant à passer les bras, qui y étaient ménagées, se trouvait au-delà à la saillie du mur. Comme je le prévoyais, la nuit se faisait tout à fait sombre.

Un bruit, le premier qui me parvint, bruit dont je ne pouvais déterminer la nature, mais qui provenait du hall, se fit entendre. Je tenais ma mante de la main gauche ; de la main droite, j'entrouvris la fente du manteau et, avançant la tête, je regardai.

« Madame » était contre la porte du parloir de chêne, un trousseau de clefs en main. Je compris alors ce que c'était que de grincement que j'avais entendu. Avec d'infinies précautions, elle essayait successivement chacune des clefs à la serrure, témoignant par des tressaillement d'impatience, la contrariété qu'elle éprouvait à ne pas réussir.

Il n'était plus besoin de bouger. Il n'y avait qu'à attendre, et si, par hasard, l'entreprise aboutissait, à bondir sur elle en la sommant de s'expliquer.

La lune reparut. Instantanément, elle se rejeta en arrière, dans un angle que s'éclairait pas la fenêtre du hall. J'attendais toujours.

Quand un second nuage passa, elle recommença son travail, sans plus de succès, d'ailleurs.

²² Mesure anglaise.

Trois fois, elle se livra à ce manège ; j'eus donc le loisir de me demander comment elle pouvait avoir tant de clefs à sa disposition. Elle ne se les était pas procurées dans le voisinage puisqu'elle n'avait pas quitté l'hôtel. Il fallait en déduire qu'elle les avait dans ses bagages. Une longue préméditation était donc à mes yeux un point établi, et mes suppositions n'étaient pas que des chimères.

Je ne m'étonnai pas de l'inutilité de sa tentative. J'avais fait adapter à la porte, une serrure très compliquée, capable de défier les rossignols des voleurs de profession.

L'obscurité était redevenue si épaisse que je ne voyais plus grand-chose. Le bruit cessa complètement, preuve que ma singulière cliente renonçait définitivement à crocheter la porte. Je ne tardai pas en effet, à l'apercevoir qui se dirigeait à pas de loup, vers l'escalier de parade.

Supposant qu'elle ne serait pas charmée de se trouver face à face avec moi dans de pareilles circonstances, je remontai en toute hâte et, comme le chemin à parcourir était plus court pour moi que pour elle, j'étais rentrée chez moi avant qu'elle ne fût arrivée au bout du corridor du premier étage.

Au matin, j'attendis avec quelque anxiété sa première apparition. Elle avait les yeux battus d'insomnie et le premier regard qu'elle me lança trahit une inquiétude assez vive. J'avais barre sur elle puisque je savais et qu'elle ne savait pas. J'avais donc eu le loisir de me composer un visage. À force d'exercice, je devenais comédienne accomplie.

— Je suis heureuse, Madame, de vous voir cette bonne mine. Votre fille s'est inquiétée cette nuit de ce que vous aviez quitté le lit, mais je l'ai rassurée en lui expliquant que

quelque vapeur importune vous avait obligée d'aller respirer un peu d'air frais.

Je débitai cette petite tirade, de l'air le plus innocent du monde ; bien m'en prit, car tout le temps que je parlais, elle tenait attachés sur moi des regards qui eussent traversé des murailles.

— Vous appréciez fort justement les faiblesses de notre sexe, répondit-elle négligemment. Oui, j'étais incommodée, en effet, et bien que ma fille, ne s'en soit jamais aperçue, j'ai souvent de ces insomnies. Cette fois, la crise fut si pénible qu'il m'a fallu me lever et sortir de la chambre. Je regrette vivement que vous ayez eu à souffrir par contrecoup, de mon indisposition.

Je l'assurai que, dans ma profession, il en fallait beaucoup plus que cela pour me gêner, et l'entretien en resta là. A-t-elle été ma dupe ? Avec une pareille femme, il est bien difficile d'affirmer quoi que ce soit. En tout cas, elle eut l'air entièrement satisfaite et ce fut de l'humeur la plus enjouée qu'elle alla embrasser sa fille, à l'apparition de celle-ci dans la salle-à-manger.

Cette aventure nocturne n'a fait qu'affirmer en moi le désir de surveiller « Madame » plus étroitement que jamais. Je vais changer de chambre dès ce soir. Je m'arrangerai pour que personne, sauf ma servante de confiance, ne le sache. J'élis domicile dans certain petit local de l'aile ouest, pas très éloigné du parloir de chêne.

CHAPITRE XX

LA TOMBE ANONYME

Le 11 octobre 1791. – Ce matin, la poste a apporté deux lettres pour ces dames. Curieuse de voir comment elles les recevaient, je les montai moi-même dans leur chambre.

Elles étaient assises en face l'une de l'autre, la mère lisant, la fille brodant. À la vue des lettres que je tenais à la main, elles se levèrent du même mouvement et « Mademoiselle » vint à moi.

— Donnez, donnez, dit-elle vivement.

Un flot de sang jeune et frais avait pour un instant, envahi ses joues pâles.

— De votre père ? demanda la mère avec un détachement trop affecté pour me paraître naturel.

La jeune fille secoua la tête. Un sourire exquis mais triste, rendit tout à fait charmante, sa délicate physionomie.

— Non, de...

Elle n'acheva pas ; fût-ce par réserve pudique, fut-ce par un signe imperceptible de sa mère, c'est ce que je ne puis dire.

— C'est bien, c'est bien, se hâta de dire M^{me} Letellier.

Et, me tournant le dos, elle alla à la fenêtre. Je compris qu'on me signifiait mon congé ; en hôtelière bien apprise, je

me retirai aussitôt, contente de savoir que « Mademoiselle » avait quelque part un soupirant, et que ses lèvres pouvaient sourire.

Cette constatation ne m'empêcha pas de la trouver le jour même plus pâle, plus mélancolique que jamais ; une fleur languissante, penchée sur sa tige.

— Elle est souffrante, me dit la mère, et, dans son état de santé. Ce haut escalier à monter la fatigue beaucoup.

« Ceci, me dis-je, est un mouvement d'approche. Attendons-en le développement. »

Mais ce développement ne vint pas aussi vite que je l'avais supposé. Deux jours s'écoulèrent sans qu'il fut de nouveau question de la fatigue de « Mademoiselle ».

Cela ne veut pas dire qu'il ne se passa rien d'important pendant ces deux jours. Un incident dont la connexité avec les faits précédents sautait aux yeux, se produisit au contraire.

Voici. Dans mon jardin, il y a une pierre. Cette pierre, une dalle funéraire²³, ne porte aucune inscription. Elle marque cependant l'endroit où dort du dernier sommeil, Honora Urquhart. Pour des raisons faciles à comprendre, personne, sauf la justice, Mr. Tamworth et moi, ne connaît le secret de cette tombe.

Personne, par conséquent, ne put répondre à M^{me} Letellier, quand, au cours d'une de ses fréquentes promenades

²³ « Head stone » pierre de tête. Il faut croire qu'à cette-époque, il était permis d'inhumer dans les propriétés privées aux États-Unis.

dans le jardin, elle demanda ce que signifiait cette pierre blanche. De la fenêtre de ma chambre, je l'avais vue arrêtée à cet endroit en interrogeant un domestique. Je descendis en toute hâte, et, sans affectation, je la rejoignis avant qu'elle ne se fut éloignée.

— Vous vous demandez, sans doute, lui dis-je avec toute l'apparence de la franchise, ce que recouvre cette dalle. Mais ce que recouvre généralement toute pierre de ce genre, Madame, un cadavre.

Elle frissonna ; ses paupières battirent faiblement mais en somme, il n'y avait rien que de très admissible dans l'émotion que produirait sur elle, une telle révélation. Tout le monde, à sa place, eût été ému. Ce n'était pas là que je l'attendais. Je voulais lui en dire assez pour surexciter sa curiosité et voir comment elle se comporterait sous l'empire de cette surexcitation.

— Vous m'effrayez, dit-elle d'un ton plus curieux qu'affligé. Une tombe en pareil lieu ! Quelque noir fidèle²⁴, quelque cheval favori, sans doute. On n'eût pas enterré hors, du saint lieu, une créature de Dieu.

— Ce n'est ni le corps d'un noir... ni celui d'un animal qui se trouve là, Madame.

Et satisfaite de l'effet que ma réponse avait produit, je retournai à la maison. M^{me} Letellier ne put se défendre de me suivre, et je m'y étais attendue. Non qu'elle persistât à

²⁴ Noir (black). À cette époque, on ne considérait pas plus un esclave noir qu'un animal domestique. Ceux auxquels on avait tenu, recevaient la sépulture, mais pas en terre bénite.

m'interroger ; elle était, beaucoup trop fine, trop astucieuse pour cela. Mais elle espérait certainement en apprendre davantage. Je lui laissai déployer ses moyens de séduction habituels et m'encourager à parler sans avoir l'air d'y tenir ; je n'ouvris plus la bouche sur le sujet, qui l'intéressait tant, ayant obtenu ainsi ce que je cherchais, c'est-à-dire l'ayant vivement intriguée, inquiétée, sans m'être livrée moi-même. Car j'étais sûre, absolument sûre de me trouver en présence du reptile le plus dangereux, et il n'y avait d'autre moyen de l'écraser que de l'attaquer avec ses propres moyens.

Nous rencontrâmes M^{lle} Letellier en rentrant. Dirai-je que la vue de ce visage pur, candide, amena en moi, une réaction violente ? Mon premier mouvement fut de m'interposer entre elle et sa mère, d'étendre le bras, de faire cesser tous rapports entre cet ange d'innocence et l'âme bourrelée de remords que je prêtais à la femme qui était près de moi. Si je ne cédaï pas à la tentation, c'est que d'abord, je voulais aller jusqu'au bout de l'entreprise et qu'ensuite, je fus désarmé par le spectacle de leur tendresse mutuelle. Si j'avais pu douter que les liens du sang unissaient ces deux femmes, je fus à ce moment, obligée de me dire que c'était bien là, la mère et la fille. La tendresse maternelle transfigurait positivement le visage inquiet, plein de mystère de M^{me} Letellier ; un pur rayon de la grâce céleste l'éclairait toutes les fois qu'elle abordait son enfant, ou qu'elle s'occupait d'elle, et il eut fallu posséder une âme de tigresse pour jeter le moindre trouble dans la confiance infiniment touchante dont on sentait celle-ci remplie à l'égard de l'auteur de ses jours.

— Oh maman ! fit « Mademoiselle » d'un ton de doux reproche, comme vous me délaissez !

— Chérie ! répondit la mère avec un élan passionné, je ne te quitterai plus, fut-ce pour faire un tour de jardin.

Elle la prit par la taille et l'entraîna vers l'escalier. Au pied des marches, elle se tourna vers moi pour ajouter :

— Pensez donc, chère Mistress Truax, à ce que nous pourrions faire pour lui éviter la fatigue. C'était d'un déménagement qu'elle voulait parler.

Le 15 octobre 1791. – « Madame », malgré la promesse faite à sa fille, continue ses promenades dans le jardin et il n'est pas difficile de voir que c'est la pierre funéraire qui continue à l'y attirer. Que j'aille le matin cueillir du raisin pour la table ou l'après-midi, des fleurs pour les vases ; du salon, je suis presque certaine de la retrouver dans une des allées qui convergent vers le mystérieux monument. Elle feint alors d'examiner quelque plante on de détacher un fruit des basses branches d'un pommier, mais je sais bien que ce n'est là qu'une attitude et que son but réel, son unique et tenace désir est d'arracher à cette tombe son secret. Ardente comme je le suis maintenant à resserrer autour d'elle, sans qu'elle en ait le soupçon, le cercle de ma surveillance, je ne manque jamais, en traversant le hall du premier étage, de m'arrêter à la fenêtre à la fenêtre donnant sur le jardin et de guetter ce qui s'y passe. Un jour ou l'autre, elle laissera bien près de la pierre, un lambeau du voile qui me dérobe encore le vrai mobile de sa présence ici.

Le 17 octobre 1791. – J'avais raison de compter sur ce nouveau moyen d'investigation. Jusqu'ici, « Madame » s'était bornée à rôder autour de la pierre ; ce soir, elle s'est enhardie, ou son impatience a été plus forte que la prudence.

Se croyant seule dans le jardin, elle s'est agenouillée près de la dalle, elle a commencé à écarter les hautes herbes qui la cachent en partie, et a passé sa main sur la surface de la pierre, comme pour y chercher la trace d'une inscription. Je ne l'ai pas laissé aller plus loin non que je craignisse un résultat quelconque à ce geste car il n'y avait rien à trouver, mais parce qu'il entraînait dans mon système d'enquête de la laisser dans l'incertitude et de soumettre ses nerfs à des chocs²⁵. J'ai donc fort bruyamment ouvert le châssis de la fenêtre derrière laquelle je me tenais. Elle se releva vivement et me lança un regard dont je devinai, plutôt que je ne vis l'acuité, car il faisait sombre déjà.

— Une belle soirée ! lui criai-je de loin, êtes-vous sortie pour admirer le coucher de soleil sur la rivière ?

— Oui, me répondit-elle du même ton, c'est, vraiment admirable. Et je la vis qui se dirigeait lentement vers la maison.

Même jour, minuit. – Nouvelle aventure nocturne. Il est tard et je suis bien lasse, mais il faut que je mette ceci par écrit, sans quoi il me serait impossible de dormir ; et puis demain, il arrivera peut-être autre chose.

Je suis allée me coucher à l'heure habituelle, mais je n'ai pas pu m'endormir. Entreprendre d'ébranler méthodique-

²⁵ Éléments ajoutés afin de suivre le texte anglais : « There are none; but I determined she should not be sure of this, so before she could satisfy herself, I threw up the window behind which I stood, making so much noise that it alarmed her, and she hastily rose. » (BNR.)

ment le système nerveux d'autrui est une tâche ardue et pour soutenir ce rôle, il faut soi-même avoir des nerfs à toute épreuve. Or, je ne suis qu'une femme, et l'atmosphère d'anxieuse attente, d'imminente catastrophe dans laquelle je vis, n'est pas faite pour me donner l'impassibilité dont j'ai besoin. Le changement de chambre peut être aussi pour quelque chose dans mon insomnie. Je suis l'esclave de mes vieilles habitudes et je ne me sens pas chez moi, privée des objets familiers qui, d'ordinaire, m'entourent, dans ce local exigü et étouffant. Je ne puis non plus oublier la situation de ma nouvelle chambre et cela n'est certes pas pour m'inviter au sommeil. Une simple cloison la sépare de la chambre secrète, c'est-à-dire que cette dernière se trouve placée entre le parloir de chêne et moi ; on peut donc imaginer l'effet que produit sur mes nerfs, le voisinage immédiat de ce lieu d'horreur.

J'étais donc couchée, mais éveillée quand tout à coup, sans qu'aucun bruit, aucune raison matérielle pût l'expliquer, je me sentis attirée vers la fenêtre comme par une force magnétique. Je plongeai mes regards dans le jardin ; la nuit était assez sombre et ma fenêtre assez mal située. Au bout de quelques secondes d'observation, je distinguai cependant sous l'ombrage d'une des allées, quelque chose, un objet animé et qui se déplaçait lentement. Je ne fus pas étonnée ; je m'y attendais. Sans perdre mon temps à déterminer la nature ou l'identité de l'objet en question. Je me vêtis et me glissai dans le couloir. Sûrement, une des portes du bas avait été ouverte ; laquelle et par quel moyen, c'est ce qu'il importait de savoir.

Je ne pris pas de lumière, et bien que je connusse assez bien les aîtres pour pouvoir me diriger les yeux fermés, je le

regrettai presque car ces incidents successifs, la chasse âpre et obstinée à laquelle je m'acharnais, agissaient, comme je viens de le dire, sur mon cerveau et sur mes nerfs fatigués, et me rendaient très impressionnable. Je n'avançais qu'avec crainte au milieu des ténèbres qui emplissaient le hall et les cages d'escalier, et il me semblait voir, parmi les gouffres d'obscurité qui, successivement s'ouvraient sur mon passage, des figures grimaçantes et des spectres aussitôt évanouis qu'aperçus.

Je ne laissai pas cependant de poursuivre mon chemin et de me livrer à mon inspection. La porte principale, celle de derrière et encore une autre qui se trouvait de côté, étaient dûment fermées et verrouillées. Restait la porte de la cuisine, qui donne également sur le jardin. Je ne fus pas surprise de la trouver entrebâillée. Je devinai tout de suite ce qui avait dû se passer. « Madame », depuis quelque temps, je l'avais remarqué, se plaisait à causer avec Chloé, la cuisinière. Je ne la soupçonnais pas de s'être laissé corrompre, mais elle avait dû, sans la moindre méfiance, apprendre à « Madame », le procédé de fermeture de la porte, peut-être même lui montrer l'endroit où elle mettait la clef. Je me promis d'éclaircir ce fait le lendemain, mais, pour le moment, cela importait peu.

La porte avait été ouverte et « Madame » était dans le jardin, c'était acquis. Je balançai sur ce que j'allais faire.

La suivre ? C'était risquer de me faire voir, brûler prématurément mes vaisseaux, et compromettre irrémédiablement mes projets. Attendre qu'elle rentrât et prendre ensuite conseil des circonstances ? Cela me parut le plus sage. Je ne risquais pas, d'ailleurs, une station très longue, car la température qu'il faisait et avec le vent du fleuve qui soufflait très

aigre cette nuit-là, il n'était pas probable qu'elle restât longtemps dehors.

Je supposais juste. À peine avais-je achevé de me consulter, que j'entendis grincer le sable de l'allée. Elle revenait. Je me blottis dans le coin le plus noir et je retins ma respiration : « Madame » ou plutôt l'ombre de « Madame », car c'est à peine si je distinguais sa forme, se glissait par l'entrebâillement de la porte : je vis celle-ci se refermer lentement, presque silencieusement et j'entendis le bruit que fait une clef tournant dans une serrure ; à ce bruit, en succéda un autre, celui que produit une barre de fer qu'on abat le long d'un panneau, et dont on assure l'extrémité dans une gâche. J'étais fixée. La promeneuse nocturne alla replacer la clef dans l'endroit où Chloé avait l'habitude de la déposer, et finalement, j'entendis ses pas feutrés, les pas d'un fauve errant dans la nuit, traverser la cuisine, gagner le hall et s'éloigner dans la direction du grand escalier.

Elle a, pour cette nuit, terrassé le spectre qui la tourmente, mais demain, le spectre la ressaisira.

De quelle nature est l'agitation qui dévore cette mystérieuse créature ? S'agit-il en l'espèce, de remords ou d'un projet criminel ? C'est, jusqu'à présent, ce qu'il m'a été impossible de déterminer. En tous cas, l'accumulation de ces menus faits, me confirme dans la conviction que le séjour de cette femme chez moi avait pour cause un objet important et depuis longtemps arrêté. Il est non moins certain que son âme est le siège d'un sinistre combat et que j'ai en face de moi une adversaire douée d'une force de dissimulation et aussi d'une audace peu communes. Que diraient mes hôtes s'ils voyaient comme moi, la lady hautaine, séduisante, auprès de qui ils s'empressent, rôder comme une hyène, sous

les rayons de la lune, autour d'une pierre funéraire dont elle cherche en vain à découvrir le secret ?

18 octobre 1791. – Ce matin, à peine au jour levé, j'ai couru dans le jardin examiner l'endroit où je suppose que M^{me} Letellier a stationné cette nuit. J'ai trouvé les alentours de la dalle nettement piétinés, mais ce qui m'a le plus vivement intéressée, c'est le fait qu'une certaine partie de la surface de la pierre portait encore des parcelles d'une substance blanchâtre qu'à l'examen, j'ai reconnu être de la cire plastique.

La raison de sa sortie nocturne m'est ainsi expliquée. Elle a été relever l'empreinte des aspérités de la pierre pour les étudier à loisir et savoir s'il ne s'y trouve pas la trace d'une inscription ancienne.

Quelle femme extraordinaire ! Quelle ingéniosité ! et surtout quelle opiniâtreté ! Je me sens reprise pour elle de cette admiration involontaire plus forte que la répulsion.

Quand elle se sera assurée que la pierre n'a jamais porté d'inscription, elle ne s'en tiendra pas là. Veillons donc avec plus de diligence que jamais.

Le 19 octobre 1791. – Elle ne s'en tient pas là, mais ses manœuvres, à présent, sont de nouveau dirigées du côté du parloir de chêne ; elle a tout à fait abandonné le jardin. Attendons-nous à une attaque plus directe.

CHAPITRE XXI

DANS LE PARLOIR DE CHÊNE

« Madame » s'est décidée à agir. Ce matin, elle m'a demandé si je ne pouvais pas lui donner une chambre au rez-de-chaussée en échange de celle qu'elle et sa fille occupent à l'étage. La raison, toujours la même. Sa fille, de plus en plus faible, ne pouvait supposer la montée de l'escalier.

Spontanément, je dis non ; puis, ayant l'air de me reprendre, j'ajoutai qu'il existait bien en bas un local à usage de chambre à coucher, mais que c'était un ancien salon, si mal situé, si mal meublé et dans un tel état de délabrement qu'il y avait longtemps que je n'osais plus l'offrir à mes visiteurs.

« Madame » me répondit, en dissimulant de son mieux son empressement !

— Oh ! nous ne sommes pas difficiles ! et puis la santé de mon enfant avant tout. Que je voie seulement les roses reparaître sur ses joues et je supporterai n'importe quel manque de confort. Où est située cette chambre ?

Je ne répondis pas directement à la question.

— En tous cas, fis-je comme me parlant à moi-même, il faudra au moins deux jours pour la rendre non pas confortable, mais seulement habitable. Le parquet y est effondré par place ; vous ne pourriez y marcher sans risquer un accident. Et puis, il faut savoir si la cheminée ne fume pas...

Elle était près de moi, et malgré son éternel sourire, je la sentais frémir d'impatience. Ce fut cependant d'une voix toujours aussi reposée qu'elle me coupa la parole.

— Oh ! si vous faites des embellissements, objecta-t-elle, il vaut mieux n'en plus parler. Mais je suis sûre que vous exagérez les choses. Voyons-la, cette chambre si laide, qui sait si nous ne trouverons pas du charme à sa vétusté même.

La promesse que je m'étais faite de ne plus passer le seuil du parloir de chêne s'envolait avec tant d'autres résolutions prétendues irrévocables. Mais cette fois, il y avait vraiment intérêt à y manquer.

Je courus chercher la clef, et précédant « Madame », pour lui montrer un chemin qu'elle connaissait bien, en réalité, je traversai le vestibule de l'aile ouest et ouvris la porte fatale. En m'effaçant à dessein pour la laisser entrer la première, je notai en elle, une imperceptible hésitation. Cela ne dura qu'un instant car elle pénétra dans le parloir avec la démarche paisible et noble qui lui était habituelle. Je l'épiais avec toute l'attention que l'on peut supposer. Son premier regard fut pour la cheminée, un regard rapide, aigu, et dont le résultat dut la satisfaire, car elle détourna les yeux sans affectation d'un autre côté, comme si elle n'avait eu d'autre occupation que de constater l'état des lieux. Pendant ce temps, j'étais allée ouvrir la fenêtre. Elle examina successivement le grand lit à baldaquin, les hautes chaises avec leurs grands dossiers tout raides, les tentures décolorées et le sombre lambrissage de chêne.

— L'endroit est un peu triste, en effet, déclara-t-elle, mais vous pourrez facilement lui donner un aspect plus riant avec quelques fleurs et un feu bien clair dans l'âtre. Il répondra mieux en tous cas, aux pensées de mon enfant, et je ne

serais pas étonnée qu'elle le préférât à la chambre ensoleillée du premier étage. Et puis, la fenêtre donne sur la rivière, et c'est toujours intéressant. Allons, c'est dit, n'est-ce pas ? Vous nous installez ici, n'est-ce pas, ma bonne mistress Truax ? Ah ! du moment que nous vous le demandons vous ne devez plus avoir de scrupules...

Je trouvais à part moi qu'elle avait une façon étrange de s'intéresser à la santé de sa fille, mais comme il entrait actuellement dans mes vues de les avoir sous ma main, je n'élevai que des objections de pure politesse et finalement, m'inclinai devant sa volonté.

Le 21 octobre 1701. – Je me félicite aujourd'hui d'avoir pris sur mes gens l'autorité absolue qu'ils reconnaissent. Je les dirige au doigt et à l'œil, et, dans la circonstance présente, leur passivité et leur discrétion me sont très utiles, indispensable.

C'est que, tandis qu'ostensiblement, je fais exécuter dans le parloir de chêne les réparations indispensables dans ma nouvelle chambre, un travail clandestin et très spécial dont il importe au plus haut point que « Madame » et sa fille n'aient pas le moindre soupçon. Il est donc heureux que mon personnel soit dressé à tout voir au besoin sans bavarder et à tout écouter sans entendre, car, si secrètement que j'agisse, j'aime mieux penser que personne chez moi, n'oserait m'épier et commenter mes actions.

Personne ne s'étonnera donc de me voir pénétrer ou sortir de la chambre contigüe au parloir de chêne, qui me servait d'une resserre à provisions et dans laquelle j'ai établi mes quartiers depuis l'aventure de la nuit du 10 octobre. J'ai mis Margery, ma dévouée servante dans la confidence. J'ai

confié à certain ouvrier du voisinage homme taciturne et sur la discrétion de qui je peux compter, la tâche délicate d'ouvrir un passage à travers le mur, car j'ai absolument besoin de pénétrer directement dans la chambre secrète avant que M^{me} et M^{lle} Letellier ne soient installées dans le parloir de chêne. De cet observatoire, je pourrai sans doute surprendre bien des choses. L'horreur que m'inspire le sinistre réduit est moins forte que ma curiosité.

Tout sera terminé ce soir, et l'ouverture dont je viens de parler, et les réparations dans le parloir.

Le 22 octobre 1791. – Celui qui m'eût dit que j'entrerais de ma propre volonté dans la chambre secrète, que j'y stationnerais pendant, des heures, je l'eusse traité de fou. C'est cependant ce qui m'arrive.

Ma première faction eût un résultat que je n'escomptais pas ! À vrai dire, je ne savais pas exactement à quoi je m'attendais. Mais, avant d'aller plus loin, procédons par ordre :

Après avoir installé mes voyageuses dans leur nouvelle chambre, je les informai que j'allais avoir le regret de leur dire au revoir pour quelque temps, attendu que je souffrais d'une affection chronique des yeux – ce qui était vrai – et que je sentais venir une de ces attaques qui m'obligeaient à me confiner dans un endroit obscur, sans plus communiquer avec le dehors ; c'est là que commençait le mensonge. M^{lle} Letellier parut en concevoir du regret, mais « Madame » ne sut pas, pour mes regards avertis, dissimuler la satisfaction que lui causait cette nouvelle. Cette constatation, en me confirmant dans mes soupçons, m'engageait à ne pas perdre de temps et à gagner tout de suite l'observatoire que je

m'étais ménagé. Je pris donc les dispositions dernières et courus m'enfermer dans ma nouvelle chambre.

Me glisser dans le réduit secret et appliquer mon oreille à la cloison, fut l'affaire d'un instant. Je n'attendis pas longtemps, et je pus, à ma grande joie, constater qu'à l'endroit où le panneau de chêne du parloir était mobile, on entendait tout ce qui se disait dans la pièce voisine.

Je ne m'arrêtai pas longtemps aux scrupules de conscience que soulevait en moi la bassesse d'un tel procédé d'investigation. Il me parut légitime d'user envers une femme que je savais astucieuse et animée sans doute d'intentions malfaisantes, des armes dont elle se servait elle-même.

Je dois dire que, pendant le cours de la première journée, je n'entendis rien qui fût de nature à m'éclairer. Les deux femmes ne tinrent que de rares conversations et sur des sujets indifférents, mais je ne me décourageai point : « Patience, me disais-je, quand la nuit vient, le cœur s'ouvre ; elles causeront ce soir de ce qui leur occupe réellement l'esprit. »

L'événement prouva que je n'étais pas mauvaise psychologue. Après le souper, quand tout commença à devenir silencieux dans l'auberge, et quand j'eus entendu ces dames rentrer chez elles, je repris mon poste d'écoute et je saisis l'intéressant entretien que l'on va lire. J'eus la grande satisfaction de voir que, seules entre elles, elles s'exprimaient en anglais, ce qui indiquait que cette langue devait être la langue maternelle de la mère tout au moins, car on revient toujours à ses origines dans l'intimité ou dans les circonstances importantes. Et c'était fort heureux pour moi, car le contraire eût miné du premier coup mon plan.

— Oh ! maman, disait la jeune fille avec un gros soupir, pourquoi refuser de me donner l'explication de cette hostilité. Pourquoi me dire : « Je ne veux pas qu'il t'écrive ; je ne veux pas que tu lui répondes », sans consentir à m'en fournir la raison ? C'est cela qui me tue. Placée entre ma tendresse pour vous et mon amour pour lui, votre silence obstiné me désespère. Je suis comme un enfant égaré qui entend la voix de sa mère dans la nuit et ne trouve pas de sentier pour aller la rejoindre.

— Il fut un temps où les filles s'inclinaient devant la volonté de leur mère sans exiger d'explication. C'est d'ailleurs votre père qui, le premier, vous a avertie qu'il ne consentirait jamais à votre union avec le marquis. Je ne fais que suivre ses instructions.

— Sans doute, maman, aussi, ce n'est pas pour essayer de vous les voir enfreindre que je vous adresse mes supplications. Une raison, un motif de ce refus, voilà tout ce que vous demande ma tendresse. Vous le voyez, mes bras vous enlacent, mes larmes mouillent votre joue ; se peut-il que vous me laissiez me retourner contre la muraille et mourir de chagrin, sans m'avoir secourue ?

— Je n'y puis rien.

Était-ce bien « Madame » qui venait de prononcer ces mots ? Je fus un moment à me le demander, tant l'expression tragique, découragée, sombre de sa voix correspondait peu au ton mesuré, plein d'assurance et de douceur qui lui était habituel.

— S'il était indigne de moi ! s'écria la jeune fille. Si vous pouviez formuler un grief contre un homme qui possède tout ce qu'on peut attendre d'un gendre : naissance, fortune, beauté, mérites !... Mais non, vous ne le pouvez pas ! Vous-même l'avez hautement distingué quand il nous fut présenté.

— Le marquis est un jeune homme accompli, je l'avoue ; mais les plus sérieuses considérations s'opposent, je vous le répète, à ses prétentions : nous avons projeté pour vous, vous ne l'ignorez pas, un autre mariage...

— Armand Thierry ! interrompit violemment la fille, ce roturier, ce révolutionnaire ! Jamais, maman, jamais je ne serai sa femme !

— Et c'est pourquoi nous vous avons éloignée, pourquoi vous êtes ici ; pour que vous ayez le loisir de réfléchir et de comprendre que là où la sagesse de vos parents a décidé, là se trouve pour vous le vrai bonheur. Soyez assurée que nos raisons, bien que nous ne puissions vous les donner, sont bonnes. Ce n'est pas par tyrannie...

Un silence se fit et j'entendis le pas de « Madame » parcourir la chambre de long en large.

— Je sais que cela n'est pas par tyrannie, soupira la pauvre enfant, interrompant ainsi sa mère. La tyrannie, je l'aurais comprise en en souffrant, mais s'il n'y a pas tyrannie, il y a mystère, et c'est justement ce qui m'affole. Pourquoi, vous et papa, mettez-vous du mystère dans votre vie si limpide et si noble ? Pourquoi semer ce ferment de méfiance entre gens qui s'aiment comme nous nous aimons ? Je ne sais rien, je ne suspecte rien, et cependant...

— Honora ! — Ce nom de baptême, je l'entendais pour la première fois. Il me frappa comme si j'eusse reçu un choc en

pleine poitrine. Était-il possible que cette jeune fille portât le même nom que... La coïncidence, en tout cas, était plus que singulière. – Honora, votre imagination vous entraîne hors des bornes du respect.

Je n'écoutais plus. Ce prénom d'Honora renversait encore une fois mes hypothèses... Si la femme, objet de ma surveillance, était... ce que je soupçonnais qu'elle était, elle aurait choisi, pour son enfant, toutes les appellations, exceptée celle-là !

Alors, quelles étaient ces deux femmes ? Des amies d'Honora Dudleigh, venues pour venger sa mémoire ? Absurde ! J'étais déroutée.

— Nous vous avons chérie... – La mère continuait à chapitrer sa fille. – Nous avons été au-devant de vos moindres désirs. Depuis le jour de votre naissance, nous vous avons prodigué les trésors de notre tendresse. Pour la première fois, nous vous demandons le sacrifice de vos goûts ; ne suffira-t-il pas que nous vous disions : « Il le faut ? »

La voix de M^{me} Letellier s'était faite tendre, humble presque. Quel puissant et terrible motif avait-elle donc d'obtenir le renoncement de son enfant dans un cas aussi grave ?

— Cela suffirait, chère maman, si ce sacrifice était de nature à combattre en moi une passion indigne, si je voulais le pire et que vous m'ordonniez d'accepter le mieux. Mais quelle comparaison établir entre le prétendant de votre choix et l'élus de mon cœur ? Ce n'est donc pas la question de personne qui vous fait agir. Quoi ? Je ne suis plus une enfant. Si pénible que soit votre motif, si impérieuse que soit l'obliga-

tion, je saurai prendre ma part de votre peine ; je suis de votre race, ma mère ; bon sang ne peut mentir...

M^{me} Letellier qui s'était remise à arpenter la pièce, s'arrêta brusquement au dernier mot. Elle était tout près de la cloison, et je l'entendais respirer avec effort. Elle souffrait elle-même beaucoup de ce débat, c'était évident.

— Papa est riche, continua Honora, il n'a donc pas besoin de chercher pour moi une alliance profitable à ses intérêts. D'ailleurs, la fortune du marquis est honorable et...

— C'est assez ! ordonna la mère en s'avancant au milieu de la pièce. Et cela passe la mesure. Êtes-vous sûre seulement d'aimer le marquis ? Et ne s'agit-il pas là, à votre insu, d'une de ces passionnettes d'adolescente dont l'imagination et non le cœur fait tous les frais ? Vous ne l'avez vu que rarement ; vos relations en sont restées à quelques courtes entrevues et le sentiment est bien neuf pour être profond. Vous oublierez.

— Jamais, maman... — L'accent seul de cette réponse suffisait à prouver que M^{me} Letellier se trompait en traitant d'enfantillage les sentiments de sa fille. — Au surplus, je répondrai par la sincérité à la méfiance. Je vais vous révéler ce que j'avais tenu jusqu'ici enseveli au plus profond de mon cœur avec un soin jaloux. C'était mon cher secret, ce premier secret que la jeune fille ne livre à personne, pas même à sa mère... J'y renonce puisque vous m'y forcez. Apprenez donc dans quelles circonstances extraordinaires j'ai connu le marquis de la Roche-Guyon.

— Ce n'est donc pas à ce grand bal où il vous fut présenté ?

— Non, maman.

— Les filles sont toutes les mêmes. Vous croyez les connaître et un jour vient où vous vous apercevez que ce n'est plus vous mais un étranger qui tient en main la clef de leur âme.

— N'est-ce pas Dieu qui le veut ainsi, chère mère ? Si, ce soir-là, vous m'aviez observée plus attentivement, vous n'auriez pas eu beaucoup de peine à deviner que j'avais déjà rencontré le marquis. Une première présentation n'amène pas sur les joues d'une jeune fille, une rougeur pareille à celle qui, ce soir-là, envahit les miennes.

Vous me rendrez cette justice, maman, que je me suis toujours confiée à vous, jusqu'ici comme à la plus tendre, à la plus indulgente des amies. Votre visage si plein de bonté, de tendresse, m'y invitait d'ailleurs et lui seul aurait suffi à provoquer ma confiance si ma piété filiale ne m'y eut pas naturellement portée. Je ne dirai pas qu'il en ait été de même pour papa... Ne m'interrompez pas... laissez-moi soulager mon cœur. Papa, si bon qu'il ait toujours été pour moi, m'a sans cesse inspiré cette affection respectueuse et un peu craintive de l'enfant en présence du maître aimé, mais redouté. Est-ce son front si souvent soucieux, sa gravité, les alternatives d'exubérante gaieté et de tristesse profonde que nous remarquons en lui qui m'en imposaient ? C'est fort probable.

Quoi qu'il en soit, c'est vers vous qu'allait mon besoin naïf d'épanchement...

Après un silence, et comme si elle eût senti la nécessité de rassembler ses idées, elle poursuivit :

— Que se passa-t-il donc en moi, quelles dispositions inconnues s'emparèrent donc de mon cœur pour qu'une simple

rencontre, un seul coup d'œil fissent tout à coup de moi un modèle de dissimulation ?...

J'étais à ma fenêtre ; il passa dans la rue, et l'effet que produisit sur moi sa vue m'éclaira plus, en une seconde, sur la vraie signification de la vie, que n'avait pu le faire la patiente sollicitude de vos enseignements. Et voilà, pourquoi je n'avais plus de confidences à vous faire, plus de conseils à vous demander. Vous l'avez vu depuis, vous avez pu juger de ses avantages extérieurs. Le jour où il m'apparut pour la première fois, je le considérai moins comme un jeune homme plus ou moins beau que comme une entité, le prototype et le modèle de la grâce et de la noblesse masculine. Il ne me vit pas, ou du moins, ne manifesta pas par le moindre regard qu'il m'eût vue, et je le préfèrai ainsi. Je l'avais vu, moi, et j'avais de quoi rêver comme rêvent une fois en leur vie, les jeunes filles, comme vous avez rêvé, maman...

À sa démarche, à la distinction et à la fierté naturelle de ses manières, je le crus noble ; à sa jeunesse, je le supposai libre ; à la sympathie involontaire que je lisais dans les regards que lui jetaient les passants, je le sentis heureux et bon. Que fallait-il de plus ?

Une impression de si courte durée n'aurait cependant pas pu laisser de traces bien profondes, et le temps, le manque d'aliment nouveau, se fussent nécessairement chargés de les effacer, si le hasard, un événement fortuit, n'étaient venus les graver dans mon cœur en marques cette fois indélébiles.

— Un événement ?

— Oui, maman vous vous rappelez le jour où vous m’envoyâtes avec Cécile, prendre ma première leçon de broderie au tambour, chez M^{me} Douay ?

— Si je me rappelle ! Oh ! ma chère enfant ! Ce jour affreux où vous et votre amie avez failli perdre la vie dans l’accident le plus extraordinaire...

— Et où je suis rentrée à la maison si pâle et si défaite que vous vous êtes évanouie à votre tour ? Eh bien, chère maman, je n’avais reçu, ce jour-là, aucune blessure, sinon au cœur ; mais cette blessure-là, je ne devais plus en guérir, car c’était la grandeur d’âme, la sublime générosité, le courage héroïque du marquis qui me l’avaient faite.

— Et vous ne m’avez rien dit de tout cela, alors ? C’est mal, Honora ! c’est mal.

M^{lle} Letellier dut voir sa mère mal à l’aise, car elle interrompit son récit pour dire :

— Vous avez froid, chère maman, vous frissonnez et votre visage est bien pâle. Prenez ce châle, laissez-moi en envelopper vos épaules.

— C’est bien ! c’est bien ! répondit M^{me} Letellier avec une impatience évidente, ne me tenez pas plus longtemps en suspens ; comment avez-vous rencontré le marquis chez cette dame ?

— C’est par un concours de circonstances les plus étranges... Tout vient d’une étourderie de Cécile. M^{me} Douay, à ce que nous avait dit la concierge, habitait, au 4^e étage, mais elle compta mal, s’entêta dans son erreur, et sonna au cinquième. Sans nommer la personne ni expliquer le motif de notre visite, nous demandâmes si « Madame »

était là à la servante qui, sans répondre, nous introduisit au salon et se retira aussitôt. Il n'est pas surprenant que cette fille ait partagé notre méprise. Nous commencions à nous étonner que le professeur de broderie tardât tant à paraître, quand un bruit de voix, venu de l'étage supérieur par la fenêtre ouverte, attira notre attention, au point de nous faire perdre de vue l'objet de notre présence, et le temps écoulé.

Deux hommes causaient d'un ton animé, deux hommes jeunes, selon toute apparence, et bien que je ne pusse les voir, je décidai, à la voix sonore, harmonieuse et franche de l'un d'eux, que celui-là était un être loyal et bon, tandis qu'à l'accent railleur, tranchant, et parfois doucereux de l'autre, je me le figurai infiniment moins sympathique. Le premier disait :

— Je ne me serais pas attendu à cela.

— Si vous aviez pu le prévoir, répondait le second, je n'aurais pas le plaisir de vous voir ici en ce moment. Il y a peu d'hommes qui courent volontairement au-devant de la mort, d'une mort obscure tout au moins ; or, vous pouvez déjà vous considérer comme défunt, puisque j'ai juré de vous tuer quand l'horloge sonnera trois heures, qu'il ne s'en faut que de dix minutes et que vous n'avez pas d'arme pour vous défendre.

Vous pouvez vous imaginer, chère maman, quelle terrible émotion produisirent en nous ces paroles. Nous nous regardions, absolument pétrifiées et sans oser prendre un parti. Nous ne savions que retenir notre souffle et attendre dans une anxiété mortelle, la suite du débat. La réplique du premier interlocuteur arriva, nette, vibrante, sans nombre d'une nuance indiquant la frayeur.

— Vous êtes un gentilhomme et non un assassin. Comment pouvez-vous concilier un acte comme celui que vous méditez et le souci de votre honneur ? Votre conscience, si elle n'est pas morte, doit vous montrer la lâcheté d'un pareil guet-apens.

— Ce qui n'est pas illégitime en tout cas, reprit le second d'une voix où perçait la haine et l'amertume, c'est le motif de mon inimitié. Vous aviez promis d'épouser M^{lle} de Fontaine, et hier, à trois heures... ne niez pas, j'étais là... hier, vous avez formellement déclaré forfait de votre parole. C'est une insulte qui demande du sang ; le sang sera donc versé. Je vous ai donné vingt heures pour réparer le tort fait à cette noble jeune fille. L'heure va sonner et vous ne l'avez pas réparé. Vous paierez cet affront de votre vie.

— Que me dites-vous là, et de quel spécieux prétexte prétendez-vous couvrir une soif personnelle de vengeance ? C'est M^{lle} de Fontaine elle-même qui a exigé de moi la rupture de cet accord. Je n'ai fait que me conformer à ses ordres en me dégageant de liens qu'on nous avait imposés malgré notre volonté, de liens qui ne devaient faire ni son bonheur, ni le mien.

— Et vous, de quel droit prétendez-vous agir au nom d'une jeune personne encore mineure ? N'a-t-elle pas un tuteur, et ne pourrais-je moi-même ?...

— Vous ?

— C'est vrai, excusez-moi, je ne me suis pas encore présenté ! Marquis de la Roche-Guyon.

Honora ne put aller plus avant ; une exclamation de sa mère l'avait interrompue.

— Le marquis ! et vous prétendez que c'est le modèle des hommes ?

— Prenez patience, ma mère. Veuillez considérer que c'est la voix railleuse, la voix cynique et haineuse qui prononça ce nom ; la voix du marquis n'est ni railleuse ni cynique. Ces mots furent cependant prononcés. Dans mon ignorance des personnes, je ne pouvais prévoir l'effet que devait produire cette déclaration. L'effet fut immédiat, et inattendu. Le premier interlocuteur s'écria d'une voix indignée :

— Imposteur ! Puis, après un silence, et comme se reprenant, il ajouta : Je ne connais qu'un homme qui aurait eu, à part lui, le droit de porter ce nom et ce titre.

— Et cet homme ?

— C'est mon cousin, le fils du marquis défunt, qu'on suppose mort depuis longtemps, et dont le décès vient d'être légalement reconnu.

— Et le témoignage de vos yeux vous suffit pour affirmer que je ne suis pas ce cousin ? Présomptueux ! Ai-je donc tant souffert pour que la souffrance m'ait changé à ce point ? Regardez-moi plus attentivement, Louis, et dites si votre mémoire ne vous rappelle pas mes traits ? Vous doutez encore ? Voyez cette cicatrice.

— Isidore !

Je ne comprenais pas alors toute la valeur de cette reconnaissance, mais j'appris plus tard que le marquis, je parle du nôtre, venait à peine d'entrer en possession de son titre ; que le fils du feu marquis avait disparu, en effet, depuis un temps considérable, et que la cour avait envoyé son cousin

en possession du titre et de l'héritage. Le feu marquis, d'accord avec la famille de mon héros, avait convenu d'un mariage entre celui-ci et sa fille, M^{lle} de Fontaine. Les deux jeunes gens ne s'aimaient pas. Le premier acte du nouveau marquis avait donc été de libérer sa cousine d'une obligation que le testament lui-même indiquait. Le fils, c'est-à-dire le légitime héritier, était alors revenu, contre toute attente, et avait, sans s'être fait voir, surpris la scène de ce renoncement, sans en admettre le généreux motif.

Je ne savais pas alors quelle déception profonde devait causer à celui que nous n'avons jamais cessé d'appeler le marquis, un si extraordinaire revers de fortune, aussi ne pus-je me rendre compte de la sérénité d'âme qu'il lui fallait posséder pour s'exprimer comme il le fit à cette heure pénible.

— Soyez le bienvenu, Isidore, dit-il ; puis il ajouta : Même si vous persistez à venir à moi, l'épée à la main.

Nous commencions à nous flatter que tant de désintéressement, tant de grandeur allaient désarmer son ennemi, car un silence aussi long s'établissait au-dessus de nos têtes, mais nous n'avions pas estimé à sa valeur, la détermination sinistre, la furieuse rancune dont ce dernier était en réalité animé, il allait nous en donner la mesure.

— Louis, s'écria-t-il, vous avez toujours été mon mauvais génie. Depuis notre enfance, vous vous êtes toujours mis en travers de mon chemin ; j'ai détesté votre force, votre beauté, vos talents. Enfant, puis adolescent, je dévorais en silence ma jalousie ; plus tard, quand nous avons été hommes tous deux, je me suis pris à vous haïr ; et quand, après cinq ans d'absence, je vous retrouve plus heureux, plus brave que jamais, cette haine se change en une rage folle, et

j'ai peine à attendre les cinq minutes que je vous ai accordées avant de lever mon pistolet et de faire feu sur vous.

— Ainsi, vous l'avouez ! c'est bien votre haine pour moi, et non votre affection pour votre sœur qui vous a conduit à me tendre ce piège. J'aurais cru que votre rancune eût été satisfaite par le changement que votre retour apporte dans ma vie. Du marquisat de la Roche-Guyon à une simple commission de capitaine dans les Gardes de Sa Majesté, il y a cependant un degré à descendre, Isidore. La supériorité que ce changement vous confère sur moi ne suffit-elle pas à calmer votre envie ?

— Rien ne peut l'éteindre que votre mort. Vous m'avez dépouillé de trop de choses ; d'abord de la considération du monde qui allait à vous tout entière ; de la confiance de ma mère qui vous appelait toujours à ses conseils, enfin, de l'amour de mon père qui vous aimait mieux que moi, son propre fils. C'est la raison qui me fit quitter la maison paternelle et quand, naufragé, capturé par les barbares, je me vis jeter dans un cachot en Orient, ma plus grande part des misères vint moins des tortures physiques que j'endurais que de la pensée que mes parents ne me pleureraient pas et que mon père mourrait en paix à la pensée que son titre et sa fortune iraient après lui à un homme plus près de son cœur que moi-même. Oh ! j'ai eu le temps et les raisons de nourrir ma haine ! Cinq années de captivité donnent des loisirs, et sur chaque pierre de la muraille, sur chaque dalle de ma prison, je levai mes mains décharnées et chargées de fer et je jurai que si jamais je m'échappais de cet enfer, que si jamais je revoyais la maison de mes pères, j'étancherais dans votre sang, la soif de vengeance qui me dévorait. Me blâmerez-vous encore d'en avoir trouvé le moyen ?

— Je ne blâme pas, vous êtes en démente ; on ne blâme pas les fous. Je ne vous crains pas non plus, car je suis seul au monde et n'ai pas grande raison de tenir à la vie. Mais je vous plains parce que vous avez souffert et je me défendrai parce que les remords de m'avoir assassiné ne feraient qu'ajouter à vos souffrances.

Cet inaltérable sang-froid mit le comble à la fureur d'Isidore de la Roche-Guyon, puisque c'est ainsi qu'il faut le nommer. C'est en grinçant des dents qui s'écria, d'une voix étranglée par la rage :

— Je ne veux pas de votre pitié et je me ris de vos avertissements. Croyez-vous que mes précautions ne soient pas prises ? Rien, ni personne ne peut vous sauver. Nous sommes seuls au sixième étage. Au-dessous de nous, il n'y a que des femmes et si vous appelez par la fenêtre, je vous aurai couché par terre avant que votre voix n'ait été entendue dans la rue. Peut-être vous consolerez-vous de mourir en pensant que la main du bourreau ne sera pas longue à s'appesantir sur mon épaule. Perdez cette illusion dernière. Avez-vous remarqué que cette maison est double et que la chambre dans laquelle nous nous trouvons, repose sur d'autres fondations et des murailles indépendantes de celles qui se trouvent au-delà de cette porte ? Aussitôt ma vengeance satisfaite, je m'élance à travers l'appartement, je gagne un escalier qui n'est pas celui par lequel vous êtes monté et je sors par une autre porte, dans une autre rue. Qui me soupçonnera ? L'impunité m'est acquise. Préparez-vous à mourir, vous n'avez qu'une minute !

— C'est ce que nous allons voir ! tonna le malheureux jeune homme. Un piétinement comme celui qui peut être produit par deux hommes luttant ensemble, ébranla le plan-

cher et de larges fragments de plâtre, se détachant du plafond, tombèrent sur nos têtes. Le meurtrier, espérions-nous, s'était laissé surprendre.

Rendue à nous-mêmes par l'urgence même du péril que courait l'un des antagonistes, nous nous étions levées, et j'allais me précipiter vers la porte pour appeler au secours, quand, brusquement, Cécile me saisit par le bras, en me désignant la fenêtre. Interdite, je suivis la direction de son regard figé par une indicible épouvante, et vis que le linteau de cette fenêtre s'infléchissait d'une manière continue et formait une courbe de plus en plus accentuée. Je ne comprenais pas encore la signification de ce bizarre phénomène, mais il est évident que Cécile l'avait compris, car, se rejetant brusquement en arrière, sans me lâcher le bras, elle m'entraîna avec elle dans le vestibule où l'on nous avait reçues. Il était temps. Les poutres qui supportaient le parquet du salon, celles du plafond, faisaient entendre des craquements sinistres ; les murailles se lézardaient... Un moment plus tard, avec un bruit de tonnerre, tout se disloquait, et la façade entière de la maison s'abîmait dans un nuage de poussière. À la place où nous nous tenions une minute auparavant, nous n'avions plus devant nos yeux, qu'un gouffre effrayant où subsistaient à peine quelques débris de boiseries et, quelques crampons de fer restés fixés à la muraille interne.

Comment étions-nous encore en vie ? Comment un instinct miraculeux avait-il poussé Cécile à gagner l'étroite plateforme où nous nous tenions serrées l'une contre l'autre, folles et muettes d'épouvante ? C'est ce que je n'essaierai pas de vous expliquer. Quant au fait matériel de notre salut, il provenait de ce que l'antichambre faisait déjà partie du bâtiment d'arrière, et que le mur de soutien n'avait pas été entraîné par la chute du corps de logis de la façade.

Là n'étaient pourtant pas terminées nos épreuves. Notre second mouvement, vous le pensez bien, avait été de nous précipiter vers l'escalier. Hélas ! la porte en était fermée en dehors. Comment, pourquoi ? Je ne l'ai jamais su positivement, mais j'ai pensé depuis, que la servante, en s'enfuyant, avait donné un tour de clef derrière elle comme pour mettre, en vertu de l'égoïste et stupide instinct de la conservation, un obstacle tangible entre la mort et elle.

Quoi qu'il en soit, Dieu, qui nous avait sauvé d'un péril imminent, ne voulait pas, sans doute, que nous perdions rien du drame dont le hasard nous avait fait surprendre la première phase.

Devant l'impossibilité de gagner l'escalier, nous nous étions rejetées le plus loin possible de l'abîme, et nous attendions, colées contre la porte, qu'un secours nous arrivât. Horreur ! ce que nous endurions d'angoisses à ce moment funeste, n'était rien en comparaison du spectacle qui s'offrit alors à nos yeux. À quelques pas au-dessus de nous, la silhouette de deux corps humains s'interposait entre notre œil et la lumière du ciel. L'un des deux hommes se balançait au-dessus du gouffre, cramponné de ses deux mains à un morceau de poutre resté encastré dans la muraille ; l'autre, perché sur lui, se tenait comme par miracle, sur une sorte de plateforme, une dalle de cheminée, à ce que je crus voir, qui, de même, s'était trouvée fortement engagée dans le mur du second corps de bâtiment, et avait résisté. Quelle ne fut pas ma surprise, et l'avouerai-je, mon émotion profonde en reconnaissant dans ce dernier, dont la situation périlleuse était cependant la moins désespérée des deux, le jeune homme dont la tournure, les traits, la noble élégance avaient éveillé en moi, le trouble dont je viens de vous parler !

Une pareille scène ne pouvait se prolonger. J'emploi, à vous la raconter, de trop longs instants, mais, en réalité, elle ne dura que l'espace de quelques secondes.

— Ne perdez pas courage, Isidore ! criait-il à celui qui tout à l'heure encore, voulait l'assassiner. Tenez bon. Je vais sauter sur la poutre et je vous aiderai à remonter. Courage, j'arrive ! Et joignant l'exemple à la parole, nous le vîmes se redresser sur l'étroite saillie qui lui servait de refuge, et prendre son élan. L'effroi que me causa pour lui cette tentative héroïque fut plus fort que toute autre considération. À mon tour, je jetai cet avertissement dans l'espace :

— Ne faites pas cela ! Arrêtez ! C'est votre ennemi ; c'est un assassin ; n'exposez pas vos jours pour le sauver !

Oui je proférais ces mots, moi qui, de ma vie, n'ai eu une pensée criminelle.

Mais il me répondit, aussi calme que s'il se fût trouvé en complète sécurité :

— C'est parce qu'il est mon ennemi que je veux le sauver !

Sans chercher avoir d'où lui était venue cette exclamation, cet homme antique, ce héros poursuivit son entreprise. Se ramassant sur lui-même, il mesurait déjà son élan, quand Cécile, tout à fait égarée par la frayeur, s'écria à son tour :

— Et pour le sauver, lui, nous laisserez-vous périr ?

— Que Dieu vous aide ! À vous ensuite, mais à lui d'abord, parce qu'il n'est pas en règle avec son juge.

Il sauta et retomba sur la poutre, qu'il tint solidement embrassée. Son indigne cousin, dont les forces fléchissaient visiblement, eut la force de lever les yeux et murmura :

— Oh ! Louis !

Alors, maman, commença le plus effroyable travail de sauvetage que jamais homme ait accompli. Louis, laissez-moi désormais lui donner ce nom, s'avança en rampant jusqu'au-dessus de l'endroit où se cramponnait encore Isidore. Cessant de se tenir des mains à la poutre, et se penchant de côté, il réussit à saisir fortement l'un des bras de celui-ci, et à l'élever peu à peu jusqu'à ce qu'il pût placer son coude sur l'appui que lui offrait la surface supérieure de la solive. Nous commencions à croire qu'un nouveau miracle allait s'accomplir, que le misérable allait échapper au châtiement, quand soudain, sans que Louis ait eu le temps ni le pouvoir de l'empêcher, Isidore de la Roche-Guyon, échappant d'un brusque mouvement à l'étreinte généreuse de Louis, se laissa choir dans la vide, en jetant ce dernier cri de haine et de rage : « Vous avez gagné, Louis ! » Nous vîmes avec horreur son corps tournoyer dans l'espace et s'abattre au milieu des décombres, tandis que de la rue, montait une clameur d'épouvante.

J'aurais dû m'évanouir, mais une force surnaturelle me soutenait. Je regardais le marquis et pour la première fois, il me regarda. Je vis l'expression de désespoir dont ses traits étaient empreints s'adoucir progressivement à ma vue et quelque chose comme un sourire entrouvrir ses lèvres. Je compris alors que, de ce gouffre de mort, l'amour s'élevait, et que ce regard échangé dans d'aussi funestes circonstances, nous fiançait à jamais. Il se pouvait, que ce jamais fût

une seconde, car nous pouvions périr d'un instant à l'autre, mais il signifiait quand même éternité.

Louis, sans plus hésiter pour nous qu'il n'avait hésité pour son parent infortuné, revint en arrière, toujours chevauchant sur la poutre dont le pied aboutissait justement au-dessus du palier où nous nous tenions. Quelle minute de terrible anxiété ! Il se laissa glisser, et, suspendu par les mains, le corps au-dessus du vide, il réussit, par un rétablissement des reins d'une agilité merveilleuse, à sauter dans l'antichambre. Enfoncer la porte d'un violent coup d'épaule ne fut pour lui qu'un jeu. Un moment plus tard, nous étions dans la rue.

Mais, avant de nous remettre aux mains de la foule empressée à nous prodiguer ses soins, il avait eu le temps de murmurer à mon oreille :

— Je suis Louis de Fontaine, et jamais je ne me serais pardonné de sacrifier au sauvetage d'un démon de haine et de perfidie, l'ange de pureté et d'innocence que le sort m'a fait rencontrer dans une si terrible circonstance.

Voilà mon histoire terminée, chère maman. Comprenez-vous à présent pourquoi j'ai donné mon cœur à cet homme, et vous étonnerez-vous encore que je me refuse à trahir ma foi ?

Quelles avaient pu être les pensées de la mère pendant ce récit dramatique ? Quels arguments nouveaux allait-elle pouvoir opposer à un amour si pur, si noblement motivé ? J'étais portée à supposer que ce n'était pas dans son propre passé qu'elle était, en mesure de les trouver.

— Mon enfant ! Mon enfant ! Ce fut là tout ce qu'elle songea à répondre à l'interrogation qui formait la conclusion du plaidoyer de sa fille ; mais cette exclamation répétée partait d'un cœur évidemment torturé par les affres de la plus cruelle incertitude.

— Vous comprenez, chère maman, continua Honora quand elle vit que sa mère ne répondait pas à sa question, quelle a été ma surprise, mon chagrin, quand je vous vis, ainsi que papa, accueillir la cour discrète dont Louis m'honorait, avec froideur, presque avec hostilité, quand je m'aperçus que vous favorisiez les vues d'un autre, et quand, enfin, je fus brusquement arrachée à Paris, à mes amies, à mon amour, hélas ! pour entreprendre avec vous, ce long et mystérieux voyage sur mer. Tout, dans votre conduite à mon égard m'étonne, m'inquiète. Pourquoi ce départ précipité, pourquoi cet incognito ? Parlez, maman, je vous ai tout confié, moi !

— Je n'ai qu'un mot à dire, il faudra vous en contenter, ma fille : Plut à Dieu que votre cœur eût été touché par un homme de naissance obscure, plutôt que par un La Roche-Guyon... Son mérite et l'éclat de son nom sont précisément ce qui lui nuit le plus à nos yeux ! Me forcerez-vous à m'expliquer davantage ?

— J'entrevois dans vos paroles, un monde inconnu de douloureux mystère ; je ne vous questionnerai plus, ma mère, et si devant l'appel définitif et solennel que vous semblez faire à mon renoncement, je m'incline en victime sacrifiée à la tranquillité de ses parents, je vous demande en retour de me laisser vivre dans le célibat, de ne pas manquer du moins, à la foi jurée...

— Cependant...

— Ne protestez pas, maman ; souvenez-vous de votre jeunesse, de votre temps de fiançailles, et laissez-moi croire que si un sort cruel vous eût empêchée d'épouser mon père, vous auriez demandé à la solitude, à la retraite, la force de vous résigner à un si dur sacrifice. Je me suis plu si souvent, à me représenter cette heureuse période de votre vie où toutes vos pensées allaient vers celui qui devait plus tard, être votre tendre époux. Et quand je vous voyais assise auprès de lui, dans la chaleur douce du foyer familial, je ne m'étonnais pas de la mélancolie fréquente étendue sur vos traits. « Elle songe, me disais-je, aux jours où son amour naissant emplissait de joie son jeune cœur ; elle ne regrette pas le passé, parce que le présent et l'avenir sont pour elle et pour lui, faits d'affection mutuelle inaltérable ».

J'aurais donné un monde pour voir l'attitude qu'avait la mère pendant que son enfant évoquait au gré de ton imagination aimante, un tableau qui n'était peut-être pas celui qu'elle pouvait se faire elle-même. J'écoutais, dans l'espoir qu'un soupir, une exclamation involontaire vint me fixer sur ce point angoissant. Quand la réponse arriva enfin, je pus voir que toutes mes suppositions se réalisaient :

— Vous me rendez la tâche trop dure, Honora ! Je n'escomptais que votre résistance ! Et voilà que votre affection s'entend à me torturer. Si vous pouviez savoir ce qu'il m'en coûte de me refuser à vos désirs ! Dieu m'est témoin que je voudrais vous voir heureuse, mais je ne puis vous donner aucun espoir... non, c'est impossible...

— Même si je vous dis que ma vie en dépend ?

— Votre vie, dites-vous, mais malheureuse enfant, sachez donc que si l'on devait mourir de chagrin, il y a longtemps que je ne serais plus de ce monde, entendez-vous, ja-

mais je n'ai connu le bonheur. Nous voilà loin, n'est-ce pas, de ce roman idyllique que vous vous étiez forgé pour moi ? Le jour où je m'en suis le plus rapprochée, fut le jour où l'on vous a placée dans mes bras. Ah ! à ce moment, oui, j'éprouvai de la joie, une joie farouche, passionnée. La nature prenait sa revanche et m'accordait enfin ma part de bonheur. Mais il était dit que pour moi toute satisfaction serait mêlée d'amertume. À peine vos premières années s'étaient-elles écoulées, que par une secrète et impénétrable intention du Ciel, je reconnaissais en plus frappante, une similitude d'expression et de regard avec... Mais je m'égare... Qu'allais-je ajouter, grand Dieu !... Quelle punition !... Assez, Honora !... Ce nom !... Pourquoi vous ai-je donné ce nom ?... Par pitié ! Assez, ma fille, assez sur ce sujet. De la lumière !... Je sens que je vais perdre la raison !...

Tout le mystère s'éclairait pour moi d'une lueur éclatante. Le remords, sous la forme la plus extraordinaire, la plus imprévue, avait atteint cette âme criminelle. Si jamais j'avais pu, ce qui n'était pas douter de l'insondable justice des desseins de la Providence, j'étais à ce moment disposé à m'humilier devant elle, et à proclamer sa sagesse. Mais « Mademoiselle », alarmée au plus haut point des exclamations incompréhensibles arrachées à sa mère, s'était hâtée d'allumer les bougies et s'empressait auprès d'elle.

— Maman, chère maman, vous souffrez. J'ai, malgré moi, ravivé en vous des peines anciennes. Pardonnez-moi, je ne savais pas. C'est fini, je renonce à tout, je serai, comme toujours, votre petite fille aimante, obéissante, docile...

Mais « Madame », avec l'indomptable énergie qui, certainement, faisait le fond de son caractère, s'était déjà re-

prise. Elle avait dû se lever et avait repris sa promenade à travers la pièce.

— Allons, voilà qui est bien, petite folle, disait-elle de sa voix redevenue presque calme. Vous m'avez à ce point, énervée avec vos divagations que j'ai divagué moi-même. Il est minuit ; depuis longtemps, vous devriez être au lit. Couchez-vous et cherchez le sommeil en vous disant que jamais mère plus tendre, plus attentive, n'a veillé sur vous, sur votre avenir.

Honora, sans plus rien ajouter, obéit à l'injonction maternelle ; mais elle ne put pas trouver facilement, la pauvre enfant, les songes réparateurs. Pendant ce temps, le pas obstiné de la pseudo M^{me} Lateiner se traînait sans arrêt dans la pièce ; l'idée fixe, l'obsession de la chambre secrète l'avait sans doute ressaisie. Et moi, tiers impassible, muet et ignoré dans cette tragique scène de famille, je ne songeais pas à bouger de ma place. L'oreille toujours collée à la cloison, je continuais à enregistrer jusqu'au moindre soupir de cette femme pour qui l'expiation se faisait d'heure en heure plus prochaine.

CHAPITRE XXII

ARRIVÉE INATTENDUE

22 octobre 1791. – Les événements se précipitent. Ce matin, Margery, ma fille de confiance, est entrée dans ma chambre tout affairée. Elle m’a conté qu’un étranger venait d’arriver, un jeune homme élégant, mais pas un Américain, ni un Anglais, pour sûr. Il n’a pas encore dit son nom, mais c’est un seigneur (je reproduis le langage de Margery) certainement, si l’on en juge par sa bonne mine. Il est venu à cheval avec un laquais, et son premier soin après avoir mis pied à terre, a été de demander à voir l’hôtesse. On lui a dit que j’étais malade ; alors il a voulu parler au comptable²⁶, mais à peine celui-ci était en sa présence qu’une exclamation l’avait empêché de lui parler. Ils s’étaient retournés tous deux et avaient aperçu « Madame » à quelques pas, clouée par la surprise à la place où elle s’était arrêtée.

— Madame... s’était écrié le jeune homme.

Mais « Madame » l’avait interrompu vivement.

— Chut ! avait-elle fait, puis, s’approchant, elle avait ajouté en français, langue que mon employé comprend parfaitement : Si vous espérez quelque chose de nous, ne prononcez pas le nom qui allait s’échapper de vos lèvres, pour

²⁶ Il y a *clerc* dans l’original, c’est-à-dire le commis.

des raisons particulières, nous voyageons incognito. Donnez-moi votre parole de gentleman que vous vous prêterez à notre caprice. Ici, nous sommes M^{me} et M^{lle} Letellier.

L'étranger s'était incliné en signe d'acquiescement.

— Et... Mademoiselle votre fille se porte bien, j'espère ? avait-il demandé non sans rougir.

— Très bien.

— Et vous-même ?

— Très bien aussi. Puis-je savoir ce qui vous amène ici, vous que nous croyions bien loin, au-delà des mers ?

— Est-il nécessaire de me questionner ?

À partir de ce moment, ils s'étaient retirés à l'écart, et le commis n'avait plus rien entendu, mais il avait jugé prudent de me prévenir.

J'en savais trop pour ne pas me livrer sur le compte du nouveau venu à des suppositions vraisemblables, et comme son arrivée pouvait avoir, à l'endroit du roman qui se vivait sous mes yeux, une importance capitale, je renvoyai Margery et je passai incontinent dans la chambre secrète. La mère, devait avoir à dire en rentrant, chez elle et j'avais intérêt à tout connaître.

J'attendis quelque temps, mais je n'eus guère à regretter une nouvelle faction le long de la cloison fatale.

— Oh ! maman, que vous arrive-t-il ?

C'est ainsi que « Mademoiselle » salua l'arrivée de sa mère quand celle-ci, ayant probablement fini sa conversation avec l'étranger, revint dans le parloir de chêne.

— Mon visage, paraît-il, est devenu singulièrement expressif. Vous y lirez bientôt toutes mes pensées. Qui vous fait croire qu'il soit arrivé quelque chose. Est-ce donc ici un endroit où il puisse se passer beaucoup d'événement ?

— Vous ne me tromperez pas, chère maman, car votre visage, en effet, porte les traces d'une émotion très récente. Sont-ce de bonnes ou de mauvaises nouvelles ? S'agit-il de lui ?

— Lui ! toujours lui ! interrompt impatiemment « Madame ». Tenez, vous ne m'aimez pas. Mes malaises, mes préoccupations ne sont plus rien pour vous. Toutes vos pensées vont vers cet homme, cet étranger que vous n'avez pas vu depuis près d'un...

— Ne parlez pas ainsi, maman. Jamais fille n'a plus tendrement chéri sa mère. Mais, que voulez-vous ? Je vous ai près de moi ; l'expansion de mon affection pour vous ne subit nulle contrainte, tandis que lui est loin, l'aveu de son amour est contrarié, on nous a violemment séparés l'un de l'autre...

J'admiraïs la ténacité d'une aussi jeune enfant à défendre ses sentiments. Elle reprit :

— Enfin, maman, quelles nouvelles ? Papa a-t-il écrit ?

— Le courrier n'est pas encore arrivé, vous le savez bien.

— C'est juste... Quelqu'un est-il venu de New-York, un messenger peut-être. M. Dubois...

— M. et M^{me} Dubois sont des bavards qui n'ont pas su garder le secret de notre résidence. Nous aurons à régler un compte avec eux. Non, ce n'est pas cela.

— Quoi donc, alors ?

— Honora, serez-vous calme ?

— Maman !

L'exclamation poussée par la jeune fille me prouvait que déjà un tendre pressentiment agitait son cœur.

— Ah ! qui est-ce qui est émue, à présent ?

— C'est moi, maman, mais votre air, votre ton sont si singuliers, vos regards se tournent malgré vous du côté de la porte, comme si vous vous attendiez à voir entrer quelqu'un, je vous en supplie, chère mère, ne me soumettez pas plus longtemps à cette cruelle épreuve.

— Comme vous voilà tremblante ! Folle que vous êtes. Écoutez-moi : Si, par une circonstance imprévue, vous vous trouviez tout à coup en présence du marquis, me promettez-vous de causer avec lui, de l'écouter sans oublier un instant l'obéissance que vous nous devez, sans lui donner le moindre encouragement, à moins que je ne vous y autorise ?

— Vais-je donc le voir ?

— Il se pourrait. Dubois n'a pas été discret.

— Oh ! maman ! le voir ! Je vous en supplie, ne jouez pas avec mon cœur ! Ce serait trop cruel. Dites-moi, il arrive, il est ici peut-être ?... Ce cheval que je viens d'entendre dans la cour...

— Ce cheval était bien le sien... Mais vous voilà toute pâle. Il faut cependant que vous me promettiez ce que j'exige de vous...

— Oh ! je serai forte, chère maman, je serai calme, je vous obéirai ! — L'exaltation qu'elle mettait à prononcer ces paroles en démentait singulièrement le sens. — Laissez-moi seulement le voir, constater que l'absence, la séparation, l'inquiétude ne l'ont pas trop changé, et je ferai tout ce que vous voudrez. Quel beau jour, maman que celui-ci ! Que je suis heureuse ! Mais où est-il ? Ne nous permettez-vous pas un tour de jardin ?

— Pas à présent. Je veux que vous preniez le temps de dompter cette exaltation puérile, de méditer sur ce que je viens de vous dire. Vous le verrez ce soir. Encore une fois, préparez-vous à contenir vos regards, à retenir vos lèvres... Si vous lui donnez sans mon ordre le moindre encouragement, ne vous en prenez qu'à vous ensuite des mesures de rigueur que vous m'aurez obligée de prendre.

Je n'en écoutai pas davantage. En vraie fille d'Ève, j'avais le plus vif désir de voir un peu le brillant cavalier dont on me battait les oreilles depuis deux jours et qui avait le don de provoquer tant de trouble. Passant dans ma chambre, je m'affublai d'un voile²⁷ vert, comme en portent les aveugles et je sortis pour aller me mêler aux groupes de mes clients qui remplissaient à cette heure le grand hall. J'y reçu un accueil qui me fit plaisir et chacun s'informa de ma santé ; mais ce qui m'importait surtout, c'était de découvrir l'objet de ma curiosité. Je ne fus pas longue, malgré mes lunettes blues et ma visière verte, à l'apercevoir, causant avec trois autres gentlemen, et je pus me convaincre dès l'abord, que

²⁷ *Un abat-jour* dans le texte. *Un voile* est plus compréhensible et correspond., cf. : « ... putting on a green shade... » (BNR.)

l'opinion très flatteuse que les descriptions de sa personne m'avaient fait concevoir de lui ne se trouvait en rien modifiée. Jamais voyageur de meilleure tournure, de visage plus ouvert et plus sympathique, n'avait passé le seuil de de mon auberge. Je m'avançai vers lui et lui souhaitai la bienvenue dans ma maison, en m'excusant de me présenter à lui ainsi défigurée.

Il me rendit ma politesse de la plus exquise urbanité, se nomma et, discernant sans doute, sur ma figure ainsi que dans le ton de mes paroles, quelque chose qui l'assurait de toute ma sympathie, et de mon respect, il entra tout de suite dans une conversation qui ne fit qu'accroître la bonne opinion que j'avais de lui. Il parlait très correctement notre langue d'une voix harmonieuse et avec un accent français qui lui prêtait un charme de plus.

Il ne semblait rien craindre pour son amour, autant du moins, que sa réserve me permit d'en juger. Les questions discrètes qu'il m'adressa au sujet de M^{me} et de M^{lle} Letelier, trahissaient pour une personne aussi complètement avertie que je l'étais déjà, un intérêt profond et des sentiments qui dépassaient la sympathie ordinaire. Mais il ne s'y mêlait pas de tristesse, pas d'appréhension. Je ne voyais aucun moyen de l'avertir, de le mettre en garde contre une déception probable. À quel titre et en vertu de quels renseignements l'aurais-je fait ? Mais les illusions que nourrissait cet intéressant jeune homme n'en excitaient pas moins ma pitié et, comme femme, je ne pouvais que m'apitoyer sur des amours que je prévoyais traversés de plus d'un obstacle. Je résolus donc de donner à M. de Fontaine, quelques menues compensations à l'amoureuse impatience qui devait le dévorer.

Je lui proposai de visiter le jardin que sa situation au bord de l'Hudson rendait vraiment agréable ; il accepta sans se douter le moins du monde, du but véritable de cette offre.

Il ne fut pas long, du reste, à prendre goût à la promenade, car, parvenue dans la partie du jardin qui regardait le parloir de chêne, je fis négligemment cette remarque :

— Vous voyez la partie la plus négligée et la plus ancienne de mon petit domaine. Cette aile-ci de l'auberge remonte à des temps très anciens et, au rez-de-chaussée je n'y loue qu'une chambre. Encore, cette chambre est-elle triste et peu confortable. M^{me} et M^{lle} Lefellier ont cependant tenu à l'occuper, probablement parce qu'on n'y entend pas de bruit et que, de cette fenêtre, la vue est très belle.

— Ces dames sont-elles en ce moment chez elles ? demanda aussitôt le jeune homme, avec un empressement qui me fit sourire. Je vous en demande pardon, ajouta-t-il un peu confus ; mais je suis fort lié avec cette famille et rien de ce qui l'intéresse ne peut me laisser indifférent.

— Je vois, fis-je sans affectation, et rien n'est plus naturel, car ce sont des personnes bien distinguées. M^{me} Letellier est très belle encore ; elle doit, dans son pays, être entourée d'hommages.

— Sans doute, me répondit-il, elle est admirée et respectée ; je me sens très honoré de compter parmi ses amis.

Je ne pus m'empêcher de le regarder avec quelque pitié. Pauvre jeune homme, quelle déception cruelle pouvait bientôt l'atteindre ! Que deviendrait sa croyance aux mérites de cette femme, le jour où... Je revenais à mon désir de lui

prouver mon intérêt en lui donnant, par quelque moyen discret, un avertissement d'avoir à se prémunir contre son aveugle confiance. Mais comment ?

— Mon auberge, continuai-je en affectant d'abandonner le présent sujet d'entretien, est, vous le voyez, une bien antique demeure. N'avez-vous jamais recueilli sur son compte, quelque bruit, quelque tradition ?

— Oh non ! fit-il en riant. J'arrive de France, où, pardonnez-moi cet aveu, le « Bon Vivant » est tout à fait inconnu. Mais conservez-vous avec un soin jaloux les légendes qui le concernent. Y a-t-il quelque bonne histoire dont vous puissiez me régaler ? Je l'entendrais avec plaisir.

Je ne me fis pas l'honneur de croire que le désir de m'écouter bavarder fût pour quelque chose dans ses bienveillantes discussions. Il jetait involontairement de furtifs regards vers la porte du parloir de chêne, et son but, certainement, était de prolonger la promenade dans un espoir facile à concevoir.

— J'ai une histoire à vous conter, en effet, commençai-je, mais ce n'est pas une histoire réjouissante... Il y a seize ans...

Mais ici, une voix bien connue, aux intonations harmonieuses, résonna à mes oreilles ; c'était « Madame » qui m'interpellait de sa fenêtre.

— Vous souffrez moins de vos yeux, à ce que je vois, chère Mistress Truax, me cria-t-elle gaiement, puisque vous ne redoutez plus de les exposer à l'action de la lumière.

Je répondis sur le même ton et, m'excusant auprès de mon visiteur de laisser mon histoire en suspens, je prétextai une affaire urgente pour rentrer dans la maison. Je craignais, en continuant à l'accaparer, d'éveiller des soupçons de l'adversaire.

Le soir même, je recevais de M^{me} Letellier, l'étonnante communication qu'on va lire :

« Chère Mistriss Truax,

« Je souhaite que votre première sortie au jour ne vous ait pas occasionné de rechute. Ce souhait n'est pas, je l'avoue, complètement désintéressé, car j'ai un assez important service à vous demander. Le marquis de la Roche Guyon avec qui vous causiez ce matin, est le poursuivant de ma fille. C'est un parfait gentleman, mais d'importantes raisons de famille nous obligent, mon époux et moi, à repousser ses prétentions. Pardonnez-moi de vous mêler à des questions toutes personnelles et qui, ne pouvant vous intéresser, mais la confiance que vous avez su m'inspirer, m'enlève jusqu'à la crainte d'être indiscrete. Je ne veux pas laisser au marquis la satisfaction de se croire dangereux, aussi mon intention n'est-elle pas de l'empêcher de voir M^{lle} Letellier et de s'entretenir avec elle ; mais d'autre part, je désire essentiellement éviter le tête-à-tête. J'ai fixé l'entrevue pour ce soir au salon. Or, je viens d'être prise d'une crise terrible de rhumatismes à la hanche droite ; je souffre atrocement et serai d'ici plusieurs jours peut-être, dans l'incapacité absolue de faire un pas. Dans un aussi cruel embarras, je vous demande de jouer, auprès de ces jeunes gens, le rôle de chaperon bénévole, et de vous opposer avec le tact que je vous suppose, à tout ce qui pourrait ressembler de leur part, à un entretien

et à une entente secrète. Merci d'avance, chère Mrs. Truax, et pardon de la peine que je vous donne.

« Votre sincèrement sympathique,

« Madame Letellier. »

À quel mobile réel mon adversaire avait-elle obéi en me priant de me substituer à elle. Il pouvait en exister plusieurs, mais le plus vraisemblable à mes yeux, était le désir d'éloigner sa fille et de me tenir occupée pendant quelque temps. Il s'agissait donc de ne pas tomber dans le piège et tout en acquiesçant, en apparence, à sa demande, de la surveiller plus étroitement que jamais.

CHAPITRE XXIII

DANS LA CHAMBRE SECRÈTE

Vingt-quatre heures seulement se sont écoulées. Est-ce bien la nuit dernière que se sont produits les terribles événements dont je tremble encore tout entière ? L'horloge me l'affirme, et pourtant j'ai peine à le croire. M^{me} Letellier... mais suivons mon immuable méthode et n'anticipons pas sur l'ordre des faits.

J'ai dit que la lettre de « Madame » m'inspirait une méfiance singulière que j'y voyais surtout un prétexte pour nous éloigner, sa fille et moi, tandis qu'elle accomplirait, dans le parloir de chêne, son dessin si patiemment conçu. Je ne croyais pas à son indisponibilité subite, mais là, du moins, je faisais fausse route.

Elle était réellement malade, comme j'eus bientôt l'occasion de m'en convaincre. Non seulement elle avait fait demander le médecin, mais elle me fit prier de passer la voir. Je me rendis à son appel et la trouvai au lit, la visage altéré par de cruelles souffrances.

C'était bien une crise de rhumatisme affectant la hanche droite et la jambe, ce qu'on appelle une sciatique, et si douloureuse que je me demandai si la Providence ne lui avait pas envoyé ce mal pour la contrarier dans ses malfaisants projets. Elle n'y renonçait pas cependant, j'en demeurai persuadée, après avoir causé quelques instants avec elle. Il ne me fallait pour cela que constater la pénétration de ses re-

gards pendant, qu'au milieu des cris que lui arrachait la souffrance, elle me réitérait la prière dont sa lettre faisait l'objet.

Il fallait veiller, veiller plus étroitement que jamais.

Je refoulai donc ma compassion et, tout en jouant mon rôle d'hôtesse complaisante, je songeai à prendre toutes les dispositions nécessaires pour continuer une partie que je sentais approcher de son instant décisif.

M^{lle} Honora, tout éplorée, m'aidait à donner à sa mère, les soins que nécessitait sa situation, mais elle ne pouvait se retenir de jeter de temps en temps les yeux sur la pendule.

Il était neuf heures moins le quart.

L'impatience de la jeune fille n'échappait pas à « Madame » qui, d'une voix dolente, nous dit :

— Il est temps, mon enfant, que vous vous rendiez à cette entrevue. Mrs. Truax m'enverra une fille pour me tenir compagnie. Je sens d'ailleurs, quelque apaisement ; il se peut que je m'endorme. Souvenez-vous de votre promesse, Honora, pas un mot, pas un regard que démente la réserve que doit observer votre langage.

« Mademoiselle » rougit beaucoup, et après avoir embrassé sa mère, se prépara à sortir. À ce moment, je l'avoue, j'oubliai la mission de justice dont je m'étais chargée, pour laisser mon vieux cœur s'ouvrir à la sympathie que m'inspirait l'amour candide et pur de cette délicieuse entente. Ce ne fut qu'un court repos au milieu du drame dont je prenais ma part, mais il me fit du bien et ranima mon courage.

— Arrangez vos cheveux, et mettez une fleur à votre corsage. Je ne veux pas que vous paraissiez vous négliger.

Mistress Trim – ces derniers mots me furent adressés à voix basse – vous avez bien compris ce que j’attends de vous.

— Comptez sur moi, Madame.

Je mentais délibérément. Mais, à cette heure, il n’y avait plus place en moi pour une hésitation sur le choix des moyens.

— Je ne vous retiendrai pas davantage.

Je fis la révérence et me dirigeai vers la porte.

« Madame » m’arrêta :

— Je me sens mieux décidément ; je crois que je vais dormir. Ne m’envoyez personnes, c’est tout à fait inutile.

Je m’attendais à ce changement d’avis habilement ménagé.

— Comme il vous plaira, Madame. Voici le cordon de sonnette, à portée de votre main. Si vous avez besoin de quelque chose, Margery viendra n’avertir.

Je ne m’attardai dans le hall que juste le temps nécessaire pour voir l’aimable Honora entrer dans le salon, et je couru à ma chambre.

Il faisait sombre, aussi sombre que dans la chambre secrète où je me glissai en étouffant le bruit de mes pas. L’horreur, une angoissante appréhension, étaient dans l’air étouffant de l’étroit réduit, et n’eût été mon inébranlable résolution d’aller au bout de l’aventure, je crois qu’en ce moment critique, j’aurais faibli sous le poids des souvenirs affreux qui m’accablaient.

Les bruits qui me parvinrent dès que je fus installée à mon poste d'écoute, dissipèrent en un instant toute autre préoccupation que celle du but auquel j'étais acharnée.

« Madame s'était levée et se traînait par la chambre ; au prix de quels efforts et de quelles souffrances, il me fut facile d'en juger aux gémissements que la douleur lui arrachait et à la lenteur de ses mouvements. Elle alla ainsi jusqu'à la porte, à laquelle j'entendis qu'elle donnait un tour de clef.

Un moment de silence complet m'indiqua qu'elle avait besoin de reprendre des forces. Quand elle reprit sa marche pénible, il me fut facile de discerner qu'elle se dirigeait vers le panneau mobile, c'est-à-dire vers moi, et l'effet de cette nouvelle promenade fut si puissant sur mes nerfs, qu'à mesure qu'elle avançait vers la cloison, je reculais d'autant ; je me trouvai bientôt collée contre la muraille opposée, le cœur buttant à se rompre, les yeux tout grand ouverts dans les ténèbres, à la fois défaillante et résolue.

« Madame » s'arrêta devant le panneau mobile. Je saisis le frôlement de ses doigts sur le bois... elle cherchait le ressort... Puis ce fut un déclanchement, le ressort qu'elle pressait ; enfin, un grincement particulier, celui que font des gonds rouillés en tournant sur eux-mêmes... Oh ! ce grincement !... Quel horrible souvenir il évoquait en moi ! Une fente lumineuse m'indiqua que le panneau commençait à s'ouvrir. La fente alla en s'élargissant, lentement, lentement et dans l'ouverture étroite ainsi formée dans la muraille, je vis bientôt s'encadrer une silhouette de femme, silhouette lamentable, accrochée d'une main à la boiserie, courbée par la souffrance, rampant plutôt elle que marchant. Sur le point de s'engager dans la chambre secrète, la créature minable

parut hésiter ; je l'entendis qui murmurait d'une voix méconnaissable :

— Il le faut !... Il faut que je m'assure qu'elle est toujours là !... C'est pour ma fille... Mais quel châtiment, grand Dieu ! Quelle punition du Ciel !...

Plus près, toujours plus près, elle s'avavançait. Elle s'était tout à fait accroupie et de son bras étendu, tâtonnait sur le plancher. Immobile, dans mon coin sombre, j'attendis qu'elle vint à toucher le bas de ma robe. Alors, avec une grande exclamation de délivrance, je la repoussai en m'écriant :

— Meurtrière ! cherchez-vous les ossements de votre victime ?

Puis, courant à la porte de ma chambre, je l'ouvris toute grande, de façon à ce que la lampe que j'avais eu la précaution d'y allumer, nous éclairât toutes deux.

Le visage de cette femme, tel qu'il m'apparut à ce moment, ne sortira jamais de ma mémoire. À ma première démonstration, elle s'était écroulée par terre ; maintenant, elle gisait anéantie devant moi. Je l'aurais crue morte si ses yeux dilatés par une indicible épouvante, et sa respiration hale-tante ne m'avaient prévenue qu'elle vivait encore.

— Vous vous croyiez sûre de l'impunité ! continuai-je impitoyablement. Vous avez supposé que parce que je n'avais jamais vu votre visage, vous pourriez revenir ici y traîner votre innocente enfant et vous repaître de l'odeur même de votre crime ! Vous aviez compté sans votre hôte, sans la femme dont vous avez transformé, pendant seize ans, la demeure en un horrible sépulcre. Mais vous ne m'avez pas donné le change. L'infamie était inscrite sur votre front : je vous ai devinée. L'âme d'Honora Urquhart marchait à vos

côtés, et dès le jour où vous avez franchi ma porte, j'ai senti en vous la complice d'Edwin.

Des hoquets d'agonie, des supplications inintelligentes, voilà tout ce que j'obtins en réponse de cette diatribe.

— Vous êtes punie, continuai-je, par le malheur qui menace votre fille. Némésis s'est attachée à vos pas. Le sang d'Honora Urquhart a transpercé ces murailles, il a crié vengeance et non seulement vous, mais l'homme plus monstrueux encore, dont vous partagez faussement le nom, aurez à répondre devant Dieu et devant les hommes, de la vie que vous avez impitoyablement sacrifiée et des titres que vous avez usurpés.

— Pitié ! murmura d'une voix expirante la misérable créature.

Mais j'avais besoin de soulager mon cœur, depuis si longtemps soumis à une si exténuante épreuve.

J'avais devant les yeux, le pâle visage d'Honora Urquhart et il me semblait que, c'était par son ordre que je continuais à accabler la coupable.

— Vous avez triomphé longuement, vous avez volé le nom de votre victime, porté ses vêtements, joui de sa fortune, et lui, son époux devant Dieu, a souri et approuvé. Jour pour jour, mois par mois, année par année, vous avez soutenu ce rôle devant la société abusée. Mais la vengeance divine, qui suspend parfois ses effets, est sûre et terrible. À travers les terres et les mers, l'obsession de cette chambre vous a ramenée ici ; vous vous êtes peu à peu trahie, car il fallait à tout prix que vous vous assuriez que les ossements d'Honora Urquhart étaient toujours là, dans cette chambre ; il fallait à tout prix que vous vous assuriez que l'impunité

vous était toujours acquise. Les restes infortunés ont été enlevés d'ici il y a deux mois ; ils reposent sous la pierre blanche du jardin... Entendez-vous, Marah Leighton !

Ce nom, son vrai nom, qui n'avait peut-être plus résonné à son oreille depuis l'époque du crime, fut pour elle comme le choc d'un appareil galvanique. Elle trouva la force de se relever, non sans jeter une sourde exclamation de souffrance, et, debout, le visage tourné vers le parloir de chêne, elle m'imposa brusquement silence du geste.

— Écoutez ! dit-elle.

Nous venions d'entendre un coup frappé à la porte, un coup timide à la vérité, et le mot « Maman ! » prononcé doucement nous parvint du corridor.

Un spasme se désespoir convulsa les traits de la malheureuse :

— Dieu ! ma fille !... ma fille !... articula-t-elle, et tombant de nouveau à mes pieds, elle ajouta sur un ton de supplication et d'humilité déchirantes : Voudrez-vous la tuer, elle aussi. Elle ne sait rien ; elle ne soupçonne rien... Sa vie entière est toute de pureté. C'est un lys immaculé... Je l'aime... je l'aime... bien que, par un châtiment du ciel, mon remords lui ait donné les traits de celle que j'ai enviée jusqu'au crime. Je l'ai appelée du même nom... pourquoi ? Peut-être espérais-je ainsi apaiser la colère divine... Elle est le remords vivant pour moi... et cependant, je l'aime. Ne comprenez-vous pas que c'est pour elle que j'ai passé la mer ; pour elle que j'ai plongé mon bras dans cette tombe, pour savoir s'il existait pour elle quelque chance de bonheur. Femme ! Femme ! Vous n'êtes pas sans entrailles ! Vous ne condamnerez pas l'innocence à la honte et au désespoir.

Même si je dois mourir, et je mourrai si vous l'exigez, laissez à mon enfant sa part de bonheur ; que ma faute lui demeure inconnue, et la bénédiction de l'être le plus méprisable, mais aussi le plus sévèrement châtié qu'ai enfanté la terre, vous suivra jusqu'à votre dernier soupir... Écoutez... écoutez une mère désespérée.

— Il est trop tard, répliquai-je : quand je consentirais à me taire, d'autres que moi sont sur vos traces. La justice est saisie. Il se peut que votre mari lui-même sache, à l'heure qu'il est, que les jours de prospérité ont cessé de luire pour vous deux, et qu'il va falloir payer sa dette.

— Dieu ! fit-elle.

Sans résistance, elle s'abandonna à moi. Je la fis rentrer dans sa chambre et l'aidai à se remettre au lit, dont je rejoignais les rideaux. Puis, après avoir soigneusement refermé le panneau secret, je me dirigeai vers la porte où se faisaient toujours entendre les appels de la jeune fille. J'ouvris et lui fis passage.

— Hélas ! maman, dit-elle en rentrant, vous allez me gronder ; je ne suis pas très sûre d'avoir tenu ma promesse.

Je lui fis signe de ne pas continuer, et, l'entraînant au dehors, je lui expliquai que sa mère venait d'avoir une crise violente et avait besoin du repos le plus absolu. Je l'engageai à venir passer la nuit chez moi. J'avais assez d'influence sur elle pour l'y déterminer. Elle me suivit donc non sans avoir jeté un regard désolé vers ce grand lit clos, véritable catafalque où gisait, à jamais détruite, toute une existence de joie, d'orgueil et de jouissances criminelles.

Au moment où nous allions passer la porte, un léger bruit nous fit retourner. Nous vîmes une main qui apparais-

sait par la fente des courtines. Pour moi, c'était la main qui jadis, avait tendu à ma servante la pièce d'argent. Mais pour Honora, c'était simplement la main d'une mère.

— Allez baiser la main de votre mère, Mademoiselle, mais surtout, n'écartez pas les rideaux.

Elle s'approcha du grand lit funèbre, s'agenouilla et posa les lèvres sur la main de la coupable. Cette main se souleva et s'abaissa ensuite sur la tête de l'enfant, dans un geste de bénédiction, d'adieu peut-être.

Honora s'étant relevée, me rejoignit, et tandis que je l'installais de mon mieux pour la nuit, dans ma chambre du premier étage, je vis qu'elle pleurait.

En refermant doucement la porte, je pensais à ces paroles de l'Écriture : « Et les péchés du père retomberont sur les enfants jusqu'aux troisième et quatrième générations. »

CHAPITRE XXIV

LE MARQUIS

Les événements de la nuit n'étaient pas achevés. Je retournai au salon où le marquis était peut-être encore. Je l'y trouvai en effet, et son premier mouvement fut de venir à moi avec un visage où se lisait une félicité réelle. Mais en me voyant grave, le front chargé de soucis et les traits altérés par la fatigue et les émotions, il perdit bientôt sa gaieté.

— Qu'avez-vous, Madame, me demanda-t-il avec bonté. Seriez-vous souffrante ?

— Moins malade que tourmentée, Milord lui répondis-je. De terribles choses se passent en ce moment chez moi, et, vous l'avouerais-je, ces choses vous intéressent directement.

Il me regarda, stupéfait. Visiblement, il ne me croyait pas, tout d'abord, en possession de toutes mes facultés, mais quand il se fut convaincu, à mon air sérieux et calme, que je parlais raisonnablement, une vive inquiétude commença à l'envahir.

— Directement ? fit-il. Est-ce que Honora...

— Honora dort paisiblement. La pauvre enfant est aussi ignorante que vous-même de la menace suspendue sur sa tête. Chère innocente, comment se douterait-elle de la catastrophe où peut sombrer son bonheur ? Si vous l'aimez...

— Si je l'aime ! s'écria impétueusement le jeune homme... Mais je vous en prie, Madame, continua-t-il, tout à fait alarmé quels sont donc ces secrets redoutables ? Comment le bonheur d'Honora serait-il mis en cause ? Parlez, parlez vite, je vous en prie. Il n'y a qu'un instant, je lui demandais d'être ma femme et elle...

— Et elle vous expliquait qu'un caprice incompréhensible de sa famille, des raisons d'intérêt peut-être, s'opposaient seuls à la réalisation de vos vœux. Eh bien ! « Madame » a, pour éluder votre alliance, des raisons autrement importantes. Tout indigne qu'elle est, le sens de l'honneur n'est pas totalement aboli chez elle. Elle comprend que sa fille ne peut pas, sans le plus insigne abus de confiance, entrer dans le sein d'une haute et noble famille.

— Que dites-vous là ? — Le marquis, stupéfait, incrédule encore et cependant confondu, ne put me laisser poursuivre.
— Mrs. Urquhart indigne... elle... elle ?

— Vous l'appellez Mrs. Urquhart, interrompis-je à mon tour. Sachez tout d'abord qu'elle n'a aucun droit à ce nom. Elle et Edwin Urquhart n'ont jamais été mariés.

— Mais qui vous permet d'affirmer des faits aussi graves, vous qui ne les connaissez pas, vous qui n'avez jamais été en France, sans doute. Je les ai fréquentés chez eux, à Paris, et la considération la plus grande les entoure.

— C'est qu'en France, on ignore ce qu'ils étaient avant d'y venir ; c'est qu'on ne sait pas ce qui s'est passé dans cette maison il y a seize ans, le jour où Edwin Urquhart y est descendu avec sa jeune épouse avant de s'embarquer pour la France.

Le marquis, je le vis, commençait à être ébranlé ; il reprit cependant :

— Vous venez de dire avec son épouse ; c'est reconnaître vous-même qu'ils étaient unis par les liens sacrés du mariage...

— Dites, prononçai-je en (articulant chaque syllabe), que la femme avec laquelle il entra chez moi ce jour-là était son épouse, mais quant à celle avec qui il en est sorti... Edwin Urquhart n'est pas un criminel vulgaire, marquis de la Roche-Guyon !

Après cette déclaration, il fallait aller au bout de mes révélations. Mon cœur, naturellement compatissant, et résolument sympathique à ce malheureux jeune homme, saignait à la perspective de porter à son bonheur, une atteinte mortelle peut-être. Mais j'estimai qu'il y aurait eu trahison de ma part à le laisser plus longtemps dans une illusion dont il pouvait, être tiré, sans moi et avant peu, plus brutalement encore.

Je ne crus pouvoir mieux faire, pour l'éclairer, que de courir chercher mon journal, et de le lui mettre sous les yeux.

— Lisez, Milord, lui dis-je, et vous me direz ensuite si j'ai eu tort de vous révéler ces turpitudes.

Je le laissai seul à cette lecture douloureuse et à ses méditations.

Au bout de deux heures, que j'avais patiemment passées à attendre devant le feu de la cuisine, je revins le trouver.

Il avait achevé de parcourir le manuscrit, et la tête dans les mains, il songeait.

À mon arrivée, il leva la tête. Un changement affligeant s'était produit dans l'expression de sa noble physionomie ; son visage était pâle, triste, mais ses traits n'avaient rien perdu de leur fermeté.

À vrai dire, je n'avais jamais été très anxieuse sur le résultat du débat que lui devait livrer sa conscience. J'en savais déjà long sur ce beau caractère.

— Madame, dit-il avec la plus grande simplicité, j'appartiens à une famille où personne n'a jamais transigé sur l'honneur. Je n'imprimerai donc pas au nom de La Roche-Guyon, la tache de lui adjoindre par le fait d'une alliance, un passé de honte et de crime. J'avais rêvé d'apporter à celle que j'aime, tout un héritage de gloire ; je me bornerai à lui offrir le bras d'un honnête et obscur gentilhomme.

— Marquis !... voulus-je dire.

— Mon nom est Louis de Fontaine, Madame. J'ai déjà abandonné le titre et les biens du marquisat de la Roche-Guyon à un cousin qui en usera dignement.

— Ainsi, repris-je vivement frappée d'admiration, vous persistez à vous déclarer le fiancé de Miss Urquhart et vous l'épouserez, ses parents dussent-ils expier publiquement leurs forfaits ?

— Ne m'avez-vous pas dit qu'elle était innocente ? répondit doucement le noble jeune homme. N'est-ce pas justement parce qu'elle est menacée de se trouver seule au monde sans appui, en butte à l'injuste réprobation du monde, que je dois plus que jamais tenir ma promesse ? Je lui garderai donc ma foi, quoi qu'il arrive... Et puis, je l'aime et c'est une raison qui me dispenserait du besoin d'en trouver d'autres...

Je n'avais plus rien à ajouter. Avec une révérence où je mis tout ce que mon cœur pouvait renfermer d'admiration, de respectueuse sympathie, je pris congé de Louis de Fontaine et je remontai l'escalier, anxieuse de savoir comment la douce Honora supportait les émotions de la soirée.

CHAPITRE XXV

MARK FELT

Honora Urquhart, c'est ce nom fatal que je dois désormais donner à la pure enfant, était profondément endormie, et c'était un repos délicieux pour moi que de contempler son délicat visage, après les heures d'angoisses par lesquelles je venais de passer.

Je ne pus m'empêcher de remercier la Providence d'offrir à cette malheureuse victime des méfaits de ses parents, la compensation d'un amour comme celui qu'elle avait su inspirer. Son sort, après tout, n'était plus aussi affreux que je l'avais craint. En la voyant si paisible, les lèvres légèrement entrouvertes, comme elle souriait à son rêve de bonheur. Il me semblait, par contraste, rencontrer un lys en fleur au bord d'un précipice béant.

Il était tard et j'étais exténuée de fatigues. Cependant, je ne voulus pas me coucher avant d'avoir jeté un dernier coup d'œil dans la chambre de « Madame ». Je redescendis donc par l'escalier de service. En passant devant la grosse horloge, je vis qu'il était près de minuit. Je me disposai à accélérer ma marche vers le parloir de chêne, quand un coup fortement appliqué retentit à la grande porte.

Ce n'est pas chose rare chez nous, que l'arrivée d'un voyageur à une heure tardive ; cependant, je ne sais pourquoi, je me sentis cette fois-ci étrangement impressionnée de cet appel. Je me remis vivement, mettant cette nouvelle

marque de nervosité sur le compte des événements qui venaient d'avoir lieu, et j'allai ouvrir. Une rafale de vent mêlé de pluie me cingla le visage, et j'en fus toute surprise, car je ne m'étais pas encore aperçue que le temps s'était gâté.

Un étranger, à pied, se tenait sur le seuil, ruisselant des pieds à la tête. Il me demanda l'hospitalité pour la nuit, et, bien que ses traits me fussent inconnus et son équipage bien modeste, je n'hésitai pas à l'admettre, d'abord par humanité, et puis parce que son visage, autant que par la lueur incertaine de la lampe du vestibule, me permit d'en juger, portait des signes qui l'associaient confusément et malgré moi, au drame dont le dénouement, si longtemps attendu, était en train de s'accomplir.

Je le conduisis au parloir occupé quelques minutes auparavant par M. de Fontaine et l'invitai à se réchauffer au feu que je ranimai de mon mieux.

L'inconnu, après m'avoir remerciée, se débarrassa de son manteau et de son chapeau, que je me disposai à porter dans la cuisine pour les faire sécher, mais ce simple mouvement vint donner à mes présomptions une tournure plus précise, et, dirai-je, tout à fait en corrélation avec les préoccupations actuelles de mon esprit.

Le visage du voyageur, entièrement éclairé maintenant par la lampe du salon, offrait des particularités frappantes, si frappantes que, spontanément, sans plus réfléchir, je m'écriai :

— Monsieur Felt !

Cette mâchoire inférieure, violemment projetée en avant, ce regard singulier, tout était conforme à la description de Mr. Tamworth.

— Lui-même ! me répondit-il sans s'émouvoir. Et vous êtes naturellement Mistress Thuax. Mr. Tamworth vous a décrite à moi, ainsi que l'auberge, avec une fidélité telle que je crois revoir d'anciennes connaissances. Quelle raison m'amène ici ? me demanderez-vous. À la vérité, je ne saurais exactement vous le dire. Depuis quelque temps, une influence mystérieuse me poussait vers la place funeste où se consumma mon infortune. Je voulus résister, mais ce fut en vain. La contrainte occulte devint si puissante que l'autre soir, n'y tenant plus, j'ai sellé mon cheval et me suis élancé sur la route de New-York. Il y a vingt heures que je suis en route ; il est vrai que je suis depuis longtemps blotti dans le taillis qui fait face à votre maison. Un trouble extraordinaire s'était emparé de moi. Une voix dans l'air, semblait me crier : « Attends encore ; il n'est pas temps de te montrer. »

Je l'écoutais, reprise plus puissamment que jamais par ma croyance en des agents magnétiques inconnus, en d'irréfutables pressentiments.

— Vous venez d'Albany, finis-je par dire pour cacher mon trouble. Quel temps affreux vous avez dû avoir !

Il jeta les yeux sur le manteau que je tenais toujours sur le bras.

— C'est vrai, fit-il comme sortant d'un rêve. J'ai été transpercé de pluie et je ne m'en suis même pas aperçu. L'idée fixe qui m'animait abolissait en moi toute sensation. Je suis venu ici dans une fin déterminée, c'est certain, et j'y suis arrivé au moment voulu.

Grand Dieu ! Si la prescience de l'infortuné Mr. Felt se justifiait jusqu'au bout, à quels événements ne devait-il pas

attendre ? J'en étais possédée moi-même par la plus affreuse appréhension.

— À onze heures, poursuivit-il, reprenant le cours de ses pensées, j'ai éprouvé tout d'un coup, comme un choc violent au cœur. J'avais depuis longtemps les yeux fixés sur la maison ; jusque-là, elle m'avait paru éclairée par un reflet venu du dehors, mais dont je ne comprenais pas la source, car il n'y a pas de lune. Après la commotion dont je viens de parler, il me sembla que la lueur avait disparu, et c'est à peine si je pouvais continuer dans l'obscurité, à distinguer les contours confus de la construction. En même temps, la voix qui, jusque-là, m'avait cloué sur place, cessa de se faire entendre, et je me sentis libre de traverser le chemin et d'aller frapper à la porte. D'où provenait cette lueur, Mistress Truax ? Pourquoi s'est-elle éteinte ? Pourquoi ces impulsions contraires et successives ? Ne trouvez-vous pas tout cela bien étrange ?

J'étais si frappée de ce récit qu'il me fut impossible de répondre. Ce que je discernais surtout au milieu de ces révélations surnaturelles, c'était l'obligation prochaine pour moi de préparer cet homme comme je venais d'en préparer un autre, aux plus funestes éventualités.

— Je ne puis concevoir, continua Mark Felt, quand il vit que je ne me rendais pas à son invitation, qu'à ces avertissements, se mêle l'intime conviction que Marah Leighton et son complice sont cause de ma présence ici. Car enfin, ils sont à des milliers de milles de ce rivage et Tamworth ne les a peut-être pas encore atteints. N'importe, un péril menace Marah, j'en jurerais... Savez-vous quelque chose, Mistress Truax ?

— Peut-être ! fis-je, plus indécise que jamais sur le parti à prendre. Mais, avant de vous répondre, permettez-moi de vous poser à mon tour une question : il y a ici un jeune gentilhomme français qui, comme vous, bien qu'à un titre différent, s'intéresse à la famille Urquhart et l'a connue à Paris. Voulez-vous causer avec ce gentilhomme ? J'y vois un intérêt pour vous, même si un nouveau chagrin devait en résulter.

— Je n'en suis plus à une douleur près et, quant à ce que je prévois, quant au châtiment qui attend les coupables, pensez-vous que mon cœur soit assez lâche pour ne pas désirer sincèrement que la mémoire de leur victime soit vengée ?

— Sincèrement, répliquai-je, je recule à vous répondre. Le cœur humain est si bizarre. Si l'homme seul était en cause...

— Oh ! lui ! fit-il, les dents serrées.

— Ou bien si elle n'avait aucun titre à la pitié... mais elle est mère...

— Grand Dieu ! Que dites-vous là !

— D'une douce et pure jeune fille de seize ans à peine.

— Mère, elle ! la tigresse, la créature sans cœur, le monstre aussi dénué de pitié que le poignard dont j'aurais dû me servir contre elle ! Est-il possible qu'elle lui ait été donnée, cette joie ?

— Bien grande joie, en effet, car c'est l'enfant la plus sympathique, la plus aimable qui soit.

— Mais comment le savez-vous ? s'écria alors Mark en me regardant fixement. Vous parlez là comme si vous la connaissiez, comme si vous l'aviez vue...

— Je l'ai vue en effet, je l'ai appréciée. Par un extraordinaire effet de la volonté divine, elle a les traits de Miss Dupleigh et sa mère l'a nommée Honora.

Le visage de mon interlocuteur exprimait une ardente curiosité.

— Vous avez donc été en France ? dit-il.

— Comment l'aurais-je fait en si peu de temps ? Non, Miss Urquhart est venue ici.

Il chancela. La vérité commençait à lui apparaître.

— Ici ? Pourquoi l'auraient-ils envoyée ici, sur le lieu même du crime de ses parents ? Dans quel dessein l'auraient-ils mêlée, elle, la pureté et l'innocence à ce passé sanglant ?

— Ils avaient sans doute leurs raisons, et, d'ailleurs, je ne vous ai pas dit qu'elle fût venue seule...

Il avait enfin compris. Une exclamation où toute l'ancienne passion remontait de son cœur meurtri à ses lèvres, traduisit l'effet foudroyant de cette révélation.

— « Elle » ! s'écria-t-il. Comment ne me le suis-je pas dit plus tôt qu'elle devait être ici ? Cet appel mystérieux, cette

attraction irrésistible... oui, la cause m'en apparaît, maintenant... Ma vie n'est-elle pas liée, jusqu'au bout à la vie de cette malheureuse... Elle sera revenue comme l'assassin revient visiter le théâtre de son forfait. C'est le remords qui l'y a conduite. Et l'homme ?...

— L'homme a eu moins du courage, ou sa conscience est plus endurcie... Peut-être aussi aime-t-il moins sa fille...

— Qu'a à faire l'amour paternel avec la question présente ?

— Sachez que c'est l'amour maternel et non le remords qui a amené la mère ici. La femme impitoyable que vous avez connue pour votre malheur a un cœur et ce cœur s'est mis à battre le jour où son sein a tressailli. Elle n'a pas hésité à risquer sa réputation, sa vie, à détruire, ou du moins à risquer de détruire de ses propres mains l'échafaudage de faux bonheur édifié par elle, pour savoir s'il existait encore une chance d'assurer l'avenir au seul être qu'elle ait jamais aimé.

— Expliquez-vous ?

— Pour résoudre la question qui, évidemment, la torturait ; pour apprendre si, oui ou non, le crime perpétré il y a seize ans avait été découvert et, dans la négative, pour satisfaire à la fois son orgueil et sa fille en donnant celle-ci au gentilhomme le plus noble qu'ait jamais porté la terre de France.

— Et toutes deux sont chez vous en ce moment ?

— Oui.

— Et elle s'est assurée...

— Elle s'est assurée de l'inanité de ses espérances.

La respiration haletante, les traits décomposés, Mark Felt reprit :

— Quelle fin pour Marah Leighton !... Je m'étonne de moins en moins d'avoir été attiré en ces lieux. Mais comment a-t-elle su ?... Est-ce vous qui l'avez renseignée ?

— Je l'ai devinée, reconnue sous son nom d'emprunt, et je l'ai démasquée ; il n'y avait pas d'autre alternative. Nous nous sommes trouvés face à face dans la chambre secrète où elle avait réussi à pénétrer pour se livrer à sa funèbre investigation. La vue de cette misérable à l'endroit même où elle avait vu périr sa victime fut plus que je n'en pouvais supporter. Je l'ai accusée et elle s'est couchée à mes pieds comme l'esclave sous le fouet... maintenant, elle git, inerte sur son lit.

— Attendez ! s'écria Mark en me saisissant le bras. Quand cette scène s'est-elle passée ?... Aujourd'hui ?... Ce soir ?

— Il n'y a pas trois heures.

Il baissa la tête avec accablement.

— Vous le voyez, murmura-t-il. Tout n'est pas mort en moi, puisque je puis souffrir encore. En la voyant vaincue dans la lutte qu'elle avait livrée à la vie, mon cœur saigne ; je l'abhorre et je la plains, c'est qu'elle était pour moi tout l'univers !

Tant de constance dépassait les limites de la vertu humaine. Je me gardai bien d'offrir à cette douleur d'homme la vaine consolation de paroles banales.

— Et la fille, me demanda-t-il au bout d'un instant, sait-elle quelque chose ?

— Grand Dieu non ! Pauvre enfant ! Elle dort paisiblement, un rêve de bonheur aux lèvres. Celui qu'elle aime l'a suivie jusqu'ici, et les derniers mots qu'elle ait entendus ce soir sont les assurances de sa foi. Demain seulement elle commencera à monter son calvaire. Dieu ne l'a pas abandonnée, cependant, car le noble cœur dont je parle, instruit de tout, ne change rien à ses projets : il l'épousera.

— Le monde contient donc deux vrais amants ! s'écria Mark Felt. Je croyais que moi seul...

Il alla à la fenêtre et regarda dans la nuit. La pluie et la tempête continuaient à faire rage.

Je lui demandai de m'excuser, et, pleine d'une nouvelle inquiétude, je me dirigeai vers le parloir de chêne. La porte était telle que je l'avais laissée, seulement fermée au loquet. J'entrai.

Tout était silencieux dans la chambre ; une seule bougie achevant de se consumer sur la table. À sa lueur clignotante, je pus constater que rien n'avait bougé. Les rideaux du lit étaient toujours fermés, les meubles fanés à leur place. À part les fleurs qu'Honora se plaisait à entretenir sur la cheminée et qui parlaient de jeunesse et d'amour, tout dans ce lugubre endroit était comme à l'habitude sombre, glacial et menaçant. Je m'approchai de la couche et prononçai à haute voix ces paroles :

— « Madame Letellier ». — Je ne voulais pas lui donner son nom véritable, cela m'eut paru trop cruel. — Une lueur d'espoir a brillé dans votre ciel. Le marquis sait tout ; il a mesuré l'étendue de votre faute et cependant il consent à épouser votre fille.

Le silence resta le même. Pas un mouvement à l'intérieur des courtines.

Tout à fait alarmée, j'étendis les bras et écartai les rideaux. Le lit était vide... Madame avait disparu.

CHAPITRE XXVI

POUR LA DERNIÈRE FOIS

Mes yeux se portèrent immédiatement sur le panneau mobile. Le passage était fermé, mais pas un instant je n'hésitai à croire qu'elle s'était réfugiée dans sa chambre secrète.

Que faire ?

Après un court instant de réflexion, je résolus d'aller chercher Mr. Felt.

Je le trouvai sur le seuil du salon, attendant impatiemment mon retour.

En voyant mon visage bouleversé, il demanda :

— Qu'arrive-t-il ? Vous êtes pâle comme la mort.

— C'est peut-être parce que la mort est dans la maison.

— Comment ?

— Madame n'est pas dans son lit et sa chambre est vide. Mais il est un autre endroit où je suis sûre que nous la trouverons... La trouverons-nous vivante ? C'est ce que je n'ose dire.

— Où cela ? Dans la chambre de sa fille ? Au pied du lit de sa fille ?

— Non, dans la chambre secrète.

— C'est juste !

Le pauvre homme était visiblement en proie à la plus violente angoisse.

— Courons ! s'écria-t-il ! Secourons-la ; il est peut-être temps encore.

Je ne connaissais pas la façon de faire agir le ressort du panneau de chêne, je ne savais même pas où ce ressort était placé. Pendant, que Mark Felt cherchait tout le long du lambris l'emplacement du bouton qu'il fallait presser, je tenais le bougeoir, et le tremblement de ma main trahissait mon agitation. Moi qui, de toute la nuit, ne m'étais pas aperçue de la tempête, j'écoutais à présent les hurlements du vent autour de la vieille maison, et c'était pour moi comme de lugubres appels de mort. J'étais littéralement à bout de forces. Nul instant de cette effroyable soirée ne m'avait paru si pénible, non, pas même celui où j'avais entendu le grincement du panneau fatal sur ses gonds rouillés et vue s'approcher de moi la forme courbée de la misérable. Felt poursuivait avec obstination sa recherche ; son visage, naturellement étrange, revêtait, à la clarté vacillante de la bougie, une apparence démoniaque. Son front était couvert d'une sueur froide et ses traits envahis d'une pâleur de cadavre.

— C'est horrible, m'écriai-je, hors de moi, laissons cela et faisons le tour par ma chambre. J'y ai pratiqué une ouverture.

Mais Felt ne m'entendit seulement pas. Ses efforts tournaient à la frénésie, il s'accrochait aux saillies du lambris comme s'il eut voulu, le faire céder par la force.

— Je viens, Marah !... je viens, disait-il d'une voix agonisante. À la fin, son doigt se posa à l'endroit voulu. Il pressa

sur le ressort, poussa de l'autre main, et le panneau tourna une fois de plus sur ses charnières.

— Entrons, s'écria-t-il, entrons !

Et c'est ainsi que la fatalité me conduisit encore, en dépit de l'égarement total de mes facultés et de l'horreur que je ressentais dans cet endroit maudit où la mort détenait ses secrets et Némésis attendait ses victimes. Sur le plancher, presque à l'endroit où les restes de l'infortunée Honora Urquhart avaient, pendant seize ans, attendu la sépulture chrétienne, nous trouvâmes, comme mes pressentiments me l'avaient dit, le corps inanimé et déjà refroidi, de l'un de ses bourreaux. Par un châtiment du Ciel, Marah Leighton, l'ambitieuse et féroce, était venue chercher la mort là où sa victime l'avait reçue. Sa main était collée à sa bouche, comme si, dans une dernière aspiration, elle eut voulu absorber le baiser du seul être qu'elle avait aimé.

CHAPITRE XXVII

UN MOT POUR FINIR

Marah Leighton avait-elle soupçonné l'arrivée de son ancien soupirant dans mon auberge pendant cette nuit fatale ? C'est la question que je me posai quand, aux premières lueurs du matin, je découvris, posée sur la table sous une fiole vide, une lettre adressée, non pas à sa fille, non pas à son enfant, mais à Mark Felt.

Je n'ai jamais résolu le problème, mais cet homme si à plaindre trouva une amère consolation à penser que quelque atteinte divine avait touché l'âme de cette créature orgueilleuse et qu'une tendre pitié de cette créature pour un amour si vrai avait, au dernier moment, habité son cœur ! Mark me communiqua cette lettre. Je la transcris ici.

« À l'homme qui donna tout, supporta tout, et ne recueillit qu'ingratitude et souffrance.

« Je ne suis pas digne de vous écrire, même au moment où la mort, est devant moi. Cependant, une influence que je suis incapable de combattre me pousse à vous faire entre tous les hommes, le confident de mes remords.

« Je ne suis pas morte il y a seize ans dans le fleuve Hudson ; j'ai vécu pour participer à un crime, pour profiter d'un crime ; mais ce crime a laissé sur mon âme une marque indélébile et ma vie, depuis ce moment a été empoisonnée par le remords.

« Vous saviez, ou vous saurez bientôt, ce que fut ce forfait et comment nous prospérâmes par lui.

« L'homme qui l'imagina, le prépara et l'exécuta avec ma complicité, était d'une habileté et d'une audace monstrueuse. Je l'ai entendu sans révolte, sans protestations, me le proposer, m'en exposer les moyens et m'en faire briller les avantages. C'est qu'à cette époque j'étais folle, c'est-à-dire affolée de la soif des richesses, du désir de paraître ; je n'avais d'autre Dieu que mon orgueil et mon ambition. Que l'aveu qui va suivre soit une consolation pour votre dignité d'homme bafoué et renié : L'amour seul n'habitait pas mon cœur. L'homme à qui j'ai associé mon sort fut mon complice, mon compagnon de chaîne ; il ne fut jamais mon amant.

« Edwin Urquhart avait réussi à m'éblouir, mais non pas à me captiver, et je n'aurais pas trahi la foi que je vous avais jurée si la perspective d'une vie luxueuse et d'une haute position sociale ne m'avait pas rendue sourde à tout autre sentiment. Au début, je ne voyais pas clairement l'avenir qu'il me promettait, et c'est pourquoi, ne rompant pas avec vous complètement, je me laissai conduire jusqu'au pied de l'autel.

« Mais, sur le chemin de l'église, je le vis dans la foule, et l'ordre impérieux que je lus dans ses regards me déterminna à tout braver pour suivre sa destinée.

— Il m'expliqua, alors son projet : Un jour, en passant par Long Island, il avait, dans une taverne, entendu parler de l'auberge du « Bon Vivant » et de sa chambre secrète. De cette circonstance, probablement inconnue des tenanciers de l'hôtellerie, il avait profité pour échafauder le projet criminel qui lui permettait de me faire sienne sans abandonner le bénéfice d'un mariage avec Miss Dudleigh. J'entrai dans ses

vues abominables, malgré la terreur, toute physique, que me causait la perspective de leur perpétration. J'étais dure comme la meule dont parle la Bible et m'engageai délibérément dans la voie du péché, adoptant sans hésiter le rôle qui m'était assigné jusqu'à notre arrivée dans cette auberge.

« Alors seulement, et peut-être à cause de mon long emprisonnement dans cette caisse sépulcrale, j'éprouvai une telle défaillance qu'il me fallut toute ma volonté pour ne pas me trahir vingt fois pendant cette interminable veillée.

« Hélas ! le souci de ma sécurité, et aussi le but à poursuivre, me donnèrent l'horrible force nécessaire pour garder le silence, et, laissant irrévocablement passer l'occasion de me réhabiliter, je devins la complice, comme j'avais déjà été l'instigatrice inconsciente du crime ignoré qui devait me donner aux yeux du monde le nom, la fortune et la position sociale de ma cousine.

« Mais ce que je souffris pendant qu'il s'accomplissait, je ne trouve pas de mots pour l'exprimer. Je gémis à ses gémissements ; je reçus avec elle le coup auquel elle succomba.

« Et quand tout, fut consommé, quand furent soulevées les planches qui me retenaient prisonnière, et que je me trouvai debout dans la lourde atmosphère de cette chambre lugubre, mon premier mouvement fut de la chercher des yeux, elle, la lamentable victime. Elle n'était plus là. Alors, une révolte de tout mon être s'empara de moi, je tombai dans une violente crise de nerfs et je poussai ce cri terrible qui emplit la maison et amena jusqu'à la porte plusieurs personnes alarmées.

« C'était le châtiment qui commençait. Je croyais toujours voir le panneau permettant l'entrée dans la chambre

secrète entrouverte et, par la fente étroite et sinistre, un gouffre obscur d'où s'échappaient des gémissements. Cette illusion, car c'en était une, ne me fit plus jamais grâce. En tout temps, en tous lieux, au sein de l'opulence, au milieu de l'éclat des fêtes, la nuit pendant mon sommeil, je ne cessai jamais, comprenez-vous, jamais de voir apparaître devant moi l'horrible ouverture qui semblait m'inviter à chercher ce qu'il y avait au-delà.

« Ne maudissez plus, plaignez la misérable créature accablée sous le poids du remords, ravagée par l'insomnie, obsédée par la vision sinistre et forcée de garder sur son visage le masque du bonheur et de la sécurité.

« Mon enfant !... Faut-il, mon Dieu ! que j'aie à parler d'elle ici ? Je le fais par un besoin de pénitence, par désespoir, parce qu'en retour du seul sentiment sincère qu'elle a su éveiller en moi, je vais causer son malheur et encourir son mépris.

« Si, apprenant ce que j'étais, ce que j'ai fait, elle a pour ma mémoire autre chose que de l'exécration, jetez sur elle un regard compatissant ; elle va se trouver seule, sans ressources, sans appui dans ce pays que je hais bien qu'il soit le mien ; ne l'abandonnez pas. Car tout le monde va se détourner d'elle et, à moins que le Ciel ne pardonne à sa jeunesse en retour du châtiment qu'il m'inflige, elle n'aura sans vous, d'autre refuge que celui où je vais chercher moi-même le repos et l'oubli.

« Son père ?... Je laisse à Dieu le soin de le punir.

« Faites comme moi, Mark Felt ; il m'a donné cet enfant. Je ne puis malgré tout le maudire.

« Marah ».

Le 23 octobre 1791. – Un bien doux spectacle est venu aujourd’hui, mettre un peu de baume dans mon cœur accablé de lugubres pensées. J’ai vu la joie la plus pure animer l’innocent visage d’Honora, quand je l’eus assurée que M. de Fontaine n’attendait que son agrément pour venir l’assurer de sa foi et lui demander de fixer le jour de son union.

Sans ce réconfort, il m’eût semblé que la vie devenait trop triste pour moi et je ne sais si j’aurais pu continuer à la supporter.

Le 30 novembre 1791. – J’ai cru, en voyant Honora Urquhart passer le seuil de mon vieux logis pour aller échanger son nom souillé du crime de son père, contre celui de Louis de Fontaine, dans l’humble église au pied de la colline, que la paix était enfin rentrée chez nous. Mais non, la paix ne doit plus être mon partage en ce monde. Ce matin même, une effroyable et courte tragédie est venue de nouveau, me rappeler le passé, et me jeter dans un bouleversement dont je ne sais si je me remettrai jamais.

J’étais assise sous le porche, attendant comme c’est mon habitude, l’arrivée du Mail Coach²⁸ ; il me semblait que Mr. Tamworth tardait à m’écrire et j’étais impatiente de recevoir une lettre de lui. Je prêtais l’oreille au grondement prochain des roues de la diligence sur la route, quand un bruit d’une nature différente me parvint d’une direction opposée. Abritant mes yeux de ma main, je regardai du côté où venait le bruit, le galop d’une troupe de cavaliers, et

²⁸ Voiture de poste.

j'aperçus en effet plusieurs hommes à cheval qui venaient vers moi. Je notai bientôt, que l'un d'eux avait de longs cheveux blancs et paraissait tout courbé sur sa selle ; plus de doute, c'était Mr. Tamworth.

Je me levai aussitôt, très émue, pour aller à sa rencontre, mais un spectacle étrange, me cloua sur place.

Un des cavaliers, un homme à la chevelure blonde mêlée de fils d'argent, marchait encadré et surveillé de près par deux de ses compagnons. Sa figure, bien que modifiée par le temps ne pouvait me tromper. C'était Edwin Urquhart ; on le ramenait probablement sur le théâtre de son crime en vue de l'enquête. Déjà la troupe parvenue en face de l'auberge, faisait halte ; Mr. Tamworth, soulevant son chapeau, m'avait saluée amicalement ; sur un ordre d'un cinquième personnage qui paraissait être un magistrat, les cavaliers d'escorte avaient mis pied à terre et intimé au prisonnier l'ordre d'en faire autant. Je me disposais à les accueillir, quand une scène effroyable et si rapide que personne ne put l'empêcher, se produisit. Au lieu d'obéir à l'injonction qui lui était faite, Urquhart enfonçant les éperons dans les flancs de sa monture, obligea celle-ci à se porter d'un bond formidable en avant, c'est-à-dire dans la direction de la muraille. En même temps, il abandonnait les rênes, partait le corps en avant, et vidant les étriers, passait comme une flèche par-dessus le cou de la bête, pour aller donner en plein de la tête contre la maison.

Il rebondit et vint s'abîmer à mes pieds, la crâne fendu, le voile de la mort étendu déjà sur les yeux. Quelques secondes plus tard, il rendait le dernier soupir.

Je viens de faire décrocher l'enseigne qui depuis vingt ans se balançait au-dessus de ma porte.

Que peut avoir de commun un « Bon Vivant » avec l'endroit maudit où se sont déroulées tant d'horreurs ?

Le 3 février 1792. – Cette semaine, j'ai réalisé le projet ancien. J'ai fait démolir toute l'aile ouest du logis, et avec elle le parloir de chêne et sa hideuse dépendance.

Je vais pouvoir dormir.

Le 16 mars 1792. – Des nouvelles d'Honora. Le cousin éloigné qui avait hérité ces domaines et du titre du marquis de la Roche Guyon est tombé sous le couteau de la guillotine²⁹. Il y a dans ce tragique événement une marque des intentions de la Providence. À supposer que Louis de Fontaine eût abandonné la jeune orpheline et fût retourné en France qui sait s'il n'eût pas partagé le sort de son infortuné parent ?

Le 3 septembre 1792. – Je me suis absentée de chez moi. Grande rareté. J'ai revu New-York et, parmi les mille bruits, les distractions de la grande ville, j'ai pu oublier un instant les faits qui ont définitivement assombri mon âge mûr. Je puis retourner plus calme, l'esprit plus tranquille dans la vieille auberge, de plus en plus délaissée. C'est à l'invitation

²⁹ On peut se demander si la guillotine fonctionnait déjà à cette date. L'invention de Guillotin était, il est vrai, connue, mais l'avait-on mise en pratique au début de l'année 1792 ? Il est permis d'en douter. (Note du traducteur).

pressante de M^{me} de Fontaine que je m'y suis rendue. J'ai eu la joie de constater que l'existence conjugale a rempli les espérances qu'avait pu lui faire concevoir le temps des fiançailles. Elle et son noble époux mènent une vie modeste et très retirée, mais il leur importe peu d'être privés des avantages de la richesse. Ils trouvent dans le ravissement de leur société mutuelle une large compensation à ce qui leur manque. Il serait difficile au plus sceptique de leur souhaiter un sort différent de celui qui leur est échu.

Le marquis (je l'appellerai toujours ainsi), a trouvé dans le général Washington un ami précieux et, bien qu'on ne le voie jamais aux grandes réceptions du président, bien qu'il ne mêle pas officiellement sa voix aux conseils de son pays d'adoption, il existe des signes évidents de la confiance que lui accorde le grand homme.

La beauté d'Honora s'est superbement épanouie. La mélancolie que des souvenirs douloureux ont répandue nécessairement sur elle donne à ses traits une expression un peu grave, quoique toujours douce et touchante. Elle a l'air d'une reine, mais d'une reine qui a connu la souffrance en même temps que l'amour.

Son mari est, d'accord avec moi pour la trouver adorable et son bonheur à elle est si complet qu'elle me dit un jour :

« Je me demande quelquefois comment mon cœur peut être assez grand pour contenir toute la joie que le Ciel a pu m'envoyer. Je lis dans cette faveur le pardon de Dieu pour les péchés de mes parents, et si l'ombre du passé assombrit parfois mon âme, je combats cette impression pénible en lui opposant mon bonheur présent. J'ai la ferme conviction

qu'avec les années, cette tristesse disparaîtra et j'y verrai le signe que Dieu a fait grâce à celle que je nommai ma mère, qu'il l'a reçue dans son sein. »

Cette confiance en la bonté du Créateur m'a communiqué à moi-même un réconfort dont, à vrai dire, j'avais grand besoin.

Ainsi, les jours de ma visite à New-York se sont écoulés. Au spectacle de cette pure tendresse, j'ai vu qu'il n'y avait de paix que là où il y avait amour et fidélité ; j'ai senti peu à peu mon âme tourmentée de tant d'émotions cruelles s'apaiser et mon cœur renaître à l'espérance.

* * *

Me voilà de nouveau dans la vieille auberge. J'écris ces dernières lignes après plusieurs années de silence. Je n'ai pas voulu céder mon fonds. Je me suis bornée à mettre le volet quand l'âge et aussi la répugnance du public pour le théâtre d'un aussi sombre drame m'ont fait comprendre qu'il fallait ne plus songer à la lutte.

S'il y a des spectres errant le soir dans les halls délaissés du logis, je ne les vois point, ils ne me tourmentent point. Je fais partie de ces murs envahis par l'humidité, de ces chambres désertes, de ces escaliers croulants et, bien que le « Bon Vivant » ne soit plus qu'une ruine, bien que ses hôtes aient disparu et que sa renommée se soit évanouie, je puis encore m'asseoir sur la marche de la porte envahie par l'herbe, ou rôder dans les corridors dévastés, sans rencontrer

d'ombre plus redoutable que celle de ma propre personne, courbée maintenant par l'âge et soutenue par le bâton qui m'aide à diriger mes pas chancelants et incertains.

La grâce du Seigneur est enfin descendue sur le « Bon-Vivant ».

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

<https://ebooks-bnr.com/>

en août 2026.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Isa, Muriel, Yves, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Green, Anna Katharine. « Le Parloir de chêne » in *L'Éclair comtois*. Besançon : 28 numéros du 30 sept. au 7 nov. 1921 (trad. Pierre Luguet).

À défaut d'autres sources répertoriées, la traduction de certains passages (indiqués dans le texte) a été partiellement revue par Isa puis Laura Barr-Wells en s'appuyant sur l'édition anglaise : *The Forsaken Inn*. Glasgow, Manchester and New York: George Routledge and Son Limited (1890).

L'illustration de première page reprend le détail de *Le Feu de cheminée* (1901), huile sur toile de Édouard Vuillard (Saint Louis Art Museum, USA). L'illustration dans le texte reprend la couverture, s. n., de l'édition anglaise mentionnée.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier,

mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.